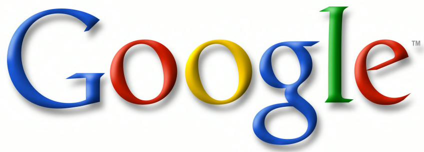
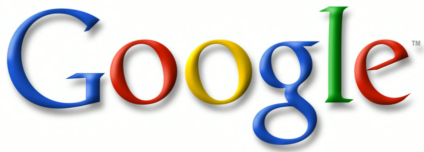
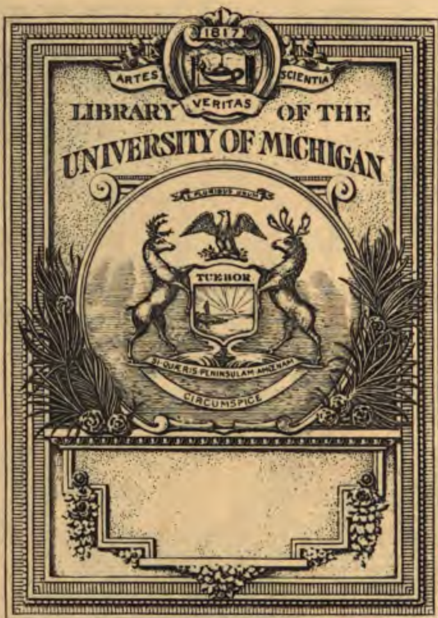


Google


Google





1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUÆRIS PENINSULAM AMŒNAM
CIRCUMSPICE



HISTOIRE
DU SIECLE
D'ALEXANDRE.

HISTOIRE
DU SIECLE
D'ALEXANDRE.

HISTOIRE
DU SIECLE
D'ALEXANDRE,

Par Simon-Nicolas-Henri LINGUET.

SECONDE EDITION,

Corrigée & augmentée.

Prix 3 livres relié.



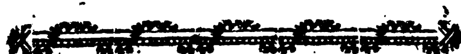
A AMSTERDAM.

Et se trouve,

A PARIS,

Chez CELLOT, Imprimeur-Libraire, Grande Salle du Palais & rue Dauphine.

M. DCC. LXIX.



A

SA MAJESTÉ

LE ROI

DE POLOGNE,

DUC DE LORRAINE
ET DE BAR.

SIRE,

POUR m'enhardir à offrir l'histoire du ſiecle d'Alexandre à un roi, il fallait trouver un prince

ami de la vérité, qui après s'être diſtingué à la tête des armées par la plus haute valeur, eût fait taire l'ambition pour écouter le cri de la nature, & ſe fût contenté d'inſpirer des ſentimens tels que la reconnaiſſance en fait naître dans le cœur des ſujets heureux.

Ce prince, SIRE, l'Europe entiere m'a appris qu'il régnait en Lorraine, & qu'il y faiſait régner avec lui des vertus ſouvent négligées ou méconnues des héros les plus célebres. C'eſt donc à ce roi philoſophe & bienfaiſant que j'oſe préſenter le peu que j'ai écrit ſur les exploits d'un grand homme.

VOTRE MAJESTÉ me pardonnera ſans doute d'avoir fait des réflexions vraies ſur la gloire déplorable des conquérans. Elle ſait bien que Genzis-Kan, Mahomet ſecond, Thamas-Kouli-Kan, noms trop fameux dans l'hiſtoire des malheurs du monde,

ont été des hommes féroces, plutôt que des héros admirables. Ils ont eu pourtant de grands ſuccès dans les armes; ils ſe ſont couverts de l'eſpece de gloire que l'on peut acquérir dans les combats; mais les ſages qui jugent des actions des princes par les motifs, & non par les ſuccès, les accuſent de n'avoir eu qu'une ambition ſanguinaire & cruelle. En accablant de tant de fléaux la triſte humanité, jamais ils ne ſongerent à la conſoler.

C'eſt un reproche que la poſtérité n'aurait point dû faire à Alexandre, & qu'elle ne fera certainement jamais à STANISLAS. *Elle apprendra,* SIRE, *tous les événemens de votre hiſtoire, qui ont fait l'admiration de l'Europe, & produit le bonheur du pays où vous donnez des loix. Elle ſçaura qu'après avoir été long-tems l'ami, le compagnon d'un autre Alexandre,*

aussi brave que le premier, plus constamment vertueux, mais moins fortuné, deux fois vous avez fait au repos de votre patrie le sacrifice d'une couronne; qu'ensuite appellé, par l'heureuse destinée de la Lorraine, à la gouverner, cette province accoutumée à trouver depuis des siecles dans ses souverains, des objets dignes du plus tendre attachement, a vu revivre en vous les qualités & les vertus de ses anciens maîtres; & qu'enfin occupé tout entier de sa félicité, vous l'avez remplie de monumens utiles ou glorieux, qui éterniseront la mémoire de votre nom & de votre regne.

Je suis, avec le plus profond respect,

SIRE,

DE VOTRE MAJESTÉ,

Le très-humble & très-obéissant serviteur,
LINGUET.



AVERTISSEMENT.

J'AI bien peu de choſes à dire au public ſur cette ſeconde édition. Je l'ai retouchée en quelques endroits : mais les changemens que j'ai cru devoir y faire ſeront peut-être ce qui excitera le plus de critiques.

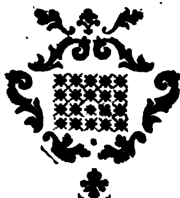
Ce n'eſt pas ma faute. On trouvera ici le même eſprit que dans mes autres ouvrages. On y verra un homme aſſez ſimple pour chercher la vérité, & aſſez ferme pour la dire ſans ménagement. C'eſt ce que j'ai toujours

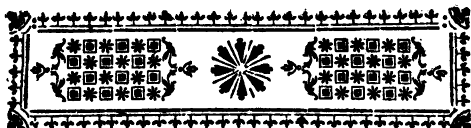
fait depuis que j'ai malheureusement cédé à la tentation de me faire imprimer.

Dans les *révolutions de l'Empire Romain*, je n'ai pas craint de dire au peuple sçavant qu'il s'étoit trompé, & que des historiens loués, admirés, copiés depuis 1700 ans, pouvaient fort bien n'être que des gazetiers infideles. Dans la *Théorie des loix civiles*, je ne me suis pas rendu moins coupable aux yeux de la foule des jurisconsultes. Je m'y suis élevé contre des opinions très-fausses & très-respectées, contre des auteurs dont les noms sont devenus de véritables auto-

rités, & qui, en traitant du droit, ont acquis à leurs partiſans celui d'impoſer le ſilence à quiconque n'eſt pas de leur avis. Dans le *traité des Canaux navigales*, j'ai attaqué des erreurs qu'une ignorance pareſſeuſe a conſacrées dans le commerce & dans les parties des mathématiques, que les négocians ſont quelquefois trop heureux d'appeller à leur ſecours. Ailleurs j'ai commis la même imprudence, & apprécié avec la même audace, d'après la raiſon & la vérité ſeules, une multitude de choſes qui ne paraiſſaient pas ſuſceptibles de cet examen.

Je reſpecte trop le public pour lui demander pardon d'un pareil crime, & je me reſpecte trop moi-même pour m'en corriger.





HISTOIRE
DU SIECLE
D'ALEXANDRE.

INTRODUCTION.

Si tous les hommes étaient ſages, peut-être ſçauraient-ils mieux apprécier les louanges qu'on donne aux conquérans. Ils n'y verraient que le langage flatteur de la faibleſſe qui cherche à déſarmer la cruauté. Ils n'attacheraient point la gloire à ce titre, que bien des rois croient malheureuſement néceſſaire à leur grandeur. L'hiſtoire vengerait un peu le genre humain des hommes qui l'ont porté. Elle ne mettrait pas grande

différence entre eux & ces monſtres appellés tyrans, qui deviennent avec juſtice les objets de l'horreur & des mépris de la poſtérité.

Cette façon de penſer ſerait conforme à la nature, & fondée ſur la raiſon. Je ne crois pas qu'il y ait jamais eu de tyrans dont les caprices ſoient devenus auſſi funeſtes à l'humanité, que la valeur d'Alexandre ou de Céſar. La cruauté tranquille & réfléchie des Tiberes, des Nerons, des Domitiens, ne privait Rome que d'un petit nombre de citoyens dans une longue ſuite d'années. Mais une ſeule bataille, comme celles d'Arbelles & de Pharſale, coûtait pluſieurs milliers d'hommes au monde, & dépeuplait des pays entiers.

Quelques hiſtoriens ont oſé louer Céſar d'avoir fait périr un million d'hommes dans les combats. Si cela eſt, le genre humain n'a point eu d'ennemi plus impitoyable. Caligula, Commode, Eliogabale, ont été près de lui des prodiges de douceur & de clémence. Si la raiſon juge avec tant de ſévérité Céſar, le moins cruel des conquérans, que doit-elle dire de tous

ces héros devenus célebres par les maux qu'ils ont faits, & dont la gloire n'est fondée que sur des ruines!

Cependant en général on aime leur histoire. On entend sans frémir le récit de leurs exploits. L'éducation nous accoutume à ne pas rendre les généraux responsables de la destruction des hommes dans les batailles. Comme on ne leur voit pas distinctement assassiner les malheureux qui périssent par leurs ordres, que d'ailleurs ils courent eux-mêmes quelques risques, & qu'ils s'exposent aux dangers où ils précipitent leurs ennemis, on leur pardonne des meurtres qui semblent occasionnés par une défense légitime; au lieu qu'on s'indigne contre la lâcheté de ces brigands couronnés, qui du fond de leurs palais donnaient sans péril des ordres cruels. On ne les voit qu'avec horreur prodiguer à leurs esclaves le sang des hommes qui leur devenaient à charge par la vertu, ou suspects par le courage.

Il y a donc grande apparence que la gloire & la réputation seront toujours le partage des conquérans. Pourvu qu'ils se distinguent par de

grandes qualités, ce qu'elles ont d'éblouiſſant empêchera leurs contemporains & la poſtérité d'ouvrir les yeux ſur la déſolation qui les ſuit.

Il faut avouer auſſi que leurs exploits, tous triſtes, tous ſanglants qu'ils ſont par eux-mêmes, produiſent ſouvent des changemens avantageux à la ſociété. Soit que le fracas de la guerre éveille les eſprits, & les tire de l'engourdiſſement où le repos les avait plongés, ſoit que le mêlange & le commerce des nations les rende plus rafinées & plus induſtrieuſes, ſoit que l'opulence du peuple vainqueur éleve ſes idées, qu'il trouve dans l'emploi de ſes richeſſes de quoi créer de nouveaux beſoins & de nouvelles reſſources; il eſt certain qu'on ne voit jamais tant de grands hommes en tout genre, qu'après ces criſes violentes qui fatiguent ou anéantiſſ les empires.

Il ne s'agit pas ici de peſer en philoſophe les avantages & les inconvéniens réels des ſciences. Il n'eſt pas queſtion d'examiner ſi la douceur ou la molleſſe qu'elles inſpirent font plus de bien aux hommes, que les ra-

vages du luxe, qui les ſuit toujours, ne leur font de tort; ſi les peuples groſſiers ne ſont pas ſouvent plus heureux que les nations polies; ſi l'art de paraître vertueux, ne prend pas chez les unes la place qu'occupait vraiement la vertu chez les autres; ſi enfin les progrès dans la culture de l'eſprit ne ſont pas pour un état le ſignal infaillible de ſa décadence, & bientôt de ſa chûte.

Pour dire la vérité ſur ce ſujet, il faudrait tenir un langage bien contraire à celui de la multitude: mais on riſquerait de n'être entendu de perſonne. Il en eſt des arts, comme des conquêtes. Tout le monde ſe laiſſe ſéduire par leur éclat. On ne ſe permet pas d'en enviſager les ſuites de ſang-froid. Dans l'ouvrage que j'entreprends, je ſuivrai toujours les idées reçues ſur l'article des ſciences, afin de ne rien dire d'inintelligible.

Il ſemble donc que les ſciences & les arts ſoient un dédommagement, un remede ſalutaire que la nature prépare au genre humain épuiſé. Ce ſont les fleurs du printems, qui ſuccedent aux glaces de l'hyver. Elles aiderent à

consoler Rome sous Auguste des horreurs de la guerre civile & des proscriptions. Elles firent oublier en France les fureurs de la ligue, & en réparerent tous les désordres. Elles appaiserent chez les Anglais cette fermentation des esprits qui avait conduit un roi sur l'échaffaud, & amenerent dans cette isle orageuse un calme qui dure encore. Par-tout elles viennent essuyer en quelque sorte les larmes de l'humanité, & guérir les plaies causées par le fanatisme & par l'ambition.

C'est sous ce point de vue que j'ai envisagé le siecle d'Alexandre. Son nom excite encore notre admiration. On n'ose presque le prononcer qu'avec respect. Les princes regardent comme un grand honneur de lui être comparés, & cet honneur est souvent la plus belle récompense des ambitieux, qui trouvent de la gloire à détruire leurs semblables.

Ils ne songent pas que si Alexandre s'était contenté de faire périr des hommes, & de ruiner des villes, s'il n'avait réparé par des actions vraiment louables, l'héroïsme sanguinaire

qui lui fit ravager tant de provinces, son nom ne ferait pas au-dessus de ceux de Tamerlan & d'Attila. Il mériterait qu'on ne se souvînt de son regne que comme d'une calamité funeste qui aurait changé pour un tems la face d'une partie du monde. Mais heureusement, ce n'est point là l'idée qu'on doit avoir de ce regne mémorable. C'est dans l'étude de l'antiquité le point fixe d'où l'on peut commencer à compter les progrès de l'esprit humain.

Ce n'est pas que l'histoire profane ne remonte beaucoup plus haut. Mais le peu qu'elle nous apprend ne vaut pas la peine d'être répété. C'est un amas confus de noms & de faits souvent contradictoires, qui ne sont bons qu'à donner de l'exercice aux savants. Personne n'avait écrit, personne n'avait voyagé.

Des navigateurs Tyriens ou Carthaginois avaient osé s'écarter de leurs pays : mais c'étaient des négocians avides, qui, ne songeant qu'à s'enrichir, cherchaient à tromper les hommes plutôt qu'à les instruire. Si quelques sages, comme Pythagore,

Thalès, Solon, avaient hasardé de longs voyages, dans la seule vue d'acquérir des connoissances útiles, ces voyages dont la vérité n'est pas bien prouvée, paraissent avoir eu peu de succès; ou les philosophes n'en tirerent point les lumieres qu'ils s'étaient promises, ou ils ne voulurent pas les communiquer à leur patrie.

Dans ces tems reculés, il n'existe pour nous que deux peuples, les Perses & les Grecs: encore est-ce à leurs querelles que nous avons l'obligation de les connaître. L'envie de célébrer les défaites des Perses, fit créer l'histoire par un Grec; & le renversement entier de cet empire sous Alexandre, acheva d'en rendre toutes les parties accessibles.

Alors il se fit dans la moitié du globe une révolution prodigieuse. Les richesses de Suse & de Persepolis, transportées en Europe, y causerent un changement rapide. L'intérêt, la politique la lierent à l'Asie, & ces nœuds une fois formés ne furent plus rompus.

Depuis quelque tems la Grece était préparée à ce changement. Ses pre-

mieres victoires l'avaient remplie d'or & d'argent : les especes devenues plus communes y avaient facilité la perfection des arts : mais puisque ce fut sur-tout vers le tems d'Alexandre que les fruits en devinrent plus sensibles, on peut regarder les beaux jours de la Grece, comme faisant partie de son siecle.

Il eut le bonheur de commander à des peuples éclairés, qui s'instruisirent encore eux-mêmes, en cherchant à dissiper l'ignorance dans leurs conquêtes. Leur habileté seconda avec succès les grandes vues de ce prince, qui s'occupait du soin d'embellir l'Asie après l'avoir désolée. Le grand avantage de ses victoires fut pour les vaincus, à qui elles procurerent des arts qu'ils ignoraient, & pour la postérité à qui les écrivains purent transmettre des connaissances plus sûres & plus utiles.

Le siecle d'Alexandre est donc la premiere époque intéressante dans l'histoire de l'esprit humain.

En entreprenant d'en faire le tableau, je n'ai pas pu me dispenser de jetter un coup-d'œil sur ceux qui l'ont

précédé. Quelque obſcurs, quelque incertains que ſoient les monumens qui nous en reſtent, il a bien fallu tâcher d'en prendre & d'en donner une idée.

Je commencerai donc par examiner en peu de mots la confiance que l'on doit aux hiſtoriens ſur les premiers empires, & la façon dont ils ont pu ſe former.

Je tracerai en même tems un plan très-abrégé de ce qu'ont été les différens peuples avant Alexandre, & de ce qu'ils étaient lorſqu'il commença à paraître.

Après un détail racourci de ſes exploits militaires, & de ſes occupations pacifiques, je ferai connaître autant qu'il eſt poſſible dans un ſi grand éloignement, quelle était la forme du gouvernement, les mœurs & les uſages adoptés avant & ſous ſon regne, les grands hommes qui l'ont illuſtré; je tâcherai de déterminer juſqu'où ils avaient pouſſé leurs progrès dans les arts eſtimables par leur utilité ou leur agrément. J'eſſaierai de rendre ces détails plus intéreſſants & plus inſtructifs, en les com-

parant avec ménagement aux usages qui sont en vigueur parmi nous.

Je conserverai un article à part pour traiter de la religion, qui chez les anciens influait moins que chez nous sur les moeurs & sur le gouvernement. Je chercherai si elle était, comme on veut se le persuader, un culte avilissant, & une source de débauches ; ou si on ne doit pas plutôt la regarder comme une allégorie ingénieuse, qui amusait le peuple en lui retraçant la mémoire des principaux phénomenes de la nature, & quelques attributs de la divinité.

Enfin je parlerai de la philosophie dont les monumens sont sûrs & nombreux, & l'on verra si Socrate, Platon, Aristote étaient par eux-mêmes, indépendamment de l'éloignement où nous les voyons, des hommes bien supérieurs aux philosophes du dernier siecle.

Un reproche qu'on pourra me faire avec une apparence de justice, c'est d'avoir parlé dans un ouvrage intitulé, *le siecle d'Alexandre*, de beaucoup de choses qui paraissent avoir peu de rapport à lui. Dans les articles

des arts, de la philoſophie, je n'ai pas pu faire ſentir bien diſtinctement quelle part il eut à leurs progrès; & ces progrès même, avec les grands hommes qui les ont occaſionnés, ont en partie précédé ſon regne.

Si c'eſt là un défaut, je ne me le ſuis pas diſſimulé. Mais je prie le lecteur de ſonger que dans le ſiecle d'Alexandre, c'eſt moins le conquérant, que les hommes de ſon tems, dont je me ſuis propoſé de donner l'hiſtoire. L'auteur du ſiecle de Louis XIV a pu dans ſon ouvrage rappeller tout à ce prince, parce qu'en effet il eſt entré pour quelque choſe dans tout ce qui s'eſt fait de grand de ſon tems. La forme de ſon gouvernement exigeait cette dépendance. Dans une monarchie abſolue, on n'a preſque à conſidérer que le monarque. Il tient ſeul en ſon pouvoir les reſſorts capables d'exciter les hommes à faire de grandes choſes, & ce n'eſt qu'à lui qu'on doit ſçavoir gré de toutes celles qui s'exécutent ſous ſes yeux.

Mais ici il n'en eſt pas de même. Alexandre ne fut que le chef reſpecté des Grecs qui l'avaient élu. Si la force

des armes le rendit despotique en Asie, il ménagea toujours avec soin les peuples de l'Europe qui avaient été les compagnons de ses victoires. Ces peuples déja policés avaient porté par eux-mêmes presque tous les arts à la perfection dont ils étaient alors susceptibles; ils jouissaient du fruit de leurs travaux, quand Alexandre parut. Depuis soixante ans la Grece était peuplée de grands hommes en tout genre, qui contribuaient à la gloire de leur patrie: ainsi ce siecle illustre pourrait être facilement désigné par d'autres noms.

Mais celui d'Alexandre ayant éclipsé depuis tous ceux qui l'avaient précédé, ses conquêtes & son goût pour les arts ayant fait participer l'Asie & les nations, deshonorées jusques-là par le titre de barbares, aux connaissances que renfermait la Grece, j'ai cru devoir lui conserver l'honneur de cette révolution. L'article qui traite de ses exploits est le plus brillant de cette histoire, mais ce n'est pas le seul dont j'aie dû parler.

Je ne les détaillerai même qu'en abrégé. Tous ces faits sont aujour-

d'hui des choſes trop connues, pour qu'on s'attache à les décrire avec une exactitude qui fatiguerait ſans rien apprendre de nouveau. Tous les hiſtoriens qui ont parlé, de ce prince ſe ſont bornés à louer ſa valeur qu'il pouſſait juſqu'à la témérité, à exagérer le nombre des victimes qu'il ſacrifiait à ſon ambition.

Ils en font une eſpece de pirate, de brigand déterminé, qui marchait toujours devant lui, avec le deſſein vague d'abattre tout ce qui lui réſiſtait, ſans former aucun plan pour s'aſſurer ce qu'il avait pris. Ils ne développent ni ſes vues, ni ſa politique, ni l'art avec lequel il s'y prenait pour faire aimer ſon empire aux peuples nouvellement ſoumis.

Il fallait pourtant qu'il en eût beaucoup, puiſqu'il n'eut à eſſuyer preſque aucune révolte; deux ou trois Perſes, qui tenterent d'en exciter, furent auſſi-tôt abandonnés & livrés par leurs propres complices. A ſa mort, il fut regrété des Perſes, comme des Macédoniens; les larmes des vainqueurs & celles des vaincus ſe confondirent ſur ſa tombe.

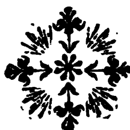
Il fallait donc s'attacher à peindre les vertus, qui méritaient des regrets si honorables. Mais Quinte-Curce est plein d'épigrammes & de lieux communs. Le sage, le judicieux Plutarque n'a rempli sa vie d'Alexandre que de petites anecdotes presque toujours puériles.

Il commence par dire que *la charnure de ce prince sentait bon parce qu'il était d'un tempérament chaud.* Il le compare aux terres brûlées par le soleil, qui produisent les meilleures épices, & les odeurs les plus fortes. Un poëte a dit qu'il n'avait ravagé le monde, que parce qu'il n'y respirait pas à son aise : un autre, qu'il fallait le mettre aux petites maisons. Ce n'est pas là qu'on apprend à juger sainement d'Alexandre.

Ses victoires furent sans doute un malheur pour les infortunés qu'il fit périr. Sans lui on n'aurait pas versé tant de sang en Asie, ou on l'aurait versé plus tard. Mais puisque la guerre, cet art destructeur, est aussi nécessaire que déplorable ; puisqu'on est convenu d'en pardonner les excès à ceux qui les commettent avec

une ſorte de nobleſſe, ou qui cherchent à les réparer, & qu'à cet égard l'hiſtoire d'Alexandre offre les plus importantes leçons, il fallait donc l'écrire avec ſoin, & mettre ces leçons à portée d'être ſaiſies facilement.

C'eſt ce que je vais tâcher de faire en peu de mots, en me bornant à l'eſſentiel, en écartant toutes les circonſtances indignes de la poſtérité, & ne prenant dans la vie de ce prince, que ce qui peut ſervir à caractériſer le grand homme.



LIVRE PREMIER.

Contenant un abrégé de l'histoire ancienne, & l'état des différents peuples avant Alexandre.

CHAPITRE PREMIER.

Incertitude de la chronologie dans toute l'histoire des tems reculés : que les efforts de l'érudition n'ont pu réussir à rien procurer de clair sur cette matiere.

LES moments sont si précieux, & la vie des hommes est si courte, qu'ils ne devraient l'employer qu'à apprendre la verité. Tout le monde la cherche : il n'y a point d'écrivain qui ne se flatte d'enseigner à la trouver ; cependant nous sommes encore en tout genre environnés des monumens de l'erreur.

Je ne parle pas seulement de ces brochures légeres, enfantées & sou-

tenues par l'oisiveté ; j'entends ces graves compilations, ramassées par des gens respectables, ces romans pleins d'érudition, qu'on donne pour des histoires. J'ai en vue ces énormes recueils d'absurdités rebutantes, d'anecdotes puériles, de chronologies fausses, qui ont pendant si long-tems banni la raison de la littérature, & dont le goût n'est pas encore tout à fait détruit.

Après les théologiens il n'y a point d'écrivains plus féconds que les compilateurs & les antiquaires. La chronologie est dans leurs mains une source inépuisable de conjectures, de disputes, de querelles quelquefois grossieres, & d'ouvrages toujours ennuieux. L'antiquité devient pour eux un champ fertile, où ils vont moissonner laborieusement quelques vérités, & beaucoup de mensonges.

Ils s'en sont rendus les propriétaires absolus : pour peu qu'on veuille examiner les titres de leur possession, on s'attire une guerre cruelle. Une défiance prudente devient un pyrrhonisme dangereux. Ils accablent de citations

citations un homme qui n'a que du bon ſens.

Ils les accumulent pour attaquer la raiſon, comme les Titans de la fable entaſſaient les montagnes pour détrôner les dieux. Si l'on veut avoir la paix, il faut ſoutenir avec eux que le célebre Rameſes Miamun était le huitieme roi de ſa dynaſtie : il faut admirer la valeur du grand *Sabacon*, & louer la vertu du ſage *Miſphragmutoſis*.

Je reſpecte aſſurément ces ſublimes connaiſſances. Je les crois fort utiles au bien de la ſociété ; mais je voudrais qu'on pût en vérifier la certitude. Pour apporter la conviction dans les cœurs, il faudrait qu'on put ôter à l'eſprit tout ſujet de doute : c'eſt malheureuſement ce que les anciens auteurs n'ont pas fait, & ce que les modernes ne feront jamais.

Malgré les dangers de l'entrepriſe, des mains habiles ſe ſont chargées de réunir ce qui nous reſte de monumens hiſtoriques de l'antiquité. On a eſſayé de joindre enſemble différents morceaux épars, & ſouvent tirés d'auteurs inconnus. En retranchant

aux uns, en ajoutant aux autres, on eſt venu à bout d'en faire une ſuite; mais la différente façon de les ajuſter a produit différens ſyſtêmes.

Les Uſſerius, les Baronius, les Petaux, les Sirmons, les Prideaux, les Marsham, &c. étaient à la tête des factions. Les uns rapprochaient les époques, d'autres les reculaient. Ceux-ci diſtinguaient des dynaſties de Thebes & de Memphis, des rois de Ninive & de Babylone: ceux-là les confondaient enſemble. Tous mettaient en uſage, pour attaquer & pour ſe défendre, beaucoup de raiſonnemens, & très-peu de preuves.

Semblables à ces gladiateurs, qui ſe battaient les yeux bandés, ils ſuivaient leurs adverſaires dans l'obſcurité; mais tout le fruit de leurs recherches était une obſcurité encore plus grande. Un lecteur qui aurait le courage de ſurmonter l'ennui de cette profonde & inutile érudition, ſe trouverait plus fatigué, mais non pas plus inſtruit qu'auparavant.

Les premiers réparateurs de l'hiſtoire ancienne n'ayant pas réuſſi, leurs ſucceſſeurs ont travaillé d'après

eux. Ils ont fait les mêmes efforts avec aussi peu de succès. Cette matiere si long-tems débattue, n'aurait en général produit que de mauvais ouvrages, si parmi tant de traités condamnés par la raison à un éternel oubli, on ne retrouvait le discours sur l'histoire universelle.

Mais si ce chef-d'œuvre combla de gloire son auteur, il ne procura point de lumieres aux sçavans. Bossuet, en faisant admirer son génie, n'a point dissipé les ténebres de l'antiquité. Une nuit épaisse en couvre encore les premiers âges, & il n'y a pas d'apparence qu'on exécute un jour un projet où ce grand homme a échoué.

S'il n'a pas réussi, ce n'est pas assurément qu'il manquât de connoissances, de zele ou de capacité; mais du sein de la fable il ne pouvait pas faire sortir la vérité. L'esprit, le génie même dans un écrivain ne sçauraient suppléer au défaut de monumens; & ce n'était pas dans le dix-septieme siecle qu'on pouvait se flatter de débrouiller avec certitude, des choses qui paraissaient douteuses deux mille ans auparavant.

Ce que nous avons d'anciens hiftoriens, fe contrediſent preſque tous fur les mêmes faits. Il ne nous refte aucun moyen de décider entre eux. Ce font fur-tout Ctefias, Herodote & Xenophon, qui nous ont confervé les noms des Babyloniens & des Perfes; mais, en faifant l'hiftoire des mêmes peuples, ils femblent parler de nations abfolument différentes. Ainfi les feules lumieres qu'on ait pour fe conduire dans ces premiers tems, font des occafions de s'égarer; les feuls guides qui paraiffent pouvoir nous mener à la vérité, font pofitivement ceux qui nous en écartent.

Tous les arts éprouvent, au milieu de leurs progrès, des difficultés qui en marquent les limites, & font le défefpoir de ceux qui les cultivent. La géométrie a la quadrature du cercle, la triffection de l'angle: la méchanique, le mouvement perpétuel; la chymie, la tranfmutation des métaux. La chronologie a auffi fon écueil: c'eft l'envie de concilier les auteurs facrés avec ce qui nous refte des auteurs profanes. Tous les jours on donne la torture aux fragmens de

Beroſe, de Babylone, de Manethon, d'Heliopolis, &c. pour les accorder avec les écritures. Mais le travail eſt infructueux autant que pénible.

Les ſçavans ſe ſont réellement trop fatigués pour en tirer quelques lumieres. Ils ont fait des *in-folio* pour prouver qu'*Apophis* était le même que Pharaon; qu'il n'y avait aucune différence entre *Sua* & *Sabacus*. On dirait, à voir leurs efforts, qu'ils ont cru que la bible avait beſoin du témoignage d'Herodote.

Les livres ſaints ſont donnés à l'homme pour l'édifier, & non pour ſatisfaire ſa curioſité; ils ne ſe prêtent point aux vues des calculateurs. Moyſe raconte & ne date jamais. Les écrivains inſpirés après lui, donnent aux rois dont ils parlent, des noms qu'on ne retrouve pas ailleurs. Les chronologiſtes ont beau chercher *Seſoſtris* dans *Seſac*, *Darius* ou *Xercès* dans Aſſuerus; leurs tentatives ne ſervent qu'à démontrer l'impoſſibilité d'y réuſſir. Le chriſtianiſme ſoumis trouve dans l'écriture des regles certaines pour ſa conduite; l'érudition n'y rencontre que des abymes.

où elle se perd; il est aisé de le faire sentir.

Il est certain qu'en suivant le texte de la Genese, l'idolatrie & le pouvoir des rois n'ont pu commencer sur la terre qu'aprés la mort de Noé & de ses fils. Ces témoins oculaires de la vengeance effrayante que Dieu avait exercée sur leurs peres, dûrent préserver leurs descendans des excès qui l'avaient attirée. L'autorité paternelle, encore très-puissante dans cette enfance du monde, leur en facilitait les moyens.

L'éducation, qui a tant de pouvoir sur les hommes, leur apprenait sans doute à respecter dans ces vénérables patriarches les auteurs de l'humanité. Tant qu'ils vécurent, il est contre toute vraisemblance qu'aucun de leurs enfans ait osé prendre & donner le titre de roi.

Il est encore moins probable qu'ils eussent souffert l'établissement de l'idolatrie. Ces restaurateurs du genre humain auraient-ils vu sans indignation leur postérité prosternée devant des idoles sans pouvoir, méprisant pour elles le culte du vrai Dieu,

dont ils connaiſſaient la rigueur inexorable, autant que les bontés ? Auraient-ils laiſſé relever des temples impies, que le déluge venait de renverſer ? Non, ſans doute. Par conſéquent ce n'eſt qu'après eux que ces erreurs ont pu ſe répandre.

Or, quand le pere du peuple Juif fut appellé, l'idolatrie couvrait déja la face de la terre. Mille cultes monſtrueux ſouillaient le monde, inutilement purifié par les eaux du déluge. Pour trouver un homme juſte, Dieu fut obligé de choiſir Abraham, & de le ſéparer des autres nations.

Le gouvernement paternel était donc déja bien loin de la mémoire des hommes, puiſqu'ils avaient des princes & des idoles. Tous les pays peuplés étaient ſoumis au pouvoir arbitraire, & chaque peuple s'était fait des dieux qu'il adorait ſeul.

Les patriarches n'exiſtaient donc plus. On avait eu le tems d'oublier les auteurs du genre humain. On avait perdu de vue juſqu'aux moindres traces de leurs principes. Il s'était donc écoulé bien des années entre eux & Abraham. Voilà, du

moins en apparence, les conclusions qu'on serait en droit de tirer de plusieurs passages de la Genese.

Cependant l'écrivain sacré dit positivement que le pere des croyans était le contemporain de ceux des hommes qui avaient survécu au déluge. Sem, à sa naissance, était encore plein de vigueur; Noé lui-même ne devait pas être décrépit; il n'avait guere que neuf cents ans.

Mais en ce cas, si l'on ne suivait que les lumieres de notre faible raison, pourrait-on se persuader que les hommes fussent déja si dépravés? Concevrait-on comment Abrabam, le modele des justes, n'alla point auprès des tiges de la famille sainte, chercher des secours pour se soutenir dans la vertu?

Les promesses que Dieu lui avait faites étaient devenues publiques, puisqu'un roi étranger en était instruit & y croyait. Ses ancêtres, informés de tant de bénédictions assurées à un de leurs descendans, n'auraient-ils pas cherché à le connaître, & lui à leur apprendre les distinctions consolantes qu'il avait reçues de la bonté de Dieu?

Il y a donc ici de l'obſcurité dans la Geneſe (1). Ce qui le prouve encore mieux que tous les raiſonnemens, ce ſont les efforts des interprêtes pour l'éclaircir. Dans cette vue ils n'ont pas craint de démentir l'Eſprit ſaint. Quelques-uns ont oſé, contre ſa parole préciſe, faire naître Abraham beaucoup plus tard. Ils n'ont pas vu que cette contradiction apparente était une épreuve pour la foi, & qu'entreprendre de la faire diſparaître, était manquer de reſpect pour ſon auteur.

(1) On peut conſulter, ſur une difficulté qui ſe rapporte à la même époque, les chapitres 10 & 11 du liv. 15 de la *Cité de Dieu*. On y verra comment ſaint Auguſtin la réſoud.



CHAPITRE II.

Absurdités qui défigurent l'histoire des anciens empires : inutilité des recherches & des travaux en ce genre.

S'IL faut adorer les mysteres cachés sous ces especes de ténebres, il n'en est pas ainsi de ce que racontent des mêmes tems à peu près les historiens profanes, anciens & modernes. Il faut renvoyer nettement les Ninus, les Semiramis, les Sesostris, avec les Amadis de la Gaule, avec Dom Kirié Eleison, & le fameux chevalier Tirant le Blanc. Le même esprit romanesque a produit les uns & les autres (1).

(1) Il y a dans ce chapitre des idées & même des expressions qui se retrouvent dans plusieurs ouvrages d'un de nos plus grands écrivains, publiés depuis peu. Je n'ai pas cru que cet incident qui prouve la justesse de mes remarques, fût une raison de les supprimer. Ce que j'ajoute ici en apparence à mon ouvrage, est bien moins une augmentation qu'une restitution. Je le donne aujourd'hui tel qu'il a été composé il y a sept ans, & je ne fais qu'y rejoindre des par-

A la vérité les premiers n'avaient point d'amis enchanteurs, ni de sages magiciennes, qui prissent soin de leurs affaires; mais il fallait qu'ils fussent eux-mêmes de grands magiciens. Cinq à six siecles après le déluge, ils rassemblent sur la terre encore déserte des millions d'hommes armés. Ils trouvent par-tout des peuples à combattre, & des dépouilles à remporter.

Les uns (*Ninus & Semiramis*) parcouraient l'Asie depuis la mer Caspienne jusqu'au golfe de Bengale. D'autres (*Sesostris*) partis des bornes de l'Afrique, pénétraient jusqu'au fond de l'Europe, & faisaient reconnaître leur pouvoir depuis le Nil jus-

ties qu'une complaisance assez déplacée m'en avait fait retrancher. J'espere qu'on me fera la grace de m'en croire sur ma parole. Ma façon de penser en général me met assez à couvert de tout soupçon de plagiat; & ce qui peut résulter de cette ressemblance, c'est la singularité flatteuse pour moi, de m'être rencontré il y a sept ans avec M. de V.... J'ai encore eu depuis le même bonheur dans les Révolutions de l'empire Romain. Un journaliste m'a reproché d'y avoir adopté l'opinion de cet auteur cé-

qu'au Volga. Enſuite, après avoir fait de ſi prodigieuſes conquêtes, après avoir bâti des villes auſſi grandes que des provinces, ils finiſſent, comme les preux chevaliers, par ne laiſſer que leurs noms à la poſtérité. Ni leurs monumens, ni leurs conquêtes ne leur ſurvivent.

Il eſt vrai qu'on attribue à Ninus & à Semiramis les deux ſuperbes villes de Ninive & de Babylone; mais il n'y a rien dans nos contes de fées qui approche de ce qu'on en dit.

Le circuit des murailles de Ninive, au rapport des écrivains, était de trente-une lieues. Elles avaient cent pieds de haut, & aſſez de largeur pour qu'on pût y promener deux voitures à la fois. Sur cette enceinte étaient répandues cinq mille tours, chacune haute & épaiſſe du double; & tout cela avait été fait ſous un ſeul regne. Certainement les bottes de ſept lieues dans notre *petit Poucet*, ne ſont pas plus abſurdes.

Babylone était encore plus admirable. Ses murailles avaient la même

---

lebre, au ſujet de Tibere, cependant la prétendue imitation avait paru avant l'ouvrage que l'on diſait lui avoir ſervi de modele.

étendue, ſur quatre-vingt-ſept pieds d'épaiſſeur, & trois cents cinquante de haut; ce qui triple plus de deux fois le ridicule.

Pour Seſoſtris, ce conquérant imaginaire, il vivait, dit-on, ſept cents ans après le déluge. Il tire alors de la ſeule Egypte ſix cents mille hommes de pied, cent vingt mille chevaux, vingt-ſept mille charriots, dans un pays où l'on ne nourrit preſque point de chevaux. Il parcourt en vainqueur l'Aſie & l'Europe. Après avoir conquis en neuf ans tous les pays qu'il a vus, le fruit de tant de victoires eſt de venir vivre & mourir chez lui dans l'obſcurité, en laiſſant à ſon fils ſon petit royaume faible, dépendant des étrangers, & bientôt ſubjugué.

Indépendamment de cette fin peu glorieuſe du roman, conçoit-on comment ſi peu de tems après la deſtruction totale de l'humanité, il ſe trouvait déja des hommes ſi loin de ſon berceau? Les plaines agréables & fertiles de l'Aſie avaient encore des déſerts; comment pouvait-il ſe trouver des peuplades ſi nombreuſes au milieu des forêts glacées de la Moſcovie?

Inutilement on ſe rejette ſur la

longue vie des patriarches, & sur la fécondité des mariages. La population avait dès-lors des ennemis, puisqu'il existait des conquérans. Du tems d'Abraham on voit les rois de cinq petits villages, ligués contre ceux de quatre hameaux. Ces guerres étaient peu sanglantes, je le crois; mais enfin on pillait, on brûlait, on faisait des esclaves: il en coûtait des hommes, & elles devaient nécessairement retarder la propagation.

Je sçais bien qu'il y a eu un sçavant pere Petau, qui a prouvé par un calcul que deux cents quatre-vingts ans après le déluge, il y avait sur la terre cent cinquante fois plus d'hommes qu'il n'y en a aujourd'hui; mais il ne faut regarder cette rêverie que comme un délire d'imagination. Elle prouve seulement combien la tête des sçavans peut admettre de puérilités.

Ce ne sont pas les calculs qui font les hommes: les opérations de la nature ne ressemblent pas à celles de l'arithmétique; & quelque réputation qu'ait eue ce Jésuite, ce n'est pas assurément un trait de bon sens que de vouloir faire naître, des trois enfans

de Noé, plus de cent vingt milliards d'hommes en moins de trois cents ans.

Il paraît donc que tous ces systêmes de chronologie, toutes ces combinaisons de l'histoire primitive, n'ont point d'autres fondemens que l'imagination de leurs auteurs. On a peine à concevoir qu'ils aient pu faire tant d'impression sur les hommes, & passer aux yeux de quelques-uns pour des vérités constantes. Il ne semble pas qu'il y ait beaucoup à gagner dans l'étude qu'on en faisait autrefois.

Il est même surprenant qu'on s'y soit attaché avec autant d'opiniâtreté, & que les récits presque toujours contradictoires des écrivains aient causé tant de disputes parmi nos sçavans.

On entendait tous les jours lire dans nos académies des recherches profondes sur les débauches du voluptueux Sardanapale. On y faisait avec éloquence les portraits bien détaillés de tous les eunuques chéris de ce grand prince.

On enfantait des volumes sur un

mot barbare, ſur les reſtes d'une inſcription détruite par le tems. On a voulu trouver tout le ſyſtême du ciel, toutes les découvertes aſtronomiques, dans ces colifichets ſculptés ſur les monumens Egyptiens.

C'étoient probablement des hors-d'œuvres ſans conſéquence, prodigués par le caprice des ouvriers, comme ces feuillages, ces petites ſtatues nombreuſes qui couvrent & défigurent tous les bâtimens gothiques. Pluſieurs écrivains n'ont pas rougi d'en faire ſervir la prétendue explication à leur gloire, ou même à leur fortune. De nos jours on a vu l'abbé Pluche publier à ce ſujet de nouvelles conjectures, & il a encore depuis eu des imitateurs.

Bien des gens admirent avec raiſon que des ſçavans doués d'une patience ſi laborieuſe, ou d'une imagination ſi féconde, ſe ſoient bornés à des ſujets auſſi ingrats. Que nous revient-il de ſçavoir au juſte que c'était le dieu Horus qui avait le col d'une cigogne, & que la tête de chien appartenait au dieu Anubis? La vingtieme partie de l'eſprit & du travail

qu'on a mis à faire des systêmes sur ces anecdotes ridicules, aurait suffi pour débrouiller les points les plus obscurs de notre histoire. A peine pouvons-nous bien établir la vérité des faits mêmes qui se passent sous nos yeux : comment osons-nous nous flatter de découvrir des choses passées & oubliées depuis 4 ou 5000 ans ?

CHAPITRE III.

Conjectures sur la maniere dont le monde a pu se peupler.

On a peine cependant à renoncer à ces discussions inutiles. Nous naissons tous avec une curiosité active qui nous porte à étendre nos connoissances. Elle est bornée du côté de l'avenir. L'esprit humain, pour qui il est inaccessible, se rejette sur le passé. Il semble qu'on prolonge son existence en pénétrant dans ces tems reculés. On se plaît à considérer les hommes qui les remplissent par le bruit de leurs actions. La flatterie y

cherche des exemples pour l'adulation, & la malignité en trouve pour la satyre.

D'ailleurs chaque peuple cherche à rapprocher son origine de celle de l'humanité. Il semble qu'on mette une espece de vanité nationale à prouver qu'on descend en ligne plus directe des premiers hommes.

S'il était une fois démontré que les anciens historiens nous ont trompés, on n'aurait donc plus de lumieres sur ces détails si chers à notre amour propre. Il faudrait se résoudre à ignorer presque tout ce qui nous a précédés. Les sçavans ne pourraient plus se distinguer par des conjectures & des systêmes qui leur font une réparation. Rien n'est plus désolant pour des esprits avides qui veulent rendre raison de tout. Dans l'incertitude on aime encore mieux sçavoir des fables que de ne rien sçavoir.

Les sçavans se sont avisés d'une ruse qui leur a réussi, pour le soutien de leurs systêmes. Ils ont intéressé la religion à la défense de ces chimeres absurdes. Ils crient qu'on en veut à

tout ce qu'il y a de plus ſacré, dès qu'on n'eſt point de leur avis. C'eſt manquer de foi, que de ne point expliquer comme eux les noms de Gog & de Magog. Ils appellent impie quiconque oſe douter que les Eſpagnols ſoient deſcendus de Meſraïm, & les Francs de Gomer. La vivacité avec laquelle ils défendent ces minuties chronologiques, empêche qu'on oſe les examiner. On les croit par habitude, bien plus que par conviction.

Ils devraient pourtant ſonger que ce ne ſont pas là des articles de foi : notre divine religion eſt indépendante de l'appui que veut lui donner une ignorance orgueilleuſe. Les noms des premiers hommes qui ont peuplé les forêts de la Gaule, ou les neiges de la Suede, ne ſont rien à ſon authenticité, puiſque ce ce n'eſt pas elle qui nous les apprend.

Quand Moyſe rend compte de la diſperſion des peuples ſur la terre, il dit ſimplement qu'ils s'établirent, les uns à l'orient, d'autres à l'occident : mais l'orient & l'occident peuvent

ſe trouver dans un petit eſpace comme dans un grand. Il ne faut pas aſſurément en conclure que les petits-fils de Noé quitterent leur patrie & leur famille pour aller diſputer aux ours les glaces de la Norvege. Des gens accoutumés aux délices de l'Aſie, auraient-ils été tout d'un coup ſe confiner dans la Laponie pour y vivre de chair de marſouin fumée, & de lard de baleine ?

Certainement la population du monde ne s'eſt pas faite comme on le croit ordinairement. Quelle qu'ait été la partie primitive du genre humain, il eſt clair que les hommes d'abord peu nombreux s'y renfermerent dans une petite enceinte : quand les familles augmenterent, il en fallut reculer les limites, & de proche en proche on gagna toujours de nouveaux terreins. Le genre humain s'augmentait & s'étendait peu à peu, comme ces boules de ſavon qu'un ſouffle continu enfle imperceptiblement.

Par ce moyen le paſſage devenait inſenſible. Les enfans, établis à quelques lieues des peres, ne trouvaient

point de différence entre le climat qu'ils abandonnaient & celui qu'ils allaient habiter. Ils s'éloignaient des pays chauds, ſans s'appercevoir qu'ils entraſſent dans des pays plus froids : ils prenaient l'habitude de fixer ſur la terre, par le ſecours des pins & des autres bois, la chaleur que le ſoleil commençait à leur refuſer : peu à peu il ſe trouva, vers les derniers degrés de latitude ſeptentrionale, des habitans qui ne croyaient pas avoir à ſe plaindre de la nature.

CHAPITRE IV.

Comment ont pu ſe former les états puiſſans & les premiers empires.

APRÈS avoir tâché d'expliquer comment les hommes ſe ſont répandus ſur la terre, on voudrait pouvoir aſſigner au juſte l'inſtant où ces mêmes hommes, dépouillés de leur droit naturel, conſentirent à ſe ſoumettre à d'autres hommes. Mais l'époque du gouvernement, ſoit républicain, ſoit arbitraire, eſt inconnue.

ment, & c'eſt ainſi que ſe ſont formés les empires.

Mais le premier de tous ces tyrans qui oſa imaginer de ſubjuguer deux de ſes voiſins, n'eut certainement pas envie de leur laiſſer le pouvoir de rompre les chaînes dont il les accablait. Moins ils y étaient accoutumés, plus il les fallut rendre peſantes; & ceux qui les reçurent, ne le firent probablement que quand ils ne purent plus réſiſter: or cet inſtant n'eſt pas celui où l'on fait des conditions avec la puiſſance ſupérieure dont on ſe ſent écraſé.

Il fallut alors traiter les hommes comme ces lions féroces que l'on tire des forêts. Les priſons, les fouets, la faim, la ſoif, ſont leurs premieres leçons de ſervitude. Ainſi les premiers ſujets furent eſclaves. A la plus grande liberté ſuccéda tout d'un coup & ſans intervalle le plus affreux deſpotiſme (1).

(1) Sur l'origine de la ſociété, & par conſéquent des ſubdiviſions qui la partagent ſous les noms d'empires, de royaumes, &c. on peut conſulter le premier livre de la Théorie des loix civiles.

Cette

Cette vérité se trouve confirmée par l'histoire & par la fable. On voit que par-tout les tyrans précéderent les rois modérés. L'abus du pouvoir est aussi ancien que le pouvoir lui-même. L'Asie, le premier séjour des hommes, le premier pays peuplé, a été le plus soumis à la puissance arbitraire. Dans cette partie du monde, les fers des peuples ne se sont jamais relâchés (1). Mais ailleurs on fit plus d'efforts, & ils furent plus heureux. Les hommes trop avilis se souvinrent enfin de ce qu'ils étaient. Ces héros si fameux dans la fable, Hercule,

(1) Ils ne s'en sont jamais plaints. Il serait digne d'un philosophe éclairé d'examiner s'il est vrai qu'ils en soient plus malheureux. Cette question, vraiment intéressante, a toujours été résolue, & jamais approfondie. Elle est encore neuve. Il serait peut-être à souhaiter pour le genre humain, qu'un bon esprit voulût enfin la discuter sans préjugé, & laver le prétendu despotisme de l'Asie de l'opprobre bien peu mérité dont on l'a couvert parmi nous. On peut consulter à ce sujet les chapitres 30 & 31 du livre 4 de la Théorie des loix civiles, où j'ai hasardé quelques observations sur cet objet, trop peu connu.

Théſée, Œdipe, furent des citoyens ambitieux qui conſacrerent leurs richeſſes & leurs travaux à la deſtruction de la tyrannie. La multitude délivrée, rétablie par eux dans ſes droits naturels, en fit des dieux par reconnaiſſance.

Depuis ce tems il y eut chez tous les peuples une alternative d'opreſſion & de liberté. On remarqua toujours un combat entre l'ambition des princes qui les conduit au deſpotiſme, & l'inclination des peuples qui les ramene à l'indépendance. Ce ſont ces deux mobiles preſque toujours en oppoſition, qui ont cauſé tous les malheurs dont l'hiſtoire a conſervé le ſouvenir.



CHAPITRE V.

De l'Egypte. Combien les descriptions qu'on en fait sont ridicules. Qu'il n'y a pas plus de fond à faire à cet égard sur les relations des modernes, que sur celles des anciens.

J'AI dit dans le premier chapitre de ce livre, un mot des fables qu'on nous a débitées au sujet de l'Assyrie. J'ai parlé de cette terre fortunée, où les rois ressemblant aux entrepreneurs de nos opéra, élevaient d'un coup de sifflet des décorations superbes, destinées à réjouir un instant la vue des spectateurs.

L'Egypte était aussi curieuse de la même gloire : mais elle construisait des monumens plus durables. Elle en a fabriqué qui subsistent encore de nos jours : nous examinerons tout à l'heure quelle est la cause de leur solidité, & s'il est juste d'en faire honneur à l'art des architectes.

Les écrivains qui ont parlé de ce royaume, n'y ont pas plus épargné le

merveilleux. Ils en ont fait le pays des miracles. C'était, à les entendre, pour le physique, un paradis terrestre; & pour le moral, un exemple unique de la sagesse humaine. Son climat, ses arts, ses loix, n'offraient que des prodiges; c'était à la fois le chef-d'œuvre de la nature, de la politique & de l'industrie.

Ces récits étonnans, peu contredits, parce qu'ils sont anciens, copiés successivement par tous les écrivains, semblent acquérir en vieillissant de nouveaux degrés de certitude: car le tems qui altere presque toujours la vérité, confirme encore plus souvent les fables; & de deux faits qu'il transmet à la postérité, le plus faux devient ordinairement le plus sacré.

Je ne songe point, comme je l'ai déja dit, à entrer dans aucune discussion de chronologie. Le débrouillement des Dynasties est pour moi la chose du monde la plus indifférente. Je suis très-peu curieux de sçavoir combien il y avait eu de rois en Egypte, avant qu'une armée de rats vînt au secours du grand Apries. J'oublie sans peine ces bagatelles fati-

gantes & ridicules, qui ne ſont cheres qu'aux compilateurs.

Mais tout le monde parle des Egyptiens comme du peuple le plus ſage. Ils poſſédaient, dit-on, tous les arts & toutes les vertus : je voudrais ſçavoir ſi ces hommes fameux méritaient tant d'éloges. Je cherche à les apprécier d'après le rapport même de leurs panégyriſtes.

En conſidérant ces objets avec attention, on eſt bien ſurpris de ne voir en Egypte qu'une nation pauvre, ignorante, & plus orgueilleuſe encore que groſſiere. Cette terre féconde, à qui le Nil épargne les peines de la culture, n'a de tout tems nourri que des habitans malheureux.

On connaît leur religion ; c'était l'opprobre de l'humanité. Proſternés aux pieds des plus vils animaux, ils étaient encore plus mépriſables que leurs dieux. Les reſtes illuſtres qui nous les font admirer ne ſont que des monumens de leur eſclavage ou de leur ſuperſtition.

Les prêtres ſeuls, cette portion d'hommes à qui le commerce avec la divinité ſemble donner par-tout

des lumieres ſupérieures, étaient les dépoſitaires des ſciences & des arts. Mais ces ſçavans oiſifs & ſuperbes craignaient d'être entendus. Ils voilaient leurs ſecrets ſous des emblêmes preſque inintelligibles, & peu de perſonnes étaient admiſes à l'explication de leurs myſtérieux hiéroglyphes; ſi pourtant on doit croire que les hiéroglyphes ayent jamais renfermé de véritables connaiſſances.

Les princes tenaient d'eux leur éducation & leurs lumieres : c'eſt à eux qu'il faut attribuer ce goût pour les grandes entrepriſes qui nous étonnent encore aujourd'hui. Le reſte du peuple, plongé dans la miſere & dans l'ignorance, ne pouvait ni rien concevoir, ni rien exécuter.

Mais que penſer de ces ouvrages admirables, qui, ſuivant tant d'enthouſiaſtes, dépoſent contre notre faibleſſe, & éterniſent la gloire de leurs auteurs? Il y en a de différens genres, des pyramides, des obéliſques, des labyrintes, des ſtatues, des ruines de villes : reſtes informes qui ne préſentent que des débris, & qui par-là ſont chers aux voyageurs.

Cette eſpece d'hommes, qui ne fait guère uſage que de ſes yeux, voit tout avec étonnement, juge ſans goût, & raconte ſans vérité. Le deſir de paſſer pour extraordinaires leur fait jetter du merveilleux dans leur narration : trop ſouvent ils inventent des fables, afin de paſſer pour avoir vu des choſes qui n'ont frappé perſonne avant eux.

Quelquefois au contraire ils ſemblent ſe défier d'eux-mêmes, & n'oſent parler que d'après les anciens. Qu'on liſe Thevenot, Paul Lucas & bien d'autres, on verra qu'ils copient Strabon, Pline, Pomponius Mela, pour faire la deſcription des objets qu'ils avaient eux-mêmes ſous les yeux. Ce n'eſt point ce qu'ils ont vu qu'ils rapportent, c'eſt ce qu'ils ont lu.

Mais ces pyramides, qui ſemblent le dernier terme de la grandeur, que faut-il enfin en penſer ? Ce ſont des ouvrages immenſes ; elles prouvent le pouvoir des princes qui les ont élevées, mais non la délicateſſe de leur goût. Quelles raiſons aurait-on de les

estimer ? Est-ce la quantité de pierres qui y entrent ? Est-ce leur forme ?

Le premier mérite n'en est pas un : le second est bien petit. Il montre que les constructeurs n'en étaient qu'aux premiers élémens de l'architecture. Quand un enfant veut entasser des pierres les unes sur les autres, il commence d'abord, sans réflexion, par donner plus d'étendue à la base qu'au sommet : c'est le procédé qu'indique la nature. La forme pyramidale est donc une preuve d'ignorance, & non pas de grandeur.

Admirerait-on leur durée ? On ne fait pas attention que cette durée même est une suite de leur grossiereté. Le tems qui détruit sans peine les productions légeres du goût, ne mord qu'insensiblement sur ces masses énormes qui couvrent plusieurs arpens de terre.

D'ailleurs il pleut rarement en Egypte. Les anciens ont assuré qu'il n'y pleuvait point du tout. Les voyageurs modernes disent qu'il y pleut aux mois de décembre & janvier aussi fort qu'à Londres. On est embarrassé à

concilier ces deux récits. Mais cependant il en résulte que les pluies ne sont pas communes dans les pays qu'arrose le Nil. Ce qui nuit le plus aux édifices dans nos climats, c'est cette alternative d'humidité & de sécheresse, qui en ébranlant insensiblement les parties qui les composent, en facilite la ruine. Les pyramides qui sont inaltérables dans les plaines brûlantes du Caire, seraient peut-être déja détruites dans nos campagnes.

Enfin la matiere de ces monstrueux édifices entrerait-elle pour quelque chose dans l'estime qu'on en fait ? Il est assez probable que ce sont des pierres du pays ; mais on ne voit pas sans surprise que les écrivains ne puissent s'accorder, même sur leur couleur.

Des témoins oculaires disent que ce sont des pierres très-noires ; d'autres témoins oculaires assurent qu'elles sont très-blanches. Un auteur ancien a dit que la surface en était unie du haut en bas, un (1) moderne prétend qu'on y avait pratiqué des

(1) Histoire des empires.

marches de quatre pieds de haut, & cela, dit-il, pour la commodité.

Ajoutons d'après les historiens, que pour bâtir la grande pyramide, on fut dix ans à couper les pierres qui devaient y entrer, & cent mille hommes travaillerent sans interruption pendant vingt ans à les placer: car les écrivains sont d'une sécheresse rebutante sur les détails intéressans de la législation ou de la politique, & ils se livrent à la prolixité la plus inconcevable sur ces minuties, qui, dans leur petitesse, n'ont pas même le mérite d'être vraies. Loin de fortifier les récits qu'elles accompagnent, elles en démontrent l'imposture.

Suivant l'académicien Chazelle, qui a mesuré la grande pyramide sur les lieux, elle ne fait qu'une masse de trois cents treize mille cinq cents quatre-vingt-dix toises cubes: en y employant le tems & le nombre d'ouvriers ci-dessus, ce ne serait, l'un portant l'autre, que la $\frac{1}{12}$ partie d'un pied cube, pour le travail de chaque ouvrier par jour: ils ne devaient pas être fatigués: & il n'est pas étonnant que des hommes aussi peu actifs

ſe contentaſſent d'oignons pour leur nourriture.

Avant que de terminer ce chapitre, admirons combien la deſtinée influe ſur tous les événemens de ce monde, & ſur les réputations en tout genre. On ne parle que des pyramides d'Egypte. On ne s'aviſe pas de ſoupçonner qu'il y ait au fond de l'Amérique des monumens de la même eſpece, qui effacent tous ceux dont le Nil s'enorgueillit. Cependant le voyageur Gemelli Carreri a vu, à une petite diſtance de Mexico, deux pyramides encore ſubſiſtantes, & bien plus merveilleuſes que celles de l'Egypte.

Les baſes ſont, ſuivant la deſcription qu'il en fait (1), deux quarrés, longs l'un de 650 & 500 palmes, ſur 200 de hauteur ; l'autre de 1000 & 650 palmes, ſur 250 d'élévation. Cette derniere fait par conſéquent une maſſe beaucoup plus conſidérable que la plus grande des pyramides d'Afrique. Cependant Gemelli Carreri eſt le ſeul voyageur qui en ait parlé. Le pere Laffiteau lui-même, dans ſes Mœurs des ſauvages de l'Amérique, n'en a

(1) Voyages autour du monde, t. 6.

rien dit, quoiqu'il traite de la forme pyramidale que ces peuples donnaient à leurs divinités, & qu'il prétende y trouver un emblême de la sainte trinité, parce que les pierres, outre la base large & le sommet pointu, avaient encore des côtés triangulaires. Qu'il est triste pour les pyramides de Mexico d'avoir été connues si tard!

CHAPITRE VI.

Des lacs artificiciels, du labyrinthe, des obélisques, &c. Ce que l'on en doit penser.

CES maçons si lents devenaient quelquefois des fossoyeurs d'une promptitude prodigieuse. Ils creusèrent sous un seul regne, à ce qu'assurent les anciens, & les modernes d'après eux, un célebre lac, appellé Mœris, du nom du prince qui fit exécuter ce royal ouvrage. On est fâché de retrouver, dans un livre fait pour l'instruction de la jeunesse (1), toutes les absurdités auxquelles ce lac a donné lieu.

(1) L'histoire ancienne.

Un écrivain connu a déja, avec raiſon, reproché à M. Rollin d'avoir dit, ſur la foi des anciens, que *l'ouverture* des *écluſes* du lac Mœris, coûtaient *cinquante talens*, ou *cinquante mille écus*. Ce peu de lignes renferment autant de mépriſes que de mots.

1°. Comme l'a remarqué M. de Voltaire, il n'y a pas d'écluſes qui ne doive s'ouvrir pour un prix très-modique, à moins qu'elles ne ſoient exceſſivement mal faites. 2°. Il n'y avait pas d'écluſes au lac Mœris, & il n'était pas poſſible qu'il y en eût. Cette reſſource auſſi ſimple qu'ingénieuſe de la méchanique, pour contenir & diriger les eaux, n'a été connue qu'un très-grand nombre de ſiecles après. Il eſt même fort douteux que les Romains en aient fait uſage.

Ils avaient, à la vérité, ce qu'ils appellaient *cataracta*: mais il eſt plus que probable que ce n'étaient que de ſimples vannes, deſtinées ſeulement à ſuſpendre la chûte des eaux, & non pas à la maîtriſer de maniere à s'en ſervir pour faciliter la deſcente ou la montée des bateaux. C'eſt dans ce premier ſens qu'il eſt employé dans

une lettre de Pline le jeune à l'empereur Trajan : on ne trouve nulle part qu'il ait servi à désigner ces échelles d'eaux, au moyen desquelles la navigation franchit les montagnes les plus élevées. La construction en a constamment été ignorée des Romains, & à plus forte raison des Egyptiens, deux mille ans auparavant.

3°. S'il était vrai que l'ouverture du lac Mæris, de quelque maniere qu'elle s'opérât, eût coûté cinquante talens, ce n'est pas à cinquante mille écus qu'il faudrait évaluer cette somme, mais à près de cent. C'est sous le ministere de Colbert que fut faite par quelques sçavans l'appréciation très-arbitraire & très-incertaine du talent des anciens à mille écus de France. Mais alors l'argent n'était chez nous qu'à 26 livres le marc. Il a doublé depuis. M. Rollin, du tems duquel il était déja à 48 livres, aurait donc dû y avoir égard, & réformer sur cette regle tous ses calculs. Il serait à souhaiter, je le répete, que toutes les fautes de ce genre fussent bannies d'un livre que sa réputation, plus peut-être que son utilité, fait

paſſer entre les mains de tous les jeunes gens.

L'immenſité de ce lac ne prête pas moins à la critique, que la cherté de ſes prétendues écluſes. L'éloquent Boſſuet n'a pas héſité à lui donner cent quatre-vingt lieues de tour. L'abſurdité de cette aſſertion eſt ſi évidente, qu'elle a été ſentie de M. Rollin lui-même: il ſe permettait pourtant rarement d'examiner la véracité des auteurs qu'il copiait. Il a réduit de ſa propre autorité les cent quatre-vingt lieues à douze ou quinze, ſur trois cents pieds de profondeur. Mais quelque pénible qu'ait dû lui paraître ce ſacrifice, il n'eſt pas encore ſuffiſant pour appaiſer la raiſon révoltée contre tant d'extravagances; on ne gagne rien, même à ce prodigieux retranchement.

En s'en tenant à cette derniere évaluation, il aurait encore fallu remuer une maſſe de plus de trois milliards de toiſes cubes. En ſuppoſant cent mille ouvriers, comme à la pyramide, vingt mille charrettes, & cent mille toiſes cubes fouillées & déblayées par jour, ce qui ferait beaucoup plus qu'on ne pourrait faire: il

aurait fallu plus de cent ans pour un pareil ouvrage.

On peut demander d'ailleurs ce que l'on fit des terres. Le produit de cette excavation aurait suffi seul pour relever le sol de l'Egypte au-dessus du niveau des plus hautes inondations du Nil. Je m'étonne qu'on n'ait pas dit qu'on en avait fait des briques pour construire les pyramides. Cette conjecture ne serait pas sans vraisemblance. On trouverait peut-être de quoi l'appuyer dans l'histoire de la captivité des Israélites en Egypte, & dans le nombre de briques, pour la cuisson desquelles le roi Pharaon ne leur fournissait pas de paille. En y joignant quelques citations aussi concluantes des auteurs profanes, elle pourrait figurer avec honneur dans des recueils de mémoires académiques.

Que dire à présent des autres bâtimens, des statues, des colonnades, &c. dont les rois Egyptiens n'avaient pas été moins prodigues? En supposant qu'on puisse croire ce qu'on dit du labyrinthe, de ses trois mille chambres, de ces plafonds de marbre qu'un

voyageur (1) y a vus, de ces prodiges de l'art enfermés ſous la terre, on n'y trouvera qu'une magnificence barbare, un abus de l'induſtrie humaine (2). Ce ſont des pierres monſtrueuſes, des ſalles immenſes, des coloſſes, des ſtatues de cinq ou ſix cents pieds de haut.

Ces ſtatues ſont détruites; mais tous les ſphinx qui exiſtent encore,

(1) Paul Lucas.

(2) Je ne refuſe pas aux Egyptiens de la conſtance & de la hardieſſe. Je conviens qu'ils ont entrepris & exécuté de grands ouvrages, comme les Péruviens, que nous ne ſoupçonnons pas d'avoir eu des connoiſſances bien étendues, & qui ont pourtant à force de bras & de tems fait des choſes plus étonnantes que les pyramides. Ce que je conteſte aux premiers, c'eſt le goût, la délicateſſe dont il ne paraît pas qu'ils aient ſeulement eu d'idées. Il faut même encore, à cet égard, diſtinguer les tems. Après Alexandre, après la révolution cauſée en Egypte par les Grecs, joints aux Macédoniens, ceux-ci purent y porter les arts perfectionnés. Et qui ſçait ſi les monumens plus ſupportables qui nous en reſtent, ne ſont pas de ces tems poſtérieurs?

ſont d'une grandeur prodigieuſe & d'une ſculpture groſſiere. Les colonnes que le tems n'a pas renverſées, celles que la terre n'a point couvertes, ne ſont ni d'un deſſein correct, ni d'une proportion élégante. Les petites parties n'y ſont pas mieux traitées que les grandes; enfin dans ces maſures qui ſont bien plus vantées que nos plus beaux chefs-d'œuvres, tout démontre l'ignorance des ouvriers, & le peu de goût des peuples qui les employaient.

Chez eux l'art était encore dans ſon enfance. Ils ignoraient ces juſtes rapports, cet enſemble qui attache l'œil du ſpectateur ſans le fatiguer, qui lui procure un plaiſir tranquille, ſans effrayer ſon imagination. Ils ſçavaient forcer la nature, & non pas l'embellir.

La ſeule eſpece de monumens érigée par eux, auxquels le bon goût puiſſe peut-être ſans rougir donner ſon ſuffrage, ce ſont les obéliſques. On les a toujours ſingulierement eſtimés. Rome moderne, au milieu de toute ſa pompe pittoreſque, s'enor-

gueillit encore d'en avoir pu relever quelques-uns. Les étrangers inſtruits de ce qu'il en a coûté d'abord pour tranſporter de ſi loin ces énormes aiguilles, & enſuite pour les arracher des ſouterreins où la barbarie les avait laiſſé enſevelir, les admirent peut-être plus d'après tout cet appareil étranger, que ſur leur propre valeur.

Peut-être ſerait-on excuſable de demander où eſt la beauté de ces grandes fleches carrées, qui percent l'air ſans objet, ſans graces, ſans proportion, & de ne leur trouver, comme aux pyramides, d'autre mérite qu'une ſolidité groſſiere. Peut-être y aurait-il plus de juſtice que d'indiſcrétion à les regarder comme des ſingularités, plutôt que comme des merveilles, & à faire tomber ſon étonnement ſur l'enthouſiaſme qu'elles excitent, plutôt que ſur elles-mêmes.

Mais reſpectons l'uſage, du moins ſur cette partie des monumens égyptiens. Accordons quelque choſe aux peines que ſe ſont données pour en décorer leur ſéjour, les ſouverains pontifes tant payens que chrétiens; &

croyons ou feignons de croire qu'il y a quelque beauté réelle dans ces masses de marbre pour lesquelles des empereurs & des papes ont paru avoir tant d'estime.

Observons cependant que si de ce côté elles peuvent échapper à la critique, les historiens semblent avoir voulu la dédommager par les ridicules anecdotes qu'ils joignent à la description qu'ils en font. Telle est celle que rapporte un ancien, & que plusieurs modernes ont copiée sur l'un des obélisques que l'on voit aujourd'hui à Rome.

Après l'avoir taillé dans la carriere, & conduit par le secours du Nil sur le lieu où il devait être placé, il s'agissait de l'élever, pour le fixer invariablement sur sa base. Sa grande longueur n'embarrassait pas moins les ouvriers que sa pesanteur. On craignait qu'il ne se brisât dans l'effort nécessaire pour le soulever. Le monarque, qui présidait lui-même à la manœuvre, s'avisa d'un expédient qui ne se présenterait assurément à l'esprit d'aucun monarque du monde.

Il avait un fils unique, prince char-

mant, plein de vertus, & l'eſpérance de la nation. Le tendre pere le fit lier au bout de l'obeliſque pendant l'opération. Comme en cas de fracture le prince héréditaire ne pouvait manquer d'être tué, les ouvriers encouragés par une conſidération ſi preſſante, prirent leurs meſures de façon que l'obéliſque ſe dreſſa ſans inconvénient ſur ſon piédeſtal. Le fils de l'ingénieux monarque en fut quitte pour deſcendre avec une échelle, plus tranquillement ſans doute qu'il n'était monté. Que dirions nous d'un pauvre moderne qui s'aviſerait de prêter à l'un de nos ſouverains une pareille impertinence?



CHAPITRE VII.

Du goût des Egyptiens pour les arts agréables.

Si ces peuples étaient architectes grossiers, on ne peut guere penser qu'ils fussent ou sculpteurs, ou peintres, ou musiciens plus délicats. On ne connaît pas leurs progrès dans ces deux derniers arts : les historiens n'en ont rien dit ; mais à en juger par le reste, on ne doit pas en avoir grande idée.

Si ces talens avaient été dans le génie de la nation, la barbarie n'aurait pu les éteindre tout à fait Ils auraient reparu sous des princes bienfaisans & magnifiques, tels que les Ptolémées. C'est ainsi que les arts accueillis en France, sous François premier, presque étouffés sous ses successeurs par les guerres de religion, se ranimerent tout d'un coup à la voix de Richelieu, & se développerent avec splendeur pendant tout le regne de Louis XIV.

C'eſt ce qu'on ne voit pas en Egypte. Ce qu'elle avait de tableaux dans les tems plus modernes, elle les tenait de la Grece. Ses rois en tiraient leurs danſeurs, leurs muſiciennes, leurs comédiens. La capitale, alors célebre par la molleſſe de ſes habitans, devait aux étrangers juſqu'à ſes plaiſirs.

Quant à la ſculpture, il nous en reſte une infinité de monumens qui démontrent combien les Egyptiens y réuſſiſſaient peu. On trouve encore tous les jours ſous les ſables, à quelques diſtances du Caire, des momies de la plus haute antiquité, enfermées dans des caiſſes de bois précieux (1); ces caiſſes ſont ciſelées, & la richeſſe de la matiere, ainſi que les ornemens dont elles ſont couvertes, donnent lieu de croire qu'elles ſont l'ouvrage des meilleurs ouvriers : ainſi on peut juger, par leur perfection, de l'habileté des artiſtes qui les ont taillées.

Or il n'y a rien de ſi mal fait. On n'y

(1) Voyages de Pietro Della Valle, & autres, &c.

voit pas la moindre connaiſſance du deſſein ; les figures ſont roides : les bras, les jambes ſont placées dans la même direction que le corps. Tout y eſt mort comme le cadavre qu'elles renferment.

Il en eſt de même des bas-reliefs dont les voyageurs nous ont conſervé des copies. La ſécheresſe du pays & la dureté de la pierre en ont prolongé la durée juſqu'à nos jours, exprès, ce ſemble, pour nous guérir du reſpect ſuperſtitieux que nous portons à ces productions de l'ignorance. Que dirions-nous, ſi l'on nous propoſait pour modeles ces ſtatues gothiques, dont la barbarie de nos peres couvrait, il y a quatre ſiecles, les tombeaux des perſonnes puiſſantes ? Ne ririons-nous pas de l'enthouſiaſme inſenſé qui voudrait nous forçer de les admirer comme des chefs-d'œuvres ? Cependant ſi nous voulons être conſéquens, de deux choſes l'une, ou mettons-nous à genoux devant elles, ou ayons le courage de rire de bonne foi de celles de la Thébaïde, qui ne valent pas mieux.

C'eſt

C'eſt un triomphe pour le poſſeſſeur d'un de ces temples dédiés à la charlatanerie ou à la puérilité, ſous le nom de cabinets, de pouvoir retrouver & conſacrer à l'adoration du public, des vaſes égyptiens, c'eſt-à-dire des morceaux de terre cuite, d'une forme aſſez biſarre pour qu'on en puiſſe faire remonter la fabrique juſqu'au voiſinage du déluge.

Nous avons vu de nos jours un homme de condition acquérir une certaine célébrité dans les lettres, par ſon avidité pour les collections de cette nature. Je ne doute pas que d'après la publicité de ſon goût, on ne lui ait fait plus d'une fois payer bien cher de la poterie égyptienne, ou étruſque, ſortie de nos manufactures de faïance. Mais même parmi les reliques inconteſtables des habitans de Memphis, qu'il étalait avec complaiſance aux yeux des curieux, il n'y en avait pas une qui ne fût plus propre à le guérir de ſa paſſion, qu'à l'entretenir.

Je ne crois pas qu'on puiſſe rien trouver de plus rebutant pour la forme, & de plus incommode pour l'uſage, que les vaſes des Egyptiens,

leurs instrumens de musique, & en général tout ce qui était chez eux d'un service journalier. Leurs sistres, par exemple, ont précisément la même forme que les calebasses dont se servent les Cafres pour diriger leurs danses. Leurs cruches ont un ventre énorme, & le pied excessivement petit, ce qui les empêchait de prendre une assiette fixe, & les exposait à se renverser aisément. Leurs pateres, leurs couteaux pour les sacrifices, leurs lampes, &c. semblent avoir été faites pour des usages directement opposés à ceux que leur prêtent les antiquaires. Les sauvages de l'Amérique étaient à la fois plus industrieux & plus conséquens dans leurs manufactures.



CHAPITRE VIII.

Du progrès des Egyptiens dans les connaiſſances utiles.

PRIVÉS des rafinemens du luxe, les Egyptiens avaient-ils ſçu du moins s'approprier ce que les arts ont d'utile ? Un peuple ſi ſage, chez qui des légions de ſolitaires ſe conſacraient à l'étude, devait avoir été fort loin dans les ſciences qui dépendent de la ſpéculation, & où la ſubtilité de l'eſprit a plus de part que l'adreſſe de la main.

Les inondations du Nil apprirent, dit-on, la trigonométrie aux habitans du pays qu'il arroſe. La néceſſité de diſtinguer leurs héritages après la retraite des eaux, en fit d'abord des arpenteurs, & enſuite des géometres. Cependant ils ignoraient les propriétés du triangle & du cercle, ſans leſquels il n'y a point de géométrie. Celles de la ſphere étaient loin de leur être connues. Ce ſont des philoſophes Grecs qui ont fait ces dé-

couvertes considérables. Platon, Pythagore, Archimede, n'étaient point nés sur le bord du Nil.

Quand Alexandre voulut envoyer à son précepteur les observations astronomiques de l'Asie, ce ne fut pas à Memphis qu'il s'adressa. Les seuls Caldéens fournirent des mémoires, & le silence de l'Egypte en cette occasion, prouve combien elle était peu éclairée.

La mécanique, cet art qui semble né avec l'homme, y était très-imparfaite. Ils ne sçavaient pas rendre les élémens esclaves de leur adresse. Loin de soupçonner l'usage des forces mouvantes,& l'augmentation de puissance qui en résulte,ils n'employaient pas même les ressources les plus simples de la nature. Si l'on veut sçavoir comment ils s'y prenaient pour le transport des fardeaux, qu'on ouvre l'Histoire des empires, on y verra que deux mille hommes furent trois ans à faire faire, par eau, un trajet de vingt jours, à une pierre de trente pieds de long.

Ils exerçaient la médecine, mais sans intelligence. C'était une routine

dont il n'était pas permis de s'écarter. La loi défendait les expériences : c'est-à-dire qu'elle obligeait les médecins d'être ignorans. Ils étaient responsables de la mort du malade, quand ils ne l'avaient pas traité selon les regles; & l'on conçoit aisément qu'avec un pareil principe, presque toutes les maladies devenaient mortelles. Aussi dit-on que l'Egypte était un pays malsain.

Des connaissances aussi bornées n'avaient pas besoin de beaucoup d'appareil pour être conservées. L'équipage d'un sçavant ne devait être ni embarrassant, ni nombreux. Cependant on parle beaucoup de la bibliotheque d'un célebre roi nommé Ozymandias, ou Ozymandes, qui régnait en Egypte deux ou trois mille ans avant J. C. On ne ne sait pas la date bien au juste; mais on sait, à n'en pas douter, qu'il aimait l'étude, & qu'il avait une magnifique bibliotheque, sur la porte de laquelle on lisait cette inscription : *boutique des remedes de l'ame*.

Ayant trouvé un si beau nom pour son cabinet de livres, il ne lui man-

quait plus que d'avoir des livres ; mais alors perſonne n'avait écrit ; on ne connaiſſait pas même l'uſage de l'écriture. Ces figures mauſſades & inintelligibles que nous avons nommées hiéroglyphes, en tenaient lieu ; elles étaient gravées ſur de hautes colonnes, ou ſur des pierres d'un volume énorme. Ces colonnes & ces pierres pouvaient difficilement entrer dans une bibliotheque, & l'on ne voit pas à quelle maladie de l'ame elles pouvaient ſervir de remedes.

Les ſucceſſeurs du grand roi Ozimandes hériterent de ſon goût pour les belles bibliotheques. Ils dûrent trouver du moins plus de facilité à ſe ſatisfaire, quand on eut d'une part le moyen de faire du papier, à peu près comme nous, avec les filamens d'une certaine plante, & que de l'autre l'opulence publique, avec le luxe qui en eſt la ſuite, eut multiplié les écrivains. Mais il ſemble que par une fatalité ſinguliere, cette hiſtoire ſoit dévouée à être éternellement défigurée par des fables. Quand il commence à s'y trouver quelqu'ombre de vraiſemblance, les

auteurs n'en profitent que pour outrager plus hardiment la vérité.

Qu'il y ait eu au Bruchion & au Sérapion d'Alexandrie de petites collections de livres; que, vu la rareté & le prix de cette espece de monumens, & la difficulté de se les procurer, la vanité de quelques rois se soit fait honneur d'en ramasser un certain nombre; que les maîtres ou les gardiens de ce trésor aient tâché de donner aux étrangers la plus haute idée de leurs richesses, & qu'on les ait en effet admirées dans un tems où un manuscrit était une espece d'immeuble qui se transmettait avec le plus grand soin dans les familles: il n'y a rien que de très-croyable.

Mais que dès avant J. C. on fût parvenu à réunir ensemble sept cents mille volumes; qu'il ait pu exister il y a 1700 ans un dépôt littéraire aussi énorme; qu'on ait formé avant le siecle d'Auguste, dans une seule ville d'Afrique, une bibliotheque telle qu'on ne pourrait aujourd'hui l'égaler en accumulant tous les ouvrages anciens & modernes qui existent, ou qui se sont perdus dans les quatre

parties du monde : c'eſt ce qui ſe dit tous les jours, mais ce n'en eſt pas moins une des plus révoltantes extravagances qu'ont jamais adoptées les compilateurs.

Nous n'avons pas, je l'avoue, tous les livres qui pouvaient ſe trouver à Alexandrie : mais combien cette perte n'eſt-elle pas avantageuſement réparée par la prodigieuſe abondance des dix-ſept ſiecles poſtérieurs à l'établiſſement du Bruchion & du Sérapion ! On a plus écrit depuis trois ſiecles ſeulement que l'imprimerie eſt en uſage, qu'on ne l'avait fait pendant les cinq mille ans qui l'ont précédée. L'eſpace écoulé entre cette mémorable époque, & le ſiecle d'Auguſte, quoiqu'en partie occupé par la plus épaiſſe barbarie, n'a pas été ſtérile en livres à beaucoup près. Les ſcholaſtiques, par exemple, écrivaient avec autant d'hardieſſe au moins que Ciceron, & bien plus volumineuſement.

Preſque tout ce qui a été écrit ſur toutes ſortes de matieres, depuis Tite-Live juſqu'à ſaint Auguſtin, depuis ſaint Auguſtin juſqu'à ſaint Bernard,

& depuis ce dernier juſqu'à nous, exiſte dans notre bibliotheque du roi, une des plus complettes qu'il y ait au monde. A peine cependant contient-elle cent cinquante mille volumes : & on oſe nous parler des ſept cents mille qui compoſaient celle des Ptolemées !

Ce ſerait, je crois, faire beaucoup d'honneur à cette derniere, que de la comparer à la *librairie* de notre Charles V, & le *muſeon* tout entier à la tour du Louvre, qui renfermait alors à peu près neuf cents volumes, & faiſait l'admiration de toute l'Europe. Si le ſage vainqueur d'Edouard avait régné ſur le bord du Nil, & qu'il eût mis ſes neuf cents volumes dans quelque bâtiment décoré d'un nom grec, il paſſerait peut-être aujourd'hui pour en avoir eu neuf cents mille, & l'on accuſerait du pyrroniſme le plus dangereux, un homme de bon ſens qui oſerait eſſayer de confondre une pareille abſurdité.



CHAPITRE IX.

De la politique des Egyptiens, de leurs mœurs, de leur forme de gouvernement.

Si l'on examine enſuite les mœurs du peuple, la conſtitution même du gouvernement, on verra par-tout des contradictions & des inconſéquences. Cette remarque n'avait pas échappé à M. Rollin : il n'en a pas moins compilé tout ce qu'il trouvait dans ſes auteurs de plus révoltant ; il n'en a pas moins recueilli & donné comme inconteſtables à la jeuneſſe les récits les plus oppoſés entre eux : mais il prévient ſes lecteurs de n'être pas ſurpris de ces diſparates ſingulieres ; elles viennent, dit-il, *de la diverſité des ſentimens de la part des hiſtoriens qui lui ſervent de guides* (1). Plaiſante excuſe de ce ridicule alliage ! comme ſi dans ces ſortes d'embarras un écrivain n'avait pas le droit de choiſir ; comme ſi,

(1) Hiſt. ancienne, tome premier, p. 58, édit. de 1758.

par reſpect pour des guides trompeurs, il était obligé de traîner ſes lecteurs ſur deux routes abſolument contraires, & qui les écartent néceſſairement de la vérité.

Si un hiſtorien avait repréſenté les Français comme lâches, inconſtans, cruels, ſans foi, voluptueux; qu'un autre en eût fait un portrait tout différent; qu'il leur eût donné toutes les vertus oppoſées: que dirait-on d'un troiſieme qui réuniſſant, pour les peindre, tous ces traits divers, leur attribuerait à la fois la baſſeſſe & la généroſité, une bravoure héroïque avec une lâcheté déshonorante, la tempérance avec le goût des plaiſirs?

C'eſt exactement ce qu'ont fait M. Rollin & ſes prédéceſſeurs, à l'égard des Egyptiens. Copiant avec un ſcrupule ſuperſtitieux tout ce qu'en diſent Platon (1), Diodore, Herodote, ils ont opéré le mêlange le

(1) Obſervons, en paſſant, que Platon, qui dégoûte dans les traductions, mais qu'on lit avec plaiſir dans le grec; Platon, le créateur de la métaphyſique, & par conſéquent l'éleve de l'imagination; Platon, dont

plus bisarre que l'imagination ait jamais enfanté; ils ont donné des histoires contredites à chaque instant par les faits mêmes qu'elles rapportent.

L'Egypte avait d'excellentes loix, auxquelles les princes mêmes étaient soumis, & l'on n'en raconte que des traits du plus odieux despotisme. Ces bâtimens, si admirés, ces prodigieux efforts de l'architecture dans son enfance, n'étaient cimentés qu'avec les larmes des peuples & le sang des ouvriers. Que devenaient donc les loix sous les regnes de ces tyrans qui se succédaient sans interruption? Quel fruit produisaient ces beaux systêmes d'éducation pour les héritiers présomptifs de la couronne, qui de-

---

tous les ouvrages sont des romans d'une philosophie quelquefois sublime, toujours ornée d'un style séduisant; Platon très-propre à fournir des citations dans un traité de morale, n'est pas une autorité sur laquelle on puisse appuyer des récits historiques. Le citer en pareil cas, c'est précisément comme si on prétendait faire connaître la Perse moderne, par les lettres persannes & se prévaloir des bons mots d'Usbec pour apprécier les mœurs d'Ispahan.

venaient si-tôt semblables à leurs détestables ancêtres ?

L'Egypte avait des armées immenses. Elle entretenait cinq ou six cents mille soldats. Vaincre ou mourir était la devise de ses guerriers, & elle fut toujours subjuguée sans résistance. Nabuchodonosor, Cambise, Alexandre, n'eurent qu'à se présenter pour en devenir les maîtres. Où se cachaient donc ses défenseurs, dans ces momens critiques, où l'on avait un si grand besoin de leurs secours ?

Par le contrat de mariage, le mari s'engageait à obéir exactement en tout à sa femme. Au moins cet article n'est que ridicule. Mais après cela, il est bien surprenant qu'en Egypte on eût besoin du ministere des eunuques. On a peine à deviner l'usage qu'en pouvaient faire des époux aussi soumis.

Il en est de même d'une infinité d'autres articles, sur lesquels les écrivains, en se répétant les uns les autres, se sont accordés à dire tant de merveilles. Ce pays, tant loué, est donc bien au-dessous de la réputation qu'on lui accorde. Il faut rabattre

beaucoup des éloges que lui ont prodigués des auteurs crédules ou mal instruits. Vers le tems dont nous allons parler, elle était devenue une province de l'empire des Perses. Un prince presque imbécille en avait fait la conquête. Il ne paraît pas même qu'elle fût bien considérée de ses vainqueurs. Les maîtres des pyramides étaient les esclaves d'un Satrape. S'ils osaient quelquefois secouer le joug, ce n'était qu'avec le secours des étrangers.

On leur avait laissé leur religion & leurs divinités. Les mages, dépositaires & juges souverains du culte sacré dans l'empire, prodiguaient aux Egyptiens le plus grand mépris. En effet, les adorateurs du feu ne pouvaient guère être jaloux d'un encens brûlé sur les autels d'un bœuf ou d'un rat. Dédaignant également & les prêtres & leurs dieux, ils les laissaient adorer humblement le crocodile qui les dévorait, & bâtir des temples à tous les monstres dont le Nil était plein.

CHAPITRE X.

De la Perse. Combien son histoire est obscure jusqu'à Cyrus. De Xénophon & d'Hérodote.

Ces empires d'Assyrie, de Ninive, de Babylone, d'Egypte, fondés par tant de héros inconnus, vinrent enfin, avec toute l'Asie, se fondre dans celui que forma Cyrus. L'histoire de ce prince est un peu moins obscure. Les livres saints le nomment distinctement. Les écrivains grecs qui en ont parlé n'en disent rien d'absolument incroyable. Seulement il est singulier qu'ils soient opposés presque en tout. En rapportant la vie du même roi, ils disent des choses entierement différentes.

L'un (1) fait de Cyrus une espece d'aventurier sans mœurs, sans principes, qui n'avait d'un conquérant que la férocité. C'est un usurpateur barbare, qui doit le trône à des

(1) Hérodote.

crimes, & qui va, dans les pieges d'une femme, terminer une vie déshonorante, par une mort ignominieuse.

Dans l'autre (1) c'est un prince philosophe, né pour être le modele des rois & des généraux. C'est un de ces êtres bienfaisans, que la nature accorde rarement aux vœux du genre humain. Il regne, il combat comme le le plus grand des hommes, il meurt comme le plus sage. Il nous est assurément bien difficile aujourd'hui de décider lequel de ces deux portraits est le plus ressemblant.

M. Rollin a suivi le récit de Xénophon. Peut-être serait-il à souhaiter qu'il nous eût appris la raison de cette préférence; celle qu'il en donne ne paraît pas suffisante: c'est, dit-il, parce que *la mort de Cyrus est bien plus belle dans Xénophon que dans Hérodote.* Quel motif pour adopter une histoire plutôt qu'une autre!

Cependant si jamais un ouvrage a eu l'air chimérique, c'est la Cyro-

(1) Xénophon.

pédie. Cette discipline des Perses, dont dix ans après il ne reste pas le moindre vestige ; cette excellente éducation qui n'apprend rien aux jeunes gens, puisque Cyrus, malgré toutes ses leçons de sagesse, s'instruit en une demi-heure avec son pere, plus qu'en quinze ans avec ses maîtres ; la morale de Socrate qui se retrouve toute entiere dans la bouche de ce héros guerrier, sont autant de choses qui doivent rendre cette histoire bien suspecte.

Il est plus que probable que c'est un de ces romans politiques, où l'auteur veut, sous des noms connus, donner à son siecle & à la postérité des leçons utiles, ou une idée de ses principes. C'est ainsi que Tacite a écrit les mœurs des Germains, pour faire la satyre de celles de Rome. C'est ainsi que Fénelon, dans Télémaque, fit une peinture peut-être vraie, mais bien odieuse, d'une cour & d'un ministre qui lui déplaisaient. Si l'archevêque de Cambrai, au lieu de Télémaque & de Mentor, avait choisi des noms & des acteurs modernes, qui peutassurer que dans quelques

milliers d'années ſon roman ne figurerait pas dans l'hiſtoire de France, & que les ſavans ne citeraient pas la réforme de Salente, comme une des plus admirables opérations du regne de Louis XIV ?

D'un autre côté, Hérodote n'eſt guere plus croyable. On voudrait que cet écrivain célebre, appellé le pere de l'hiſtoire, eût donné à ſes ſucceſſeurs l'exemple de l'exactitude, comme celui du ſtyle. Il eſt aiſé de ſe convaincre qu'il a ſouvent ramaſſé ſans choix les faits les plus abſurdes; & que dans les choſes même qui regardent la Grece, on ne doit pas le croire ſans examen.

Plutarque a fait un livre exprès, intitulé : *de la malignité d'Hérodote*. Il lui reproche un goût décidé pour l'impoſture & la calomnie. Il eſt vrai que le judicieux Plutarque ne cite contre ſon adverſaire que des bagatelles très-peu intéreſſantes pour nous, & qui ne devaient pas même piquer beaucoup la curioſité des Grecs & des Romains. Si Hérodote n'avait donné priſe ſur lui que par

de ſemblables endroits, ſon hiſtoire n'en ſerait pas moins eſtimable.

Mais un des traits que Plutarque a négligés, & qui ſuffirait ſeul pour faire perdre à l'hiſtorien qu'il a critiqué, toute eſpece de créance, c'eſt la délibération qu'il prête aux ſept aſſaſſins de Smerdis, ſur la forme du gouvernement la plus avantageuſe pour la Perſe. Hérodote y introduit trois interlocuteurs; l'un parle pour conſerver la monarchie telle qu'elle était: l'autre veut qu'on établiſſe un ſénat, ou l'ariſtocratie. Mais le troiſieme ſe *déclare ouvertement pour la démocratie pure, & veut métamorphoſer la Perſe en une république libre, où le peuple ſoit le maître.*

Je ne ſais ſi dans toutes les abſurdités hiſtoriques dont les hiſtoires fourmillent, il s'en trouve un autre qui ſoit comparable à celle-là: pour en ſentir la force, il faut ſe repréſenter quel était alors l'état de la Perſe, & la ſituation des opinans.

La Perſe était un empire immenſe, formé de pieces mal unies, & de conquêtes nouvelles, à peine incor-

porées au reste du royaume. Proposer d'y introduire le gouvernement populaire, c'était en nécessiter la dissolution. Quelle aurait été la capitale? Il fallait des tribunaux, des assemblées, une forme de législation: or comment, par qui, tout cela se serait-il fait?

La démocratie n'empêche pas un petit peuple de devenir conquérant. Elle peut subsister, même après les conquêtes; parce que la ville d'où sont parties les légions victorieuses, reste toujours le centre de la domination. C'est la source connue, d'où émanent les ordres & les loix; ses citoyens réunis peuvent conserver & exercer le souverain pouvoir sur les sujets que le courage & la force leur ont acquis.

Il n'en est pas de même d'un grand état. Cette espece d'administration ne saurait s'y établir, quand une fois il existe. L'idée seule de liberté emporterait pour chacune des provinces celle d'indépendance, & par conséquent de séparation. En voulant ne reconnaître que le peuple pour maître, on ferait sentir à chaque peuple

l'avantage de devenir le sien ; & comme il ne subsisterait pas à ce moment de force capable de subjuguer toutes ces associations particulieres, l'anéantissement infaillible de la monarchie résulterait de sa métamorphose. Il ne fallait pas une politique bien profonde pour le sentir, & de ce côté-là seul, la proposition d'Otanes était ridicule.

Elle le devient bien davantage, quand on examine par qui, & devant qui Hérodote suppose qu'elle a pu être avancée. Ce sont les premiers sujets d'une administration arbitraire, nés, nourris dans le respect pour le pouvoir absolu, n'en connoissant point d'autre, ayant à peine une idée des Grecs, chez qui seuls florissait l'indépendance républicaine ; ne considérant même ces heureux patriotes que comme des barbares méprisables, parce qu'ils étaient pauvres, & ne pouvant que dédaigner leur indigence, loin de pouvoir imaginer ce que c'était que leur liberté : c'est un de ces hommes entourés de tant de préjugés invincibles, qui disserte sur l'utilité des gouvernemens de Lacé-

démone & d'Athenes : c'est lui qui propose à ses pareils de l'adopter, & qui en développe dans un long discours tous les avantages !

On raconte qu'un de nos voyageurs modernes ayant été admis à l'audience d'un roi negre, & ayant tâché de lui expliquer la forme de l'administration des républiques de Hollande & de Venise, elle parut au monarque Africain, si bisarre, si impertinente, qu'il pensa étouffer à force d'en rire. Assurément la harangue d'Otanes n'aurait pu être accueillie d'une autre maniere par ses six compagnons : mais ils n'étaient pas dans le cabinet d'Hérodote quand il la composait, & que, sans le vouloir peut-être, il donnait l'exemple de ces amplifications pédantesques, tant de fois imitées depuis, par des écrivains sans jugement & sans génie.



CHAPITRE XI.

Histoire abrégée des Perses depuis Cyrus jusqu'à Darius, le rival d'Alexandre.

Si, des deux ouvrages qui nous font connaître Cyrus, l'un est un roman sans vraisemblance, & l'autre un livre souvent sans vérité, que faut-il croire au sujet de ce prince? Il a existé, puisque l'écriture en parle. Il a été un grand capitaine, puisqu'il a fait des conquêtes : en général on peut le mettre au rang de ces fléaux brillans qui ont désolé le monde; mais le détail de ses actions est parfaitement ignoré.

C'est ainsi qu'on connaît les noms de Pharamond & de Merouée. On ne peut guere douter qu'ils n'ayent été rois des Francs. Ils sont au nombre des chefs qui ont guidé la valeur de nos ancêtres contre la faiblesse des Romains. Mais dire précisément en quelle année ils ont vécu, en quels lieux ils ont régné, donner même une idée de leurs exploits, c'est ce que l'histoire ne saurait faire aujour-

d'hui. Elle ne marche qu'à l'aide des monumens authentiques; & la nuit des tems, ou plutôt les ténebres de l'ignorance, ont fait disparaître ceux qui pouvaient nous éclairer à leur sujet.

Sans vouloir donc dviener au juste ce que fut Cyrus, il suffit de sçavoir que les premiers successeurs de ce grand homme ne nous sont guére plus connus. Si un Darius qui dut la couronne à un assassinat &, dit-on, aux hennissemens de son cheval, se fit battre par des sauvages appellés Scythes, & ensuite par les Athéniens à Marathon; ces disgraces n'eurent point d'éclat, parce que son fils en éprouva de bien plus honteuses.

Ce fils appellé Xerxès, ébranla l'Asie entiere pour accabler la Grece. Il épuisa ses vastes états pour envahir un coin de terre qui devint le tombeau de ses armées.

Il ne faut pourtant pas croire qu'il marchât avec cinq millions d'hommes, pour subjuguer un petit pays qui n'avait pas deux millions d'habitans. Les écrivains Grecs n'ont pas cru pouvoir trop exagérer le nombre de

de ſes ſoldats, pour relever la gloire de leurs compatriotes qui les avaient vaincus : mais tout ce qu'on peut en dire, c'eſt que ſes troupes étaient nombreuſes & riches ; celles des Grecs, pauvres & pleines de courage. Les Perſes combattaient pour un maître ; les Grecs, pour eux & pour leur liberté.

Ils repouſſerent aiſément des ſoldats chargés d'or & d'argent, qui comptaient le faſte & le luxe pour la premiere vertu d'un guerrier. Ces magnifiques dépouilles, qui trop ſouvent annoncent & produiſent l'eſclavage, devinrent chez les victorieux le prix de la valeur, & l'ornement de la liberté.

On ne peut trop remarquer la reſſemblance des ſcenes qui ſe jouent ſur le grand théâtre du monde. Xerxès devint, pour la Grece, ce que Philippe ſecond fut long-tems après pour la Hollande. Tous deux, en prodiguant des tréſors immenſes contre leurs ennemis, leur préparerent des reſſources pour ſe défendre. Ils policerent, ils enrichirent les peuples qu'ils avaient voulu dompter.

Mais l'imprudence du monarque Persan fut plus fatale à ses successeurs que celle de l'Espagnol. Xerxès, en voulant asservir un pays dont la conquête n'aurait rien ajouté à sa puissance, prépara de loin la ruine entiere du sien.

Quatre princes qui régnerent après lui ne firent que la faciliter. Amollis par le luxe, toujours enfermés dans leurs nombreux serrails, ils ne dûrent leur conservation qu'aux troubles qui désolaient la Grece. Lorsqu'enfin ces troubles dissipés lui permirent de se réunir contre l'ennemi commun, la maison royale de Perse se trouva déshonorée par des crimes, & l'état ébranlé par des révoltes.

Un scélérat nommé Ochus, devenu roi à force de meurtres, ayant passé son regne à combattre ses sujets, périt enfin par les intrigues d'un autre scélérat nommé Bagoas. Ce dernier, qui était eunuque & puissant, disposa deux fois du trône. Il donna d'abord pour maître à la Perse un enfant qu'il assassina, & ensuite l'infortuné Darius Codoman.

Le rival d'Alexandre devait donc

la couronne à la protection d'un eunuque. L'empire se ressentait encore des secousses qui l'avaient agité sous le gouvernement d'Ochus. Les provinces nouvellement remises sous le joug, devaient le porter avec impatience.

Les grands, occupés de leurs intérêts, peu sensibles à la gloire du trône, n'en voyaient que l'avilissement ; & les peuples fatigués par tant de changemens subits, ne pouvaient avoir ni amour ni respect pour un prince jeune, à peine connu, & qui n'avait d'autre droit à la souveraine puissance que d'avoir sçu plaire à l'infame assassin de deux rois.

Ces observations que les historiens ne font point, aident à concevoir pourquoi les progrès d'Alexandre furent si rapides.



CHAPITRE XII.

De Tyr, de la Phénicie & du reste de l'Asie.

Le royaume de Perse contenait l'empire entier qui porte encore le même nom. A l'orient, il occupait une partie de l'empire du grand Mogol, désignée alors par des noms dont il est très-difficile d'indiquer la véritable signification. Du midi à l'occident, ses bornes étaient le golfe Persique, l'Arabie ; au nord, ces immenses déserts de la Tartarie, moins peuplés que ravagés par des barbares inconnus, appellés Scythes, dont les descendans conservent encore les mœurs & la férocité.

On ne soupçonnait pas l'existence de ces vastes contrées de la Moscovie, de la Chine, de la Corée, du Japon, qui par leur étendue, leurs usages, leurs loix, & même la figure de leurs habitans, semblent former un autre univers.

La partie intérieure des Indes n'é-

tait guère mieux connue. On n'avait point encore ouvert ces mines précieuses de Golconde & de Visapour, qui produisent tant de superfluités brillantes. Les peuples de ces beaux climats, contens des avantages que la nature a prodigués à leurs pays, assez heureux pour être ignorés de leurs voisins, ne songeaient point à les troubler. Ce que les historiens d'Alexandre appellent le monde entier, les nations qu'il a soumises, ne formaient donc pas le quart de l'Asie.

Sur les côtes voisines de l'Europe, on trouvait quelques Grecs qui vivaient en républiques sous la protection du grand roi (1). Ils avaient bien dégénéré de leur origine, & ne se défendaient d'une servitude entiere qu'en faisant bassement leur cour aux Satrapes.

Un peu plus haut était la célebre ville de Tyr, qui ne possédant presque en terre ferme que le seul rivage où elle était bâtie, avait sçu se former un empire étendu, fondé sur les

(1) Du roi de Perse, qui prenait ce titre, & à qui les Grecs le donnaient.

besoins & l'ignorance des autres hommes. Ses habitans furent les premiers dont l'industrie imposa un tribut volontaire au luxe & à l'indolence de leurs voisins. Ils se rendirent les facteurs des nations. Par ce moyen qui a depuis si bien réussi aux Hollandais, ils s'enrichirent sans avoir de richesses de leur propre fonds. Ils avaient encore avec les Hollandais une autre ressemblance ; c'était la frugalité dans l'opulence, & le peu d'envie de faire des conquêtes.

Avant que de passer à la Grece, il faut donner une idée de Carthage, colonie de Tyr, dont nous avons parlé ; & de Rome, ennemie irréconciliable & heureuse de Carthage. Quoique ces deux villes ne soient entrées pour rien dans les mouvemens qui agiterent l'Asie sous Alexandre, cependant elles sont dignes toutes deux d'une attention particuliere, parce que l'une jouissait déja d'une réputation étendue, & que l'autre commençait à la mériter.



CHAPITRE XIII.

De Carthage.

TANDIS que Tyr étendait au loin ſon commerce, & ſemblait être ſeule la ſource des richeſſes de l'Aſie, quelques-uns de ſes citoyens allerent s'établir dans un coin de l'Afrique. Didon, ſœur du roi de Tyr, chaſſée par les cruautés de ſon frere, & ſuivie de quelques Phéniciens attachés à ſa fortune, bâtit Carthage ſur le bord de la mer.

Les Africains encore groſſiers, accueillirent les fugitifs avec humanité. Ils leur céderent ſans peine un emplacement dont ils ne connaiſſaient pas les avantages. Les Tyriens y porterent l'eſprit d'induſtrie & d'activité de leur pays. Ils cultiverent par goût & par néceſſité le commerce que les naturels négligeaient par ignorance. Tyr vit bientôt ſa fille devenue ſa rivale; Carthage couvrit les mers de vaiſſeaux.

En ſoutenant le commerce d'une

main, elle eut l'ambition de conquérir de l'autre les nations mêmes qui l'enrichissaient. Ses généraux procurerent à leur patrie la gloire qui accompagne les expéditions guerrieres. Ils commencerent par asservir les descendans de ces Africains qui avaient autrefois si bien traité leurs ancêtres.

Ensuite ils porterent leurs armes dans l'Europe. Ils descendirent dans l'Espagne, alors barbare & inconnue, mais peuplée & féconde en mines abondantes. Ils en traiterent les peuples, comme les Espagnols eux-mêmes ont depuis traité les habitans du Mexique & du Pérou. Ils en massacrerent une partie, & employerent les bras des autres pour arracher à la terre ces métaux qui flattaient leur avarice.

Depuis, lorsque Xerxès, non content d'armer l'Asie entiere contre la Grece, lui cherchait par-tout des ennemis, ils se firent payer fort cher par ce roi barbare pour entreprendre la conquête de la Sicile, qui devait leur rester.

Il est bon de remarquer que ces marchands avides portaient l'esprit

de trafic, jusques dans leurs expéditions militaires. Ils aimaient mieux amasser de l'argent pour payer des soldats, que de cultiver des terres pour les nourrir.

Certains de trouver des défenseurs tant qu'ils seraient riches, ils laissaient aux autres nations le soin de recruter leurs armées. Ils achetaient le sang des peuples pauvres & courageux. Faisant de la vie même des hommes un objet de commerce, ils fournissaient des troupes à leurs généraux, comme un facteur envoie des marchandises à ses correspondans.

Un esprit tout différent animait un peuple alors bien moins puissant, qui disputant à peine contre ses voisins la possession d'un terroir ingrat, n'annonçait pas qu'il dût être un jour vainqueur de Carthage, de la Grece, de la Perse, & de presque tout l'univers connu.



CHAPITRE XIV.

De Rome.

CETTE ville devenue si célebre, était encore bien loin de tant de gloire & de puissance. Pressés de toutes parts par des ennemis pleins de valeur, ses citoyens n'avaient peut-être dû leur courage qu'à la nécessité. Ils étaient tous soldats, parce qu'il s'agissait à chaque instant de leur destruction. Ils n'auraient bientôt plus eu de patrie, s'ils n'avaient pas sçu la défendre.

Cependant les historiens leur attribuent dès le commencement un plan de conduite tendant à la conquête du monde. Ils veulent que dans un tems où trois mille brigands se disputaient dans le champ de Mars une centaine de moutons, avec une botte de foin pour enseigne, ils songeassent à envahir des pays dont ils ne connaissaient pas même le nom.

Ils ont orné de fables le berceau de Rome naissante. Une tête trouvée

au capitole, la pesanteur d'une pierre qu'on ne put soulever, furent des présages très-clairs de sa future grandeur. Parce qu'ils ont fait des conquêtes très-étendues, on a cru qu'ils avaient toujours pensé à devenir conquérans.

Cette faiblesse était pardonnable aux anciens auteurs : ils flattaient par des récits merveilleux la vanité de leurs compatriotes : mais elle ne l'est point dans nos modernes qui les copient. Il fallait dire ce qui est vrai & vraisemblable : les premiers habitans de Rome ne combattirent d'abord que pour sa conservation.

Quand des circonstances heureuses eurent augmenté leurs forces, leur ambition s'augmenta avec elles. Ils se servirent des peuples vaincus pour en vaincre d'autres : ils se prêterent à la fortune ; & s'ils l'aiderent quelquefois, ce fut par l'artifice & la trahison autant que par la valeur.

Une chose singuliere, ce sont les éloges qu'on prodigue à la vertu de ces anciens Romains. La pauvreté, la pudeur étaient, dit-on, les sou-

tiens de la république. On voit dans les poëtes des descriptions touchantes de l'innocence qui régnait à Rome dans les premiers tems. A les entendre, tous les citoyens étaient autant de philosophes pratiques, dont la continence & la modération faisaient la honte de leur postérité.

Je veux croire que quand Rome & son empire n'occupait que deux lieues de terrein, les mœurs y étaient encore respectées. Il ne pouvait y avoir de luxe chez des brigands grossiers, à qui une terre peu fertile fournissait à peine la subsistance. Ils n'avaient pas de quoi payer les vices.

Mais cet état dura peu. Le premier fruit de leurs pillages fut chez eux, comme chez les autres peuples, sacrifié à la volupté.

Dès le tems de leur quatrieme roi, ces laboureurs qu'on nous peint si ennemis de la mollesse, firent une divinité de la courtisane Flora. On consacra la plus belle saison de l'année à celle qui avait consacré ses beaux jours aux plaisirs des citoyens. L'agréable emploi qu'elle avait fait

de ses charmes, lui valut l'empire des fleurs.

Je sçai qu'elle paya les honneurs qu'on lui rendit. Ce fut du prix de sa beauté qu'elle acheta des autels. Le peuple Romain, institué par elle héritier de ses richesses, crut qu'un culte religieux pouvait seul prouver sa reconnaissance.

Mais en bonne foi, est-ce chez un peuple vertueux qu'on récompense le libertinage par l'apothéose ? Est-ce dans une ville bien réglée qu'on bâtit des temples à une femme publique ? Est-ce avec des particuliers pauvres & attachés au travail, qu'elle trouve moyen d'amasser des trésors ? Les auteurs qui racontent l'histoire de la belle Flora, auraient dû, ce semble, vanter la générosité, & non pas la sagesse des Romains qui l'enrichissaient.

Quoi qu'il en soit, Alexandre n'eut rien à demêler avec eux. Tite-Live prétend que ce fut un bonheur pour lui. Il exagere la valeur de ce peuple, le courage & l'habileté de ses généraux, le nombre de ses soldats, que

le prince Grec n'eût pu égaler, malgré toute sa puissance.

Mais les Volsques étaient moins nombreux que les Macédoniens : Coriolan n'était pas plus brave qu'Alexandre. Cependant à peine ce citoyen rebelle paraît armé sous les murs de sa patrie, que tout y tremble, tout est dans la consternation.

Les grands hommes dont elle était pleine s'éclipsent, lorsque la seule émulation de gloire aurait dû les engager à se montrer. Ces sénateurs si fiers, vont humblement embrasser les genoux de leur ennemi. Ils lui envoient des prêtres en procession pour le fléchir, & point de soldats pour le combattre. Ils doivent enfin leur salut à des femmes, & Rome ne subsiste que parce que son ennemi a plus de grandeur d'ame qu'elle-même n'a montré de lâcheté.

Quelque tems après, un petit nombre de Gaulois écrase dans une seule bataille toutes les forces de la république. Ils marchent à Rome ; ils la brûlent ; ils assiegent pendant sept mois le capitole, aux yeux de trois cents mille guerriers Romains, dis-

perſés & tremblans à trois ou quatre lieues de-là ; & ſi ceux-ci écartent enfin leurs redoutables vainqueurs, c'eſt bien moins par la force que par la ſurpriſe & la perfidie.

D'après ces faits avérés, on ne voit pas pourquoi l'Italie aurait pu devenir ſi funeſte au roi de Macédoine. Aſſurément le vainqueur d'Arbelle pouvait bien ſe promettre de ſubjuguer une ville qui avait demandé grace à Coriolan, & n'avait oſé ſe défendre contre Brennus.

CHAPITRE XV.

Du reſte de l'Europe, excepté la Grece.

La barbarie la plus épaiſſe déshonorait le reſte de cette partie de l'univers. L'Allemagne, l'Angleterre, embellies aujourd'hui par tant de villes opulentes, peuplées par des hommes qui font honneur à leur patrie, & ſouvent à tout le genre humain, étaient alors couvertes de forêts infeſtées par des ſauvages féroces, qui

n'avaient aucune communication avec leurs voiſins.

Les Gaules habitées par nos ancêtres, étaient un peu plus policées. Il paraît qu'il s'y était déja formé des ſociétés diſtinctes, des états puiſſans. Les mines, qui y ſont communes, leur fourniſſaient même une eſpece d'opulence, dont les Romains ne tarderent pas à les dépouiller.

Nous ne ſçavons de ces Gaulois que ce que leurs vainqueurs nous en ont appris. Ils n'avaient, pour conſerver la mémoire des événemens paſſés, que les poëmes de leurs bardes ou druides, eſpece de poëtes reſpectés, qui étaient en même tems les prêtres de la nation.

On ſçait que preſque tout leur culte conſiſtait à avoir ſur eux du gui de chêne, & à immoler quelquefois des hommes à un certain Theütath, qu'ils regardaient comme le créateur de l'univers.

Ce climat, aujourd'hui ſi tempéré, était alors ſi triſte, ſi rude par la quantité de bois & de marais qui couvraient la terre, qu'il arrivait ſouvent à des portions conſidérables d'habi-

tans de s'expatrier. Ils partaient ſans autres reſſources que leur épée & leur courage : ils allaient ſe faire, par la force, des établiſſemens dans des climats plus doux, chez des peuples que cette douceur avait amollis.

Des troupes nombreuſes de ces aventuriers avaient déja paſſé les Alpes. Ils étaient deſcendus ſur les rives du Pô, & s'étaient emparés de cette campagne délicieuſe qui forme aujourd'hui le Milanais & ſes environs.

Cependant, comme ils ne mettaient dans leurs entrepriſes aucune politique, que ces eſſains une fois fixés n'entretenaient plus aucune correſpondance avec la nation qui les avait produits, ils ſe confondaient peu à peu avec leurs voiſins & leurs ſujets, & conſervaient à peine la mémoire de leur origine. Quoiqu'ils euſſent fait aſſez de conquêtes pour former un grand empire, ces conquêtes n'étant ni réunies, ni gouvernées par le même eſprit, les Gaulois ne paraiſſaient point encore redoutables. On les comptait pour rien dans le monde.

CHAPITRE XVI.

De la Grece en général.

Si l'on devait juger des peuples par le terrein qu'ils ont occupé, il n'y en aurait point de plus méprisables que les Grecs. Le petit pays qu'ils habitaient, n'avait aucune de ces productions précieuses qui tiennent le premier rang dans l'estime des hommes. La nature semblait les avoir condamnés à ne pas sortir de l'obscurité où sont ensévelies tant de nations puissantes.

Mais cette contrée stérile fut peuplée par des hommes courageux, dont le despotisme n'avait pas encore flétri les cœurs. Les arts que la servitude étouffe quoiqu'ils la produisent, y prospérerent sans peine à l'ombre de l'indépendance ; & l'influence favorable de la liberté développa chez eux des ressources inconnues depuis à leur postérité malheureuse & dégradée par l'esclavage.

La Grece fut, dit-on, peuplée par Javan ou Ion, petit-fils de Noé ; mais en même tems on assure que les premiers Grecs étaient des sauvages qui broutaient l'herbe & vivaient dans les bois comme des bêtes.

Il est assez difficile d'imaginer que ce Javan, après avoir mangé du pain & bu du vin avec son grand-pere Noé, ait pu se résoudre à vivre de glands dans le Péloponnese, ou à courir tout nud dans les épines & les buissons de l'Attique, après avoir porté des habits dans les plaines brûlantes de l'Assyrie.

S'il connaissait l'agriculture, comment ne l'enseigna-t-il point à ses enfans ? Comment la mémoire de cet art nécessaire vint-elle à se perdre en Europe, tandis qu'on perpétuait en Asie celle des arts qui n'étaient qu'agréables ?

Pour moi, en lisant l'histoire des anciens peuples, je suis également porté à me défier de la magnificence des uns, & de la rusticité des autres, parce qu'étant sortis d'une souche commune, ils devaient se ressembler

tous dans ces premiers tems à beaucoup d'égards.

Les commencemens de l'hiſtoire grecque ſont, comme chez les autres peuples, défigurés par des fables. Seulement elles ſont d'un autre genre. L'Egypte & l'Aſſyrie ſe diſtinguaient par de grands bâtimens, la Grece par de grands crimes ou de grandes vertus.

A Argos on avait l'abominable hiſtoire des Danaïdes, à Thebes l'inceſte dégoûtant d'Œdipe. Athenes s'enorgueilliſſait de Théſée. Plus d'un pays revendiquait les exploits d'Hercule & ceux des héros du ſiege de Troye.

C'était alors le tems des preux. Les grands hommes étaient de vrais chevaliers errans, qui couraient le monde & cherchaient les aventures. Le fils d'Alcmene & l'ami de Pirithoüs pourfendaient les géans, enlevaient les pucelles, & donnaient l'éxemple de toutes les rêveries qu'a depuis embellies l'imagination de l'Arioſte.

Les œufs de Léda, les mariages, les infortunes & les combats des

dieux, tous ces contes des métamorphoses qui défigurent l'histoire & n'embellissent que les tableaux : voilà les antiquités de la Grece.

C'est pourtant à débrouiller ce cahos confus, que se sont appliqués bien des écrivains. Ils ont calculé, supputé, arrangé le nombre des rois dans chaque hameau. Ils ont fixé au juste la naissance d'Erecthée aux jambes de serpent, la mort de Pelops à l'épaule d'yvoire ; ils n'ont pas ignoré les années de leurs regnes ; ils en ont même découvert des anecdotes cachées pour les contemporains.

Qu'on se fasse une idée de ces arrangemens politiques, d'après l'aveu sincere d'un d'entre eux (1). Il reconnaît que quand il a trouvé dans une année trop de faits, & trop peu dans une autre, il a fait une compensation. Il a enrichi l'année stérile aux dépens de celle qui était abondante, & par cet accomodement judicieux, il est parvenu à faire disparaître tous les vuides de la chronologie.

---

(1) Hist. des Empires.

On ſent bien qu'une hiſtoire ſi incertaine doit être celle des tems barbares & malheureux. C'eſt ainſi qu'on ne ſçait rien des premiers Gaulois, des Germains, des Eſpagnols, tant qu'ils furent ſauvages & errans dans leurs forêts. Tout ce qu'on ſçait des Grecs, c'eſt que dès le tems du ſiege de Troye, ils formaient déja une république commune, diviſée en pluſieurs petits états, qui tous avaient des rois. Mais ces rois n'étaient que des particuliers un peu plus riches en troupeaux, dont toute l'autorité ſe bornait à quelques diſtinctions, & qui n'avaient guere d'autre privilege que de s'aſſeoir par-tout à la place d'honneur, d'être les plus expoſés dans les batailles, & de s'armer un peu mieux que les autres.

On ſe défit bientôt de ces princes, qui ſe laſſaient peut-être de n'en avoir que le nom. Preſque par-tout le peuple s'attribua le ſouverain pouvoir. Il nommait ſes magiſtrats, il choiſiſſait les généraux ſous qui il voulait combattre, & c'eſt cette forme de gouvernement qui produiſit dans la ſuite tant de grandes actions, tant

de vertus, tant d'hommes illuſtres.

Qu'on ſe figure une de nos provinces où tous les villages ſeraient fermés de murs, auraient chacun leur terroir, leurs loix, leurs mœurs, ſe feraient ſouvent la guerre entre eux, & ſe réuniraient quelquefois contre les ennemis étrangers: on aura une idée de la Grece.

Parmi cette multitude de petits états voiſins & jaloux, deux villes ſur-tout ſe diſtinguerent par leur rivalité, Sparte & Athenes. Toutes deux méritent d'être connues en particulier, mais ſur-tout la derniere.

CHAPITRE XVII.

De Sparte.

Ce n'eſt point cette ville qui a le plus contribué à la gloire de la Grece. Elle n'eſt preſque célebre que par ſa ſingularité. Elle pouvait avoir à peu près la grandeur d'une de nos petites villes, & la population de tout l'état n'allait pas à quarante mille mâles libres.

Elle avait d'abord été malheureuse dans le choix d'un gouvernement : fatiguée des troubles qui la désolaient, elle demanda des loix à un de ses citoyens, nommé Lycurgue.

Celles qu'il lui donna sont d'autant plus étranges, qu'elles choquent les usages de tous les autres peuples, & que jamais on n'en a pu trouver ailleurs la moindre trace. On a beaucoup loué leur sagesse. Les modernes, d'après les anciens, les ont regardées comme des modeles de politique & de législation. Il est aisé de voir si ces éloges sont mérités.

Elles avaient fait des Lacédémoniens le peuple le plus oisif de l'univers. C'était une république de soldats. Manger, faire des enfans, & combattre : voilà tout ce que Lycurgue demandait à ses citoyens. Il leur avait interdit toute autre occupation.

Les Ilotes, peuple autrefois réduit à l'esclavage, cultivaient la terre pour ces maîtres orgueilleux. Ces Ilotes exerçaient seuls tous les arts mécaniques. Tout le détail, tout l'embarras du ménage roulait sur eux, sans qu'on sache à quoi s'occupaient les femmes, qui

qui probablement imitaient l'indolence de leurs maris. C'eſt à peu près ainſi que penſent encore aujourd'hui pluſieurs peuples, & l'on ſait s'ils en ſont plus heureux.

La chaſſe était, dit-on, l'unique reſſource des Spartiates contre l'ennui. Mais il eſt difficile de concevoir que ce petit pays pût ſuffire à nourrir ſes habitans, les Ilotes qui le cultivaient, & les animaux deſtinés à l'amuſement de quarante mille fainéans à qui il était défendu de s'occuper.

Tous les hommes à Sparte mangeaient en public. Il y avait, comme à Malthe, des auberges où l'on ſe raſſemblait à l'heure des repas. Mais à Malthe, c'eſt un ſeul chevalier qui fait la dépenſe des tables, & cet uſage y conſerve au moins une eſpece de décence. Ici chacun de ces guerriers portait lui-même toutes les ſemaines, au maître cuiſinier, ſa petite proviſion de vin, de farine, de raiſin ſec & de fromage.

Ces repas étaient gais. On y tenait des propos amuſans: on y faiſait de petites malices innocentes; & pour accoutumer les enfans à la diſcrétion,

un vieillard leur disait, en montrant la porte : *rien de ce qui se dit ici ne sort par-là.*

Au reste il fallait de bons estomacs pour s'accomoder de ces tables ; le plus grand mangeur y était regardé comme le plus sobre ; le défaut d'appétit passait pour une marque d'intempérance : & en même tems, par une contradiction singuliere, il n'était pas permis aux particuliers d'être trop gras. On punissait l'embonpoint comme un crime.

On cite même un roi, qui y ayant paru dégoûté, parce qu'avant que de passer au réfectoire il avait fait un bon repas dans la chambre de sa femme, fut condamné par les éphores à une grosse amende.

Il ne faut point croire que dans un pays si extraordinaire, les mariages se fissent comme ailleurs. On n'y goûtait qu'en tremblant les plaisirs d'un amour permis, & l'on s'y livrait ouvertement à l'adultere. Un mari, pour coucher avec sa femme, prenait autant de précautions que les amans en prennent ailleurs pour se glisser auprès de leurs maîtresses. Mais ceux-ci trouvaient toutes les facilités possibles.

Un vieillard qui avait une femme jeune & jolie, & point d'enfans, pouvait s'adresser à un jeune homme frais & dispos, *pour en tirer une belle race* (1); ou même, sans le consentement du mari, le jeune homme pouvait offrir ses talens; & pourvu qu'il fût bien fait, la femme, en les acceptant, rendait un service à l'état. De toutes les façons de servir la patrie, ce devait être la plus usitée.

Une des plus étranges institutions de Lycurgue, c'est celle qui condamnait, dit-on, de certains criminels à rester *toujours seuls dans leurs maisons avec des vierges*, & à n'y pouvoir point admettre d'autre compagnie. M. de Montesquieu a consigné ce trait dans son Esprit des loix; livre célebre, où la mémoire a été plus souvent consultée que la critique.

M. de Montesquieu ne cite pas son auteur. Je ne sais si c'est dans Plutarque qu'il a découvert cette singuliere anecdote: je n'en serais pas surpris; mais il semble qu'un homme

(1) Plutarque.

tel que lui n'aurait pas dû la rapporter ; & moins encore en tirer des preuves de l'empire qu'a l'opinion ſur les eſprits des hommes.

Qui ne voit que dans un pareil ſupplice, celles qui étaient deſtinées à le prolonger, en auraient bientôt perdu le pouvoir, ſur-tout à Sparte, où, comme on vient de le dire, la décence & la chaſteté n'étaient rien moins que précieuſes aux filles ? La faute ainſi punie, ne pouvait manquer de devenir commune : l'unique fruit de la loi aurait été de multiplier le nombre des coupables. Le défaut d'exécutrices aurait réduit bientôt à n'employer pour toute punition que l'impunité.

L'éducation des enfans avait été un des principaux ſoins du légiſlateur. Il avait voulu qu'on leur inſinuât de bonne heure la louable habitude de voler tout ce qui leur convenait ; & quand ils ſe laiſſaient ſurprendre, on les puniſſait, non pas pour le vol, mais pour la mal-adreſſe.

Du reſte ils étaient fort bien élevés. Pour leur apprendre l'obéiſſance, il y avait de certains jours de fête,

où on les fouettait jusqu'à la mort, sur un autel consacré à Diane ; & si la douleur leur arrachait un soupir, ils étaient déshonorés.

A des peuples si désœuvrés, il fallait absolument des spectacles, & Lycurgue y avait pourvu. Les jeunes filles combattaient toutes nues devant les garçons, quelquefois même avec eux. Leur habillement ordinaire n'avait d'ailleurs rien de gênant. C'était une simple robe ouverte par le haut, & fendue par le bas depuis la hanche jusqu'aux pieds.

Un célebre philosophe de nos jours approuve fort cet usage ; il dit qu'il suffisait aux filles d'être couvertes de l'honnêteté publique. Mais ce que la plupart des lecteurs en croiront, c'est que si cet habillement n'était pas propre à défendre la vertu, au moins il était commode pour en manquer.

On sent bien que dans une pareille ville, où le luxe n'était pas connu, où l'opulence ne donnait ni honneurs, ni crédit, ni plaisirs, personne ne voulait prendre la peine d'être riche. Aussi Lycurgue en avait banni les especes d'or & d'argent. Il n'a-

vait permis de frapper que de la monnoie de fer, dont le poids excédait beaucoup la valeur. Il fallait, dit-on (1), une charrette à deux bœufs pour traîner dix mines, ou cinq cents livres ; & une chambre entiere pour la ferrer.

Il est déja bien extraordinaire qu'il faille une chambre pour serrer le fer que deux bœufs peuvent traîner. Chez nous la charge de cinquante chevaux tiendrait moins de place. Mais il l'est bien davantage qu'un Spartiate coupable ait été condamné par les *éphores* à une amende de cent mille drâgmes ou 50000 livres, suivant le calcul erroné de M. Rollin. Il aurait donc fallu deux mille bœufs pour la porter au trésor, & mille chambres pour la contenir, c'est-à-dire un espace plus grand que la ville toute entiere. Il semble que les Spartiates auraient dû la modérer, ne fût-ce que pour s'épargner l'embarras de savoir où la placer. C'est ainsi que les anciens sont

(1) C'est Rollin qui le dit, d'après Plutarque.

pleins d'abſurdités que les modernes copient ſans examen.

Ce qu'il y a de plus admirable dans cette haine de l'or, dans ce prodigieux déſintéreſſement, c'eſt qu'il eſt abſolument faux. Les hiſtoriens prétendent qu'il ſubſiſta ſix cents ans après Lycurgue; que Lyſandre fut le premier qui y donna atteinte, en introduiſant les eſpeces d'or & d'argent dans cet heureux pays. Ils ajoutent que cette révolution fut même très-lente, & que du tems de ſon auteur, les eſpeces admiſes dans les affaires publiques, étaient encore exclues des maiſons des particuliers.

Pour juger de ces aſſertions judidicieuſes, il ne faut que lire un morceau de Platon, contemporain de Lyſandre : « Quant aux richeſſes, » dit ce philoſophe, dans ſon premier Alcibiade, il n'y a *aucune comparaiſon de nous* (des Athéniens), » aux Lacédémoniens. Ils ſont infiniment plus *opulens*. Quelqu'un oſerait-il comparer nos terres avec celles de Sparte & de Meſſene, qui » ſont meilleures, plus étendues, & » qui nourriſſent un nombre infini

» d'esclaves, sans compter les Ilotes...
» Si vous *parlez de l'or & de l'argent*,
» toute la *Grece ensemble en a beaucoup*
» *moins que Sparte seule. Le nôtre,*
» *& même celui des barbares, y entre &*
» *n'en sort jamais*..... Il est donc cer-
» tain que les particuliers y sont *plus*
» *riches que dans tout le reste de la Grece*,
» & que le roi y *est plus riche que tous*
» *les particuliers*. Outre les droits *con-*
» *sidérables qu'il leve dans ses états*, ses
» sujets lui paient encore des tributs
» *excessifs* qui grossissent ses revenus ».

N'est-il pas singulier qu'après un pareil passage d'un auteur contemporain, on ose encore nous parler de la modération des Spartiates, de la sagesse de leurs rois, & sur-tout du pouvoir des éphores, qui condamnaient ces princes à l'amende, quand ils s'avisaient de souper tête à tête avec leurs femmes? C'était apparemment pour se mettre en état de payer souvent ce privilege, qu'ils exigeaient de leurs peuples de si gros impôts.

Mais alors que devient la liberté des Spartiates? Que devient leur amour pour la pauvreté? Où les monarques auraient-ils trouvé des voir

tures & des bœufs pour le tranſport de leurs revenus, ou des places pour les dépoſer ? En vérité, c'eſt une choſe bien étonnante & bien révoltante, que les fables de toute cette hiſtoire ancienne.

A tant de loix ridicules, pour achever de donner une idée de Sparte, il en faut joindre de cruelles. Les premieres ne choquaient que la raiſon, les autres outrageaient l'humanité. Par exemple, les enfans qui, en venant au monde, ne paraiſſaient pas d'une conſtitution robuſte, étaient condamnés à la mort dès l'inſtant de leur naiſſance. On avait fait au milieu de la ville un trou exprès où on les précipitait.

Les eſclaves des Lacédémoniens étaient, ſans exception, les plus malheureuſes créatures qu'il y eût ſous le ſoleil. Ils n'avaient que des habits de peaux de chiens. Tout le monde, juſqu'aux enfans, pouvait les maltraiter, ſans qu'il leur fût permis de s'enfuir.

On leur donnait tous les ans un certain nombre de coups de fouet, ſans cauſe, uniquement pour les en-

tretenir dans la soupleſſe & l'obéiſſance. S'il s'en trouvait quelqu'un qui fût ou plus beau ou mieux fait que la loi ne leur permettait de l'être, on le faiſait mourir.

On mettait même ſon maître à l'amende, pour l'obliger par la ſuite à défigurer ceux qui lui reſtaient; quand enfin ils paraſſaient trop nombreux, on les égorgeait pour s'en débarraſſer. Voilà les principes d'un peuple qu'on regarde comme le plus vertueux de l'antiquité.

Avec des loix ſi ſages, Sparte ne fut jamais puiſſante. Le mépris de ſes citoyens pour l'argent ne les empêchait point d'aller faire des baſſeſſes à la cour du *grand roi* pour en obtenir. Ils parvinrent à ſoulever la Grece contre Athenes, dont la hauteur avait aliéné tous ſes voiſins. Ils la ſurprirent dans un inſtant d'épuiſement qui ne leur permit pas de ſe défendre; ils la ſaccagerent, & ces fiers partiſans de la liberté n'eurent pas honte d'y établir la tyrannie.

Mais Athenes fut bientôt vengée. Epaminondas humilia Sparte à ſon tour: il porta le fer & le feu juſques

dans ſon enceinte ; & Lacédémone vaincue par les Thébains, accablée bientôt par les intrigues & les armes de Philippe, ne put donner aucun ſujet d'inquiétude à ſon fils.

CHAPITRE XVIII.

D'Athenes.

Le plus mauvais pays de la Grece était l'Attique, & c'eſt là qu'Athenes fut bâtie. De tout tems un génie heureux ſemble avoir inſpiré ſes habitans. Les antiquités des autres peuples ſont des fables ridicules ou groſſieres. Celles des Athéniens étaient des allégories agréables. Des dieux s'étaient diſputés l'honneur de nommer leur ville.

Pour l'obtenir, Pallas, la déeſſe de l'éloquence, fit ſortir de la terre un olivier. Neptune, le maître d'un élément utile, mais capricieux & redoutable, avait produit un cheval fougueux.

Le voyage des Argonautes, l'enlevement de Proſerpine par Pluton,

qui la garde ſix mois, & la rend pour ſix mois à ſa mere, étaient des emblêmes : l'un, du commencement de la navigation ; l'autre, du bled qui demeure en terre un certain tems pour ſe reproduire avec uſure. Ces images frappantes, qui ſervaient à conſacrer la mémoire des inventions utiles, amuſaient ce peuple ingénieux : mais elles ont depuis bien fatigué les commentateurs qui veulent y donner des explications plus extraordinaires.

Les Athéniens ſçurent bien ſe dédommager de la ſtérilité de leur pays. Cette contrée, aujourd'hui déſolée par le courage deſtructeur des Turcs, a peut-être été la plus fertile de l'univers en beaux génies. Il ſemblait qu'elle fût la vraie patrie des ſciences.

C'eſt de-là que ſont ſortis nos maîtres preſque en tous les genres. Ses habitans ont exercé tous les arts, & ils ont excellé dans pluſieurs. Quelques-uns de leurs monumens ſont échappés à la barbarie, à l'injure des tems ; & c'eſt ſouvent un grand éloge pour nos plus habiles artiſtes, que d'avoir pu réuſſir à les imiter.

Solon fit pour elle ce que Lycurgue avait fait à Lacédémone. Il y donna

des loix. Mais il ne s'attacha point, comme le Spartiate, à former des ſoldats farouches, ſans autre vertu que la valeur. Il n'interdit à ſes citoyens aucun des objets que leur activité pouvait comprendre. Sans énerver leur courage, il ſçut leur inſinuer du goût pour les arts de la paix; & le fruit de cette ſage politique fut de raſſembler dans Athenes toutes les eſpeces de gloire, excepté cependant celles que peuvent donner à un état des mœurs pures & des vertus ſoutenues. Dix mille Athéniens mirent en fuite à Marathon cent mille Perſes. Ils eurent tout l'honneur des victoires remportées ſur Xerxès, & ſes nombreuſes flottes furent détruites par un petit nombre de galeres ſorties des ports de l'Attique.

Après avoir ainſi défendu leur patrie avec courage, ils apprirent à l'embellir avec intelligence. On vit de toutes parts s'élever des chefs-d'œuvres d'architecture que Rome, dans tout l'éclat de ſa puiſſance, ſe crut heureuſe de pouvoir égaler.

L'envie de plaire au peuple & de le gouverner, perfectionna l'éloquence,

qui n'eſt que l'art de ſéduire. La poéſie, la muſique, vivement encouragées, réunirent dans les ſpectacles tout ce qui peut flatter l'oreille & l'eſprit. Athenes devint le ſéjour de l'illuſion & la merveille de l'univers.

Il faut pourtant l'avouer, ſa puiſſance militaire ne fut pas de longue durée. Elle éprouva bientôt que ſi les arts agréables ſervent à la ſplendeur des empires, ils en annoncent auſſi preſque toujours la chûte.

Ces ſuperbes édifices n'étaient pas encore finis, que des armées ennemies ravageaient déja les campagnes de l'Attique. Le théâtre retentiſſait encore des applaudiſſemens prodigués aux pieces de Sophocle & d'Euripide, quand les Spartiates entrerent dans la ville, égorgerent une partie des citoyens, & ſoumirent le reſte au plus rude eſclavage. Si ce reſte malheureux parvint enfin à chaſſer ſes tyrans, il n'eut plus dans la Grece ni conſidération ni pouvoir.

En vain le zele impétueux de Démoſthene les arma un inſtant contre Philippe. Ce fut le dernier effort de la liberté mourante. Ils tremblerent

toujours depuis devant Alexandre & ses successeurs. De toutes les grandes qualités de leurs peres, ils ne conserverent que le goût pour les amusemens de l'esprit ; & les vainqueurs de Salamine ne furent plus que des orateurs éloquens, des sophistes subtils, & des flatteurs ingénieux.

CHAPITRE XIX.

De Thebes & du reste de la Grece.

TANDIS qu'Athenes & Sparte combattaient pour le premier rang, une puissance inconnue jusques-là s'en empara pour quelques années. Les Thébains n'avaient jamais paru dans les batailles. Une garnison Lacédémoniene, logée dans leur citadelle, semblait leur ôter les moyens de devenir redoutables.

Un philosophe obscur, devenu grand capitaine à force de génie, entreprit de leur donner une existence. Sans pouvoir, sans réputation, sans armée, il osa concevoir le projet d'a-

baisser les maîtres de la Grece, & il y réussit.

Avec des citoyens timides, il fit d'excellens soldats. Il eut la gloire de voir fuir devant lui les invincibles Spartiates. Thebes devint pendant quelque tems l'arbitre & la terreur du pays. Mais sa grandeur tenait aux talens d'Epaminondas : elle disparut avec lui, & il ne resta à sa patrie que l'honneur d'avoir produit un grand homme.

Le reste des Grecs ne fit jamais que s'attacher au sort de l'une ou l'autre de ces trois villes, & quoiqu'ils eussent part aux calamités extrêmes que la guerre produit, ils n'en eurent point à la gloire.

Il faut pourtant encore distinguer Syracuse, qui par une fatalité singuliere, ne dut sa puissance qu'à ses tyrans. Elle devenait faible dès qu'elle était libre, & cessait d'être redoutable dès qu'elle cessait d'être esclave. Pour occuper un rang dans le monde, il fallait qu'elle fût malheureuse.

Elle ne l'était point au tems de

l'expédition d'Alexandre, & ses beaux jours étaient passés. Un de ses tyrans, nommé Agathocle, avait ravagé l'Afrique, assiégé Carthage, & réduit cette fiere république aux dernieres extrêmités. Un autre appellé Denis, s'était vu des flottes nombreuses, des armées immenses : il s'était fait regarder comme un des plus puissans princes de l'Europe.

L'histoire de ce Denis est encore une preuve de l'injustice des écrivains, & du peu de discernement avec lequel ils compilent des faits. Son nom inspire une espece d'horreur. Il ne paraît dans nos écrits qu'avec ignominie. Après deux mille ans, on le déteste encore, sur la foi d'un historien qui, en l'accablant des noms les plus odieux, ne raconte presque de lui que des traits louables.

On se figure le plus cruel des princes ; on croit voir un tyran pâle, soupçonneux, que ses amis mêmes n'approchaient qu'en tremblant ; un homme à qui les plaisirs étaient inconnus, & que la défiance forçait à se priver des commodités les plus ordinaires de la vie.

Cependant on le trouve toujours occupé des arts d'agrément : il donne à ſes amis des repas dont il fait les honneurs avec aiſance : il leur lit des vers. Il ſouffre ſans aigreur les railleries de ceux d'entre eux qui avaient le courage d'en faire. Il eſt vrai que preſque tous les ſçavans qui l'entouraient étaient des flatteurs, & j'en ſuis fâché pour l'honneur des lettres.

Mais au milieu de cette adulation générale, Philoxene & Platon furent libres impunément. Denis répara par la plus grande indulgence un trait de rigueur pardonnable à l'égard du premier ; & s'il ne ſuivit pas les avis du ſecond, il ne lui fit point un crime de les avoir donnés.

Il ne pratiquait pas la vertu ; mais il l'aimait & la reſpectait dans les autres. Perſonne n'ignore le trait des deux amis, dont l'un condamné à mort par ce prétendu tyran, demanda qu'on lui permît d'aller chez lui arranger ſes affaires, en promettant de revenir, & ſon ami s'offrit pour caution.

On blâmait la hardieſſe de celui-ci ; perſonne n'imaginait que l'autre

dût revenir. On ne croyait pas qu'il pût se résoudre à une fidélité qui devait lui coûter la vie. Cependant il arriva au jour & à l'heure marqués.

Denis, attendri par une amitié si généreuse, pardonna au coupable, & regretta que son rang ne lui permît point d'espérer de pareils amis.

Comment ose-t-on écrire après cela qu'il ne parlait jamais au peuple que du haut d'une tour; qu'il y avait autour de son lit, dans sa chambre à coucher, un fossé très-large & très-profond; enfin que ne pouvant se résoudre à se laisser raser par un homme, il obligeait ses filles à lui brûler la barbe avec des coquilles de noix?



dût revenir. On ne croyait pas qu'il pût ſe réſoudre à une fidélité qui devait lui coûter la vie. Cependant il arriva au jour & à l'heure marqués.

Denis, attendri par une amitié ſi généreuſe, pardonna au coupable, & regretta que ſon rang ne lui permît point d'eſpérer de pareils amis.

Comment oſe-t-on écrire après cela qu'il ne parlait jamais au peuple du haut d'une tour; qu'il y avait que de ſon lit, dans ſa chambre à autou très-large & très-couche r, u e ne pouvant ſe ré- ſer par un homme, les à lui brûler la quilles de noix?

en-
ations
nd il eut
, il ſongea

à profiter d'une occasion que les Grecs lui fournirent de se mêler de leurs affaires.

Des paysans voisins du temple de Delphes, avaient labouré des terres consacrées à Apollon. D'autres paysans, ennemis des premiers, prirent le parti du dieu, & maltraiterent les profanateurs.

Peu à peu la querelle devint commune à toute la Grece. Chacun chercha à soutenir ses intérêts particuliers, en paraissant ne s'occuper que de ceux d'Apollon. Le temple fut pillé par un des partis, qui pensait, contre l'avis des prêtres, que ce dieu devait payer des soldats destinés à le défendre.

Après dix années de combats sanglans, les plus faibles eurent recours à Philippe, comme il l'avait prévu. Il tenait une armée prête. Aussi-tôt il franchit les Termopiles, passage fameux dans l'histoire de la Grece, où cent hommes en pouvaient arrêter cent mille, & qui ne fut jamais gardé; il tombe sur les Grecs acharnés, épuisés par leurs propres fureurs, & les force de remettre entre ses mains la

pable de recueillir ou de défendre ses droits, deux compétiteurs puissans qui se disputent ses dépouilles sanglantes, & les peuples dans la derniere consternation.

Il était oncle du jeune roi: il s'établit d'abord son tuteur, & régent sous son nom. Bientôt il suppose que les Macédoniens aimaient mieux l'avoir pour roi que pour régent. Il se défait de son pupille, & saisit une couronne qu'il se sentait digne de porter.

Il couvrit son crime à force de grandes actions. Une discipline exacte & sévere lui fit d'excellens soldats. Battre tous ses voisins qui comptaient profiter de sa faiblesse, écarter ses concurrens & détruire leur parti, rendre le nom & les armes des Macédoniens aussi respectables qu'elles l'avaient été peu, employer la ruse où le courage était inutile, prodiguer sur-tout l'argent, & compter bien moins encore sur la valeur de ses troupes, que sur l'avidité de ses ennemis: telles furent les occupations de ses premieres années. Quand il eut bien affermi son pouvoir, il songea

à devenir ſon vengeur. Il menaçait l'Aſie de lui rendre tous les maux qu'elle avait autrefois apportés dans l'Europe, lorſqu'il fut aſſaſſiné par un de ſes ſujets.

Il mourut preſque à la fleur de l'âge, laiſſant à ſon fils Alexandre un royaume qu'il avait pour ainſi dire créé, des troupes aguerries, des généraux habiles; mais en même tems des voiſins inquiets & jaloux, & bien plus d'ennemis que d'alliés.



LIVRE

LIVRE II.

CHAPITRE PREMIER.

Depuis le commencement du regne d'Alexandre jusqu'au combat sur les bords du Granique.

A la mort de Philippe, la Grece était, comme on l'a vu, plutôt accablée que soumise. La haine, la jalousie vivaient encore dans tous les cœurs, mais elles étaient étouffées par la crainte. Les peuples barbares, qui avaient eu autrefois l'habitude de ravager la Macédoine, n'osaient plus y rentrer.

Cette mort fut un signal qui sembla leur rendre la liberté. Tout avait tremblé devant ce prince qui s'était rendu redoutable : tout se réunit pour accabler son successeur qu'on croyait hors d'état de se défendre.

Ce Démosthene, l'ennemi irréconciliable de la grandeur des Macédoniens, recommence ses intrigues. Il

allait d'Athenes à Thebes, de Thebes dans toute la Grece, échauffant les esprits, ranimant les courages, demandant par-tout des secours contre un prince qu'il appellait un enfant, & dont la perte lui paraissait facile.

Cet enfant n'avait encore donné que des preuves de valeur; il en donna bientôt de valeur & de sagesse.

D'abord il ne prend conseil que de son audace: il part avec des soldats choisis, fond sur les barbares que la mort de son pere avait soulevés. Il saccage le pays, brûle les villes, tue les hommes, fait esclaves les femmes & les enfans, sans que ces peuples éperdus osassent se défendre contre un ennemi qu'ils croyaient hors d'état de les attaquer.

Après avoir ainsi assuré les frontieres, il revient avec la même promptitude: tandis que Démosthene cabale, que les Grecs assemblés déliberent, qu'ils se demandent les uns aux autres s'il est bien vrai que Philippe soit mort, Thebes était déja détruite, & les Macédoniens victorieux menaçaient de tout renverser.

Alors il n'y eut plus à balancer.

L'activité guerriere imposa silence aux intrigues politiques. Il fallut reconnaître Alexandre aux mêmes conditions qu'on avait reconnu son pere, & confier le sort & l'honneur de la Grece à ce même enfant qu'on avait eu l'injustice de mépriser.

Au reste il usa de ses avantages avec modération. Excepté Thebes qu'il avait ruinée pour faire un exemple, aucun peuple ne perdit ni sa liberté, ni ses loix. Il parut dédaigner même le plaisir de la vengeance.

Démosthene, qu'il pouvait regarder avec justice comme l'ennemi particulier de sa maison, ne fut ni exilé, ni poursuivi. On le laissa languir sans honneur dans sa patrie, réduit à être spectateur tranquille de la gloire du fils, après avoir tâché si long-tems de nuire à celle du pere.

La Grece ainsi pacifiée, comme l'hyver approchait, Alexandre retourna dans la Macédoine pour achever les préparatifs de son expédition, & dès le printems tout fut prêt.

Ce n'était pas une petite portion de l'Asie qu'il voulait disputer aux Perses. Il ne songeait point à se faire

ſimplement à leurs dépens un royaume plus étendu que le ſien. C'était la conquête entiere de leur empire qu'il méditait.

Il ſongeait à aller attaquer, au milieu de ſes états, le maître de tous les pays connus de l'Aſie, & d'une partie de l'Afrique, le prince le plus riche qui fût au monde, & dont on ne pouvait compter ni les tréſors ni les ſoldats.

En formant de ſi vaſtes projets, il avait moins de troupes que les plus petites puiſſances n'en arment aujourd'hui dans leurs moindres querelles. Trente mille hommes d'infanterie, quatre mille de cavalerie compoſaient toutes ſes forces : mais c'étaient de vieux ſoldats endurcis à la fatigue, accoutumés à braver les dangers, & qui ayant ſouvent vaincu ſous Philippe, les Grecs vainqueurs des Perſes, ne voyaient rien au-deſſus de leur courage & de leurs eſpérances.

Alexandre lui-même comptait ſi fort ſur le ſuccès, qu'en partant il abandonna à ſes amis tous ſes domaines de l'Europe ; il ne ſe réſervait

que les conquêtes qu'il allait faire en Asie, & dès-lors on put prévoir que la guerre ne finirait que par la ruine entiere de l'un des deux rois.

Darius avait commencé à régner la même année. Il était monté sur le trône, comme on l'a vu, par des moyens peu honorables, & n'avait pas encore eu le tems de s'y affermir. Ebloui peut-être par le changement subit de sa fortune, il s'était plus pressé d'en goûter les douceurs, que de l'établir solidement.

Il semble qu'étant si voisin de la Grece, il aurait dû ne rien ignorer de ce qui s'y passait. Toutes les démarches de son ennemi devaient lui être connues, & cependant il ne fit rien pour les prévenir. Soit que les Satrapes n'eussent pas intention de bien servir leur maître, soit que le maître ne sçût pas se faire bien servir, on n'opposa pas le moindre obstacle aux premiers mouvemens d'Alexandre.

Lorsqu'il traversa le détroit des Dardanelles, qui sépare l'Europe de l'Asie, la flotte persanne, qui pouvait en disputer le passage, ne parut point.

Il était aisé d'observer l'ennemi, & d'empêcher sa descente; il ne se présenta pas un soldat; il avait déja conquis des provinces, quand la cour de Suse songea à arrêter ses progrès.

Un armée de cent mille hommes, commandée par plusieurs généraux, s'ébranla enfin, & vint se poster, pour l'attendre, sur les bords du Granique. C'est une petite riviere qui, comme plusieurs autres ruisseaux de l'Asie, a plus de réputation que beaucoup de grands fleuves.

Alexandre, en arrivant, la trouva toute couverte d'ennemis. Ses officiers lui conseillaient de ne point hasarder le passage qui leur paraissait plus dangereux que nécessaire. Mais pour lui il ne voyait rien d'impossible, dès qu'il ne fallait que du courage pour vaincre les difficultés.

D'ailleurs sa situation ne lui permettait pas d'attendre patiemment les succès. Il fallait, ou brusquer la victoire, ou y renoncer pour toujours. Ainsi l'attaque fut résolue.

Il passa le premier la riviere à la tête de sa cavalerie, pénétra le premier dans les rangs ennemis & y cou-

fut le plus grand risque. Il ne dut la vie qu'au sang froid d'un de ses officiers, qui abattit le bras d'un Perse prêt à lui fendre la tête. C'était ce même Clitus qui périt depuis de la main de son maître, & ne paraissait pas devoir attendre une pareille récompense d'une si belle action.

Tant de courage animait les Macédoniens. Ils ne songeaient plus au péril en voyant leur roi s'y exposer; ils enfoncerent bientôt la cavalerie ennemie. C'était l'élite de l'armée; & quand elle eut plié, le reste n'osa plus se défendre.

Tel fut l'événement du premier combat qui rendit le nom d'Alexandre fameux dans l'Asie. Les historiens assurent qu'il fut rigoureusement disputé par les Perses; ils disent qu'un vaillant Satrape avec ses Ioniens, y donna lieu au plus grand carnage: ensuite ils ajoutent de sang froid que le vainqueur ne perdit que cinquante hommes & soixante chevaux. Voilà certes un carnage bien peu sanglant.



CHAPITRE II.

Depuis le combat du Granique, jusqu'à celui d'Issus.

LA cour de Perse apprit cette défaite avec plus d'indignation que de crainte. Les courtisans, comme c'est l'usage, blâmerent impitoyablement les généraux. Ils dirent hautement que la honte de cette défaite ne regardait point la nation, qu'on n'avait été battu que parce que les chefs avaient fait des fautes, & qu'assurément le roi des rois n'avait rien à craindre d'un ennemi aussi faible qu'Alexandre.

Le prince le crut, & résolut d'aller lui-même soutenir la gloire & la fortune du nom Persan. Les ordres furent aussi-tôt donnés pour assembler cinq cents mille hommes qu'il devait commander, & dès-lors les courtisans regarderent la guerre comme finie.

Un étranger, attaché à son service, lui donna dans le même tems un pro-

jet moins glorieux peut-être, mais plus sûr & plus utile. C'était de faire passer des troupes dans la Grece, & de porter la guerre au milieu de la Macédoine. Alors le vainqueur se serait vu obligé, ou d'abandonner l'Asie pour aller défendre son pays, ou de diminuer considérablement ses forces pour y envoyer des secours.

C'est le plan qu'Annibal suivit depuis, & qui pensa causer la perte de Rome. Il était sage & bien entendu. Mais le seul homme qui l'avait proposé paraissait capable de l'exécuter. Il vint à mourir, & l'on ne pensa plus à son projet.

Cependant Alexandre profitait de sa victoire. Il avait déja soumis plusieurs provinces. Le bruit de la marche de Darius lui donnait encore une nouvelle vivacité. Il se flattait de trouver enfin un rival & des dangers dignes de lui, & on sait que les dangers ne l'intimidaient point.

Un jour, aprés une marche longue & fatigante, il arriva dans une ville où passait une petite riviere connue par la beauté & la fraîcheur extrême de ses eaux. L'envie lui prit de s'y

baigner ; il s'y jetta tout échauffé comme il était. Mais à peine y fut-il entré, qu'il se sentit saisi d'un frisson mortel ; il fallut l'en retirer, & le porter dans sa tente sans force & sans connaissance.

On sait que cette riviere fut fatale à plus d'un grand homme. Dans les croisades l'empereur Fréderic, ce défenseur intrépide des droits de l'empire, si connu par ses démêlés avec les papes & les Mahométans, y trouva la mort avec les mêmes circonstances.

Cet accident imprévu produisit un effet terrible dans l'armée. Rien ne peut exprimer la frayeur & la consternation des soldats ; & cette frayeur, cette consternation faisaient d'une façon peu suspecte le plus bel éloge du mourant. Il semblait que la vie de chacun d'eux dépendît de celle d'Alexandre : ils ne voyaient plus de ressource que dans une fuite honteuse, s'il venait à leur être enlevé.

Les premiers officiers n'étaient ni moins troublés, ni moins inquiets. Se voyant à la veille de perdre & leur fortune & un maître qu'ils ado-

raient, ils attendaient en tremblant autour de ſon lit qu'il eût repris connaiſſance.

Les allarmes redoublerent quand les forces lui furent un peu revenues: la vivacité de ſon caractere parut alors dans toute ſon étendue. Il frémiſſait de ſe voir retenu dans un lit, tandis que ſon ennemi approchait les armes à la main.

Il accuſait les dieux, ſa fortune, le bonheur de Darius; il demandait à grands cris la mort ou la ſanté, & ne promettait ſa confiance qu'aux médecins qui entreprendraient ou de le guérir promptement, ou de terminer promptement ſa vie.

Ceux-ci qui, dans l'occaſion, prodiguent ſi légérement aux malades, ſur-tout quand ils ſont princes, les remedes & l'eſpérance, étaient alors plus timides & n'oſaient rien ordonner. Enfin un d'entre eux, nommé Philippe, ſe chargea de l'événement, & répondit d'une prompte guériſon: mais il demandait du tems pour préparer ſon remede.

Tandis qu'il y travaillait, Alexandre reçoit des avis où on lui mande

de se défier de ce même médecin, qui a reçu de grandes sommes de Darius, & s'est engagé à l'empoisonner. Il fallait avoir un esprit bien ferme, un courage bien décidé pour s'arrêter au parti qu'il prit.

Quand Philippe parut avec la potion qu'il avait promise, Alexandre la reçoit, l'avale sans hésiter, & lui présente en même tems l'avis qui doit la rendre suspecte.

Le fidele médecin ne montra que de l'indignation : mais comme il craignait que ces idées fâcheuses, en chagrinant le malade, ne nuisissent à l'effet du remede, & qu'il cherchait à le tranquilliser : tranquillisez-vous vous-même, lui dit le prince, en lui prenant la main ; car je vous crois doublement inquiet, de ma guérison d'abord, & ensuite de votre justification.

Si l'on fait attention à l'âge d'Alexandre, & dans quelles circonstances il parlait ainsi à un sujet accusé, on cessera d'être surpris de le voir aimé avec tant de passion de tous ceux qui l'approchaient.

Le remede opéra avec une promp-

titude étonnante ; au bout de trois jours le roi fut en état de ſe montrer à ſon armée.

Si la déſolation des troupes avait été extrême en craignant de le perdre, leurs tranſports allerent juſqu'à la démence en le voyant hors de danger. Ils couraient en foule baiſer la main du médecin qui l'avait guéri. Ils auraient dreſſé volontiers des autels à un homme qui leur rendait leur prince. La poſtérité n'aura pas de peine à démêler dans notre hiſtoire une époque abſolument ſemblable ; elle y retrouvera un roi jeune, adoré prêt à périr au milieu d'une campagne glorieuſe, ſauvé contre toute apparence, & rendu à l'amour des peuples au déſeſpoir, qui croyaient déja n'avoir plus qu'à le pleurer.



CHAPITRE III.

Bataille d'Issus. Continence d'Alexandre. Absurdités de Quinte-Curce en cette occasion.

ALEXANDRE à peine guéri, abrégea le tems de sa convalescence. Il était encore faible ; mais l'envie d'avoir des forces lui en rendit. Il traversa en peu de tems une grande étendue de pays, & se trouva enfin à Issus dans la Cilicie, en présence de Darius qui traînait à sa suite cinq cents mille hommes avec l'attirail du luxe & de la nécessité indispensable dans une si grande armée.

Le prince Asiatique était même suivi de sa mere, de ses enfans, de ses femmes, de tout son serrail, selon l'usage établi parmi les Perses : usage embarrassant, mais dans lequel la mollesse n'entrait pour rien, puisqu'il fut adopté par les Gaulois & les Francs, nos ancêtres, dans un tems où ils ne connaissaient assurément ni le luxe ni la mollesse.

Issus est célebre par le second affront qu'y reçurent les Perses, & par la gloire dont se couvrit leur redoutable ennemi. Les détails de ces actions sont très-peu intéressans pour nous, qui n'ayant pas la moindre idée des lieux, ne pouvons rien concevoir aux mouvemens des armées.

Tout ce qu'on sait, c'est qu'Alexandre y fit voir la plus grande valeur; que la résistance des Perses fut inutile; que Darius, après avoir vu tailler en pieces ses meilleures troupes, & massacrer sous ses yeux ses plus chers courtisans, fut obligé de céder à la fortune de son rival, & de lui abandonner ses trésors, ses équipages, son camp, avec tous les gages précieux qui y étaient renfermés.

On connaît les suites de cette bataille. Notre illustre le Brun y a pris le sujet d'un de ses plus beaux tableaux. On sait que Sisigambis, mere de Darius, trouva dans son ennemi un respect, une soumission qu'elle n'eût presque osé se promettre de son propre fils. Le droit de la guerre rendait esclaves les princesses ses filles; le vainqueur pouvait, suivant les

usages du tems, les employer légitimement à ses plaisirs : elles s'apperçurent à peine qu'elles avaient cessé d'être libres.

La femme même de Darius, célebre par sa beauté, parut à Alexandre une ennemie trop dangereuse. Il ne voulut la voir qu'une fois, de peur d'être tenté de la revoir trop souvent.

Enfin le seul usage qu'il fit de son pouvoir envers cette famille désolée, fut d'épuiser pour elle ce qu'une politesse respectueuse, ce que des attentions pleines d'égards ont de plus flatteur & de plus délicat. Il n'y a peut-être point de plus beau trait dans l'histoire.

On a vu de nos jours un roi du nord, imitateur constant d'Alexandre, pousser aussi loin la continence. Mais l'ame plus que stoïque de Charles XII, capable du même effort de vertu, ne l'était point d'une sensibilité si consolante. Il n'aurait fait aucun outrage à ses prisonnieres, mais il ne se serait point fait un devoir de soulager leur douleur. Elles n'auraient point eu à craindre dans son

camp de traitemens honteux, mais il n'aurait été pour elles qu'une horrible prison.

D'ailleurs Charles XII avait un modele, & Alexandre n'en avait point.

Peut-être cependant est-il fâcheux qu'il eût causé lui-même les maux qu'il se croyait obligé d'adoucir, & que sa générosité n'eût point à essuyer d'autres larmes que celles qu'il faisait répandre.

On regrette que dans un si beau moment Quinte-Curce place une puérilité scrupuleusement copiée par les autres écrivains. Il dit qu'Alexandre ayant pris entre ses mains le fils de Darius encore tout jeune, cet enfant sans s'étonner l'embrassa, & que le prince touché de tant d'assurance, dit à son favori: *que je voudrais que Darius eût quelque chose de ce bon naturel!*

Qu'entendait-il par-là? Voulait-il que Darius vînt aussi lui prendre affectueusement les joues? ou regardait-il comme un prodige étonnant, qu'un enfant eût osé l'embrasser?

CHAPITRE IV.

Depuis la bataille d'Issus, jusqu'après la prise de Tyr.

APRÈS cette mémorable bataille d'Issus, la conquête de l'Anatolie entiere ne fut plus qu'un voyage agréable. Ces riches provinces, remplies de villes opulentes & peuplées, reçurent sans résistance la loi du victorieux ; & linclination avait encore plus de part que l'effroi à ses étonnans succès.

Son affabilité, sa jeunesse, sa douceur, la simplicité de sa vie, le mépris généreux qu'il faisait du luxe, formaient un contraste intéressant pour les peuples accoutumés au faste insolent des Satrapes, & à la pompe orgueilleuse de leurs rois. Ils se faisaient un mérite de courir au-devant des Macédoniens, & ne se lassaient point d'admirer leur nouveau maître.

Le gouverneur de Damas lui vendit sa ville, & avec elle les trésors de Darius, les familles de tant de sei-

gneurs tués ou mis en fuite au dernier combat, qui avaient cherché dans cette place une retraite qu'elles croyaient assurée.

On paraissait avoir oublié déja ce prince infortuné : il fuyait presque seul dans des plaines couvertes deux jours auparavant de ses nombreuses armées, & la rapidité de sa course égalait à peine celle du vainqueur qui le suivait en prenant ses places.

Au milieu de cette suite continuelle de succès & de prospérités, Alexandre apprit avec étonnement qu'une seule ville se préparait à lui fermer ses portes. C'était la célebre Tyr. Ses habitans, aussi fiers de leurs richesses qu'Alexandre l'était de ses victoires, voulaient bien être ses alliés, & non pas ses sujets. Les Perses les avaient toujours ménagés. Ils vivaient sous leur protection bien plus que sous leur empire. Mais Alexandre voulait les soumettre : il fallut donc se résoudre à les assiéger.

Ce n'était pas une chose facile. La situation de la place dans une isle, la rendait presqu'inabordable. Le bras de mer qui la séparait de la terre ferme avait presque une demi-lieue

de large ; & les eaux de la haute mer, précipitées avec violence dans ce détroit, y donnaient à chaque instant l'apparence des tempêtes les plus fortes.

Rien ne prouve mieux combien Alexandre avait de ressources & de hardiesse dans l'esprit, que ce qu'il exécuta dans ce moment. Il osa imaginer de jetter une digue au milieu de la mer, de combler cet abîme effrayant, & de conduire ainsi ses machines & ses batteries jusqu'au pied des remparts de la ville, malgré les eaux qui l'environnaient.

Cet ouvrage vraiment admirable, servit depuis de modele au cardinal de Richelieu, lorsqu'au siege de la Rochelle il eut à réduire des peuples aussi courageux que les Tyriens, enorgueillis comme eux par l'avantage de leur position, & qui étaient de plus animés par l'esprit du fanatisme.

Ce que peuvent la valeur & le désespoir, ce que l'industrie la plus cruelle peut fournir de ressources, ce qu'un acharnement décidé a jamais inventé de plus terrible, les efforts même de la mer contre un ouvrage

destiné à la captiver, tout concourut à servir les Tyriens, & tout fut inutile.

Alexandre dompta la mer par sa patience, & les assiégés par son courage. Sa digue, trois fois renversée, fut rétablie autant de fois & conduite à sa perfection. Ses machines parvinrent jusqu'aux murailles, & commencerent à battre en brêche.

Dès qu'elle fut faite il y monta le premier, il ouvrit un passage aux soldats qui le suivaient, & échauffant ainsi leur valeur par son exemple, il réussit à se rendre enfin le maître de la ville. Elle avait résisté sept mois entiers, & coûtait aux Macédoniens l'élite de leurs troupes. Aussi paya-t-elle par son entiere ruine la gloire de s'être défendue si long-tems.

Si Darius avait encore eu quelques partisans dans ces contrées, ce dernier événement aurait achevé de les lui faire perdre. Mais il ne lui en restait plus depuis qu'il était malheureux. Tout se rangeait du côté de la fortune, & par-tout où Alexandre se présentait, il ne trouvait que des sujets soumis.

On dit ſeulement qu'un brave officier ayant oſé l'arrêter deux mois devant une petite place, il le fit attacher par les pieds derriere un char, & traîner ainſi juſqu'à la mort autour de la ville. Il voulait, dit-on, imiter Achille, qui dans Homere traite ainſi le cadavre d'Hector.

La lecture d'Homere ſerait bien dangereuſe, ſi elle inſpirait ſouvent de pareilles idées aux hommes puiſſans. Mais auſſi cette hiſtoire eſt bien ſuſpecte. Alexandre n'ayant jamais donné de preuves de cet emportement cruel qui déshonore la victoire, s'étant au contraire toujours montré plein d'humanité pour les vaincus, la juſtice ſemble demander qu'on ne l'accuſe pas légérement d'une pareille barbarie.

S'il avait voulu réellement imiter l'action atroce d'Achille, c'était donc Darius ou un de ſes enfans qu'il aurait dû traîner ainſi lui-même, & non pas le gouverneur inconnu d'une petite ville ſans nom.



CHAPITRE V.

Alexandre soumet l'Egypte, & bâtit Alexandrie.

PENDANT que Darius allait rassembler de nouveaux secours aux fonds de ses états, son rival s'affermissait dans les pays qu'il abandonnait. Tout ce qu'on appelle aujourd'hui l'Anatolie, l'Amasie, la Caramanie, la Sourie, la Palestine, enfin l'Egypte, étaient sous son pouvoir.

Les vœux des Egyptiens sur-tout hâtaient depuis long-tems son arrivée. Ces peuples imbécilles n'avaient jamais sçu ni se donner des rois qu'ils pussent aimer, ni aimer ceux que la fortune leur donnait : ils flottaient d'esclavage en esclavage, toujours prêts à se jetter dans les bras du premier qui daignait les recevoir, & toujours prêts à le trahir, dès qu'ils trouvaient un nouveau chef.

Ils n'avaient aucun objet dans leurs révoltes ; & par une inconstance qui se remarque encore dans leur posté-

rité, ils desiraient seulement de changer de maîtres. Aussi virent-ils avec des transports de joie l'arrivée des Macédoniens.

Si l'invasion facile de ce royaume ne donna point d'exercice au courage d'Alexandre, il y trouva bientôt dequoi développer ses grandes vues de politique & de gouvernement. Il était sans cesse occupé des moyens de faire fleurir les états dont ses armes lui assuraient la possession. Il se faisait suivre dans toutes ses courses par des artistes habiles, & ne manquait aucune occasion d'employer leurs talens. Il en trouva dans l'Egypte une bien favorable.

C'est une chose étonnante que cette nation, avec ses arts, ses sciences & ses loix, n'ait jamais connu le commerce ni les moyens de le faire avec avantage. Elle en avait pourtant toutes les facilités possibles.

Maîtresse de la mer Rouge, ayant d'excellens ports dans la Méditerranée, pouvant aisément communiquer de l'une à l'autre par les canaux dont on dit que le pays était coupé, il semble que jamais peuple ne s'était

trouvé

trouvé dans une position plus heureuse. Cependant ils ne songeaient point à en profiter. Il fallut qu'un conquérant occupé de projets de destruction, vînt travailler à leur agrandissement.

Alexandre, à peine devenu leur maître, sentit la faute, & s'empressa de la réparer. Comme ce prince avait par lui-même de grandes lumieres, & qu'il était bien servi, il choisit l'emplacement le plus commode pour construire une ville qu'il fit appeller Alexandrie.

Cette ville, dont il ne reste plus que des masures, fut placée sur le bord de la Méditerranée : elle se trouvait également à portée du Nil & de la mer Rouge, & ne tarda pas à se ressentir des avantages de sa situation. Sous le premier successeur d'Alexandre, elle était déja l'entrepôt de l'univers & le centre du commerce.

Elle tirait par la mer Rouge les parfums précieux de l'Arabie, les marchandises des Indes, l'or & l'ivoire de l'Afrique. Elle vendait à l'Europe les superfluités de l'Asie, & devint ainsi le lien des trois parties du monde.

Cet état de ſplendeur dura juſqu'à ce que la conſtruction du Caire par les Soudans y donna la premiere atteinte, & ceſſa enfin tout à fait, lorſque les Portugais, par la découverte du Cap de Bonne-Eſpérance, eurent indiqué aux commerçans une route plus longue, peut-être moins sûre, mais plus indépendante.

Plutarque rapporte qu'Alexandre, avant que de ſavoir où il bâtirait ſa ville, eut un ſonge merveilleux. Il vit un vieillard vénérable avec des cheveux blancs, qui lui récita des vers d'Homere, & ces vers, ſuivant la traduction d'Amiot, ſignifiaient :

Une iſle y a dedans la mer profonde,
Tout vis-à-vis de l'Egypte féconde,
Qui par ſon nom Paros eſt appellée...

Alexandre en s'éveillant s'écria qu'Homere était un très-ſavant architecte, & ordonna que la ville ſerait bâtie vis-à-vis cette iſle appellée Paros.

Il avait aſſurément bien de la pénétration, s'il trouvait dans ces vers la moindre choſe qui eût rapport à Aléxandrie ; mais le reſte eſt bien plus admirable.

Quand il eut arrêté le plan de la ville, il fallut en désigner l'enceinte sur le terrein. Ses ingénieurs n'avaient pris avec eux ni craie, ni ficelle; en récompense ils avaient beaucoup de farine.

Ils s'en servirent pour tracer sur la terre qui était noire, le plan de la nouvelle ville, & lui donnerent la figure d'un *manteau de Macédoine.* Aussi-tôt des oiseaux, sortis du fond de la mer & du fleuve en si grande quantité qu'ils obscurcissaient l'air, vinrent dévorer les bords du manteau.

Alexandre en fut d'abord vivement allarmé; mais ses devins le rassurerent, en lui faisant voir que ce prodige était à son avantage, & qu'il annonçait à l'établissement futur la plus heureuse abondance.

Plutarque rapporte tout cela sérieusement; il fait même à ce sujet des réflexions très-longues, & encore plus déplacées. Voilà dans quel goût il a écrit la vie d'un conquérant qui ne paraissait pas destinée à être ainsi défigurée.

CHAPITRE VI.

Voyage d'Alexandre au temple de Jupiter Ammon. S'il eſt auſſi ridicule ou auſſi imprudent que les hiſtoriens l'ont cru.

En inſtruiſant, en embelliſſant l'Egypte, en bâtiſſant une ville qui a ſoutenu la gloire de ſon nom preſque juſqu'à nos jours, Alexandre fit un voyage qui a prêté beaucoup à l'éloquence des hiſtoriens.

Dans la Lybie, qui eſt toute voiſine, était un temple fameux, conſacré à une divinité que les Grecs ont nommée Jupiter, & que les naturels appellaient Ammon. On dit que c'eſt Cham, fils de Noé, qui était adoré ſous ce nom. La choſe, comme je l'ai dit dans mon introduction, n'eſt ni vraiſemblable ni facile à prouver. On a peine à croire que ſur la terre, encore humide des eaux du déluge, les hommes ayent choiſi un des témoins oculaires de ce châ-

timent terrible, pour objet du culte criminel qui l'avait attiré.

Comme ce dieu, quel qu'il fût, jouissait de la plus grande réputation, Alexandre imagina d'aller lui-même au temple, & de se faire passer pour son fils.

On s'est beaucoup récrié contre la petitesse d'un pareil orgueil, & contre les dangers de l'entreprise, puisqu'il fallait traverser de vastes déserts, où un coup de vent pouvait l'ensevelir dans les sables avec son armée.

Une chose qui paraît d'abord fort douteuse, ce sont les dangers du voyage. Le dieu ne subsistait que de la charité des pélerins, & ç'aurait été une grande mal-adresse à ses ministres de placer son temple dans un endroit inabordable.

Il était nécessaire qu'il fût éloigné, qu'on n'y arrivât qu'avec peine, & que de grands obstacles à vaincre tinssent toujours en haleine la dévotion des voyageurs. Ces déserts immenses, ces sables stériles dont le temple était environné, cette verdure riante qui semblait naître à son

risquait rien d'en entreprendre le voyage.

Peut-être n'est-il pas aussi facile d'en excuser le motif. On regarde comme une vanité ridicule d'aller, à travers tant de fatigues, se faire adopter par un dieu barbare. L'envie de passer pour le fils de Jupiter Ammon, paraît l'effet d'une ambition ridicule & déraisonnable. Mais voilà comme on est toujours injuste.

1°. On pourrait douter assez raisonnablement qu'il ait eu cette envie: Arrien, au moins aussi croyable, aussi exact que Plutarque ou Quinte-Curce, n'en dit pas un mot; il n'accuse point son héros de cette espece de charlatannerie.

2°. En la supposant bien prouvée, si c'est une faiblesse dans Alexandre, elle lui est commune avec presque tous les grands hommes du paganisme. Ils ne regardaient la plupart de leurs dieux que comme des héros divinisés par leurs grandes actions: ils se faisaient, aux yeux du peuple, un mérite d'en tirer leur origine. Ils sçavaient que les gens sages n'étaient pas dupes de ces généalogies honorables;

mais auſſi ce n'était pas aux gens ſages qu'ils voulaient en impoſer.

Scipion a toujours paſſé pour un capitaine modéré : il aimait qu'on répandît ſourdement dans Rome qu'il était fils de Jupiter. Céſar ſe diſait iſſu de Vénus en ligne directe. Sertorius n'oſait peut-être s'attribuer une ſi grande nobleſſe parmi des peuples ſauvages qui n'en auraient rien cru : il avait au moins une biche divine qui lui parlait à l'oreille, & les Eſpagnols reſpectaient ſa biche, parce qu'ils croyaient y voir quelque choſe d'extraordinaire.

Tous ces traits ſont des reſtes de ces vieux uſages où la politique ſavait tirer parti de la ſuperſtition. Alexandre n'eſt donc pas ſi blâmable qu'on l'a prétendu.

Une preuve qu'il ne faiſait pas de ſa divinité plus de cas qu'il n'en devait faire, c'eſt qu'il était le premier à en badiner dans l'occaſion. Une autre preuve que l'orgueil n'entrait pour rien dans les démarches qu'il fit pour l'obtenir ; c'eſt que depuis on ne le vit ni moins doux pour les ſoldats, ni moins compatiſſant pour les vaincus.

S'il parut s'écarter quelquefois de ces sentimens vertueux, ce fut dans des instans où il n'était point en garde contre un penchant qui a déshonoré bien d'autres grands hommes. Il s'était laissé surprendre par le vin.

Quand il fut arrivé au temple de Jupiter, on pense bien que les prêtres ne lui répondirent que ce qu'il voulut. Ils lui promirent des victoires, parce qu'il y aurait eu peu de sûreté à lui annoncer des malheurs : ils le reconnurent pour fils du dieu, parce qu'il les paya bien : ils l'auraient adoré lui-même s'il l'avait exigé.

Il revint aussi-tôt en Egypte, où il vit avec plaisir les murs de la nouvelle ville qui commençaient à s'élever : il y donna de nouveaux ordres, & repartit sur le champ pour marcher au-devant de Darius.



CHAPITRE VII.

Depuis la conquête de l'Egypte jusqu'à la bataille d'Arbelles.

CE prince ne fuyait plus. Accablé d'abord par sa défaite, il s'était cru perdu sans retour. Ensuite il avait repris courage, en voyant qu'on ne le poursuivait point. Il avait abandonné sans regret des provinces qu'il ne pouvait plus défendre ; & en sacrifiant ses états d'occident, il s'était assuré une retraite dans ceux d'orient. Il s'en fallait beaucoup qu'il fût sans ressource.

Toutes ces contrées, appellées aujourd'hui le Schirvan, le Gilan, le Mazanderan, le Korasan, le royaume de Balk, le Tocarest, soumises autrefois par le courage des premiers Perses, étaient pleines d'habitans courageux, attachés par habitude au gouvernement présent, & qui peut-être n'avaient point encore entendu parler de ses désastres.

Ces peuples, qui n'avaient jamais

vu leur maître, & ne devaient sa présence qu'à ses malheurs, lui fournirent en peu de tems de nouveaux défenseurs. La courageuse résistance des Tyriens lui donna le tems de respirer & d'augmenter ses forces. Il en avait si bien profité, qu'il se trouvait alors à la tête de six cents mille hommes qu'il conduisait vers le Diarbek.

L'adversité ne l'avait point corrigé. Il était toujours fier & plein d'audace. Quoiqu'il eût éprouvé combien ces troupes nombreuses étaient peu d'usage dans un jour d'action, il se croyait déja sûr de recouvrer par leur moyen tout ce qu'il avait perdu.

Il écrivait à Alexandre des lettres pleines de hauteur, où il offrait comme une grace de lui laisser une partie des pays qu'il possédait déja. Aussi, au lieu de lui répondre, Alexandre s'avançait pour le combattre.

Peu de tems auparavant, il avait fait un trait qui devait le rendre cher à tous les Perses capables de sentir le prix d'une action généreuse. On a vu comment il avait traité la mere, les enfans & la femme de Darius. Il avait

laiſſé celle-ci prête à accoucher, & dans une ſituation douteuſe. Au milieu d'une marche, il apprend qu'elle vient d'expirer.

Auſſi-tôt il quitte tout autre ſoin. Il court à l'infortunée Syſigambis qu'il trouve dans le déſeſpoir. Il la raſſure; il la conſole, il mêle ſes larmes à celles qu'elle verſait. Il fait faire à la Reine des funérailles comme Darius lui-même aurait pu les ordonner dans les tems de ſa proſpérité; &, comme on l'a vu, cette douleur, cette magnificence n'avaient rien d'intéreſſé.

La malignité la plus outrée ne pouvait le blâmer d'honorer ainſi la mort d'une belle femme, qu'il avait tant reſpectée pendant ſa vie. Eſt-il étonnant après cela que les Perſes aient aimé avec tendreſſe un ennemi capable d'un procédé ſi généreux?

On dit que Darius, en l'apprenant, en fut touché juſqu'aux larmes. Ne pouvant en marquer autrement ſa reconnaiſſance, il fit lui-même des vœux pour un ennemi qui le forçait à l'admirer, & qu'il ne pouvait haïr, lors même qu'il avait tant de ſujet de le craindre.

S'il eſt vrai, comme on le dit, que dans ce tems là même il cherchât à le faire aſſaſſiner, tant de baſſeſſe releverait encore la magnanimité d'Alexandre.

Il avançait toujours dans le Diarbek, autrefois la Babilonie. Il avait d'abord paſſé l'Euphrate, fleuve célebre dans l'écriture, enſuite le Tygre moins célebre, mais plus rapide; & ſoit que Darius n'eût point donné d'ordres, ſoit que ceux qui en étaient chargés les euſſent mal ſuivis, il ne trouva point d'obſtacles. Les deux armées ſe rencontrerent enfin dans une vaſte plaine, près d'un lieu nommé *Gaugamèle*, ou la maiſon du Chameau.

Ce lieu avait été ainſi nommé d'un chameau, que le premier Darius, fils d'Hiſtaſpe, avait beaucoup aimé: quand cet animal fut devenu vieux, il lui fit bâtir une maiſon, & lui aſſigna, pour ſa ſubſiſtance, les prairies des environs.

On croirait qu'un prince qui traite ſi bien un chameau, devait être plein d'humanité pour les hommes. C'eſt pourtant lui qui, marchant contre les

Scythes, fit égorger sept freres, fils d'un vieillard respectable, parce que ce malheureux pere demandait qu'on lui laissât un seul de ses enfans pour lui servir de compagnie. C'est encore lui qui fit massacrer une famille entiere pour le crime d'un seul particulier. Ce n'est pas le seul souverain qui ait respecté le sang des animaux plus que celui des hommes.

Ce nom de Gaugamèle n'étant ni noble, ni connu, on a donné à la bataille qui s'y livra le nom d'Arbelles, bourgade un peu plus considérable dans le voisinage.

Des deux côtés l'envie de combattre était extrême, & chacun se croyait en droit d'espérer la victoire. Outre l'avantage du nombre, Darius avait pour lui la situation des lieux.

Il se flattait qu'au Granique ses troupes avaient été surprises plutôt que battues par des ennemis qu'elles ne connaissaient pas encore. A Issus des défilés étroits avaient rendu sa supériorité inutile, & ne lui avaient permis d'employer que la moindre partie de son armée. Mai ici, dans les

plaines immenſes du Diarbek, il pouvait avec aſſurance développer toutes ſes forces, & comptait écraſer ſans peine un ennemi qui n'avait encore dû ſes ſuccès qu'aux circonſtances.

Du côté d'Alexandre, la confiance paraiſſait un peu mieux fondée. La valeur de ſes troupes, leur ardeur, deux victoires, tant de conquêtes, ſa ſupériorité reconnue ſur Darius, qu'il ſentait, & que les ſoldats ſentaient comme lui, ſemblaient des gages aſſurés de la victoire.

Auſſi était-il ſi tranquille, qu'après avoir fait ſes diſpoſitions, il s'endormit profondément. Le lendemain, quand l'armée rangée en bataille n'attendait plus que ſes ordres pour charger, il fallut le réveiller.

On en dit autant du prince de Condé à Rocroy. Ce ſommeil profond dans un auſſi grand danger, pouvait chez les deux princes venir de la même cauſe, d'abord d'un excès de fatigue, & enſuite d'une eſpece de ſang-froid que la nature accorde rarement, & qui déſigne preſque toujours les hommes nés pour commander aux autres.

Enfin parut cette célebre journée qui devait décider ſans retour à qui appartiendrait l'empire de l'Aſie.

La victoire fut diſputée : il y eut des momens où les Perſes s'en crurent les maîtres avec raiſon. Alexandre ne la dut qu'à lui-même, à une intrépidité infatigable, qui bravait le péril ſans négliger les reſſources, chargeant partout avec la valeur d'un ſoldat, ſoutenant à propos une de ſes aîles qui pliait, & portant avec ſageſſe ſes plus grands efforts contre la gauche de ſes ennemis, où étaient avec le roi leurs principales forces.

Le nombre, la valeur, le déſeſpoir des Perſes, ne purent rien contre l'aſcendant des Macédoniens. Le malheureux Darius ſe montra avec pompe dans la mêlée où ſon rival combattait avec courage. Il était, dit-on, ſur un char ſuperbe, tout couvert de pierreries. Alexandre était à cheval ſans autre parure que ſes armes.

Le prince Perſan croyait animer par-là ſes ſujets ; mais ce faſte déplacé ne ſervit qu'à redoubler l'empreſſement de ſes ennemis. Il s'en dépouilla

bientôt pour fuir avec précipitation, laissant le champ de bataille tout couvert de ses morts, & bien certain désormais qu'il n'avait plus rien à prétendre au trône de Cyrus.

CHAPITRE VIII.

Depuis la bataille d'Arbelles jusqu'à la mort de Darius.

LA bataille du Granique avait ouvert à Alexandre l'entrée de l'Asie. Celle d'Issus lui avait assuré l'Anatolie, la Sourie, l'Egypte. Celle d'Arbelles lui donna le reste de l'empire. Babilone, Suse, Persepolis, qui avaient été si long-tems le séjour du luxe, où la magnificence persanne s'était déployée avec tant d'éclat, devinrent en un instant la proie du vainqueur.

On sait que le palais de cette derniere fut brûlé par Alexandre lui-même dans une partie de débauche; & ses débris qui existent encore, inspirent peu de regrets. Ils prouvent,

comme on l'a dit dans l'introduction, que les ouvriers Egyptiens qui l'avaient construit n'étaient ni des hommes de goût, ni des artistes habiles; tous les voyageurs s'accordent à dire que c'était un édifice immense & grossier.

Tandis qu'on réduisait ses palais en cendres, Darius errait de province en province. Il portait par-tout son infortune & sa douleur. Il cherchait des alliés compatissans, & ne trouva que des sujets perfides.

Quinte-Curce lui fait tenir, au peu de troupes qui l'avaient suivi, le discours le plus noble. Il lui fait dire qu'il aime mieux mourir que de renoncer au titre de roi. S'il avait ce dessein, il semble qu'il n'aurait jamais pu l'exécuter plus glorieusement que sur le champ de bataille d'Arbelles, où cent mille sujets zélés s'étaient sacrifiés pour sa défense.

Le même historien fait aussi jurer aux soldats de verser tout leur sang pour lui. Cependant peu de jours après, gagnés par deux courtisans mécontens de leur maître, ou fatigués de se voir si long-tems les compagnons d'un prince sans asyle, ils

entrerent dans sa tente & le chargerent de fers.

On dit que ces fers étaient d'or. C'eût été un outrage de plus. Mais où Bessus & Satibazrane, les chefs des conjurés, les auraient-ils fait faire? Pour les trouver sur le champ, il aurait fallu qu'ils en eussent fait provision dès long-tems.

On peut croire que Tamerlan, vainqueur & maître de l'Asie, employa ce trait d'insulte contre Bajazet, qu'il voulait humilier. Mais il n'est guère probable que de malheureux fugitifs, manquant de tout, & poursuivis par un ennemi redoutable, s'amusassent à pousser si loin le rafinement de la vengeance.

Il semble que la fortune aime à épargner aux grands hommes de certains crimes nécessaires, qui les rendraient odieux. C'est ainsi que la mort de Pompée ne fût point l'ouvrage de César qui en recueillit le fruit. Henri IV ne trempa point dans l'assassinat du duc de Guise, sans lequel il n'aurait peut-être jamais été roi de France.

Il n'importait pas moins à Ale-

xandre d'être défait de Darius. Si ce roi était tombé vivant entre ses mains, la clémence & la rigueur pouvaient également devenir dangereuses. Ce qui pouvait arriver de plus heureux pour lui, c'était que Darius pérît dans une bataille, ou par la main de ses sujets. Son bonheur lui assura encore cet avantage ; la fortune, en le délivrant d'un rival, lui ménagea jusqu'à l'honneur de le venger.

Au premier bruit de la détention du roi, il s'était mis en marche, & suivait les rebelles avec toute son activité. Ceux-ci, en portant les mains sur leur roi, paraissaient n'avoir commis qu'un crime infructueux.

Probablement Bessus ne se flattait point de relever l'empire des Perses. Il ne pouvait guère espérer non plus d'acheter avec la tête de Darius les bonnes graces d'Alexandre. La générosité des sentimens de ce prince était connue : s'il avait reçu avec bonté des hommes courageux qui paraissaient plier sous sa puissance, il ne pouvait garder qu'une haine implacable à des traîtres, souillés d'un crime

dont ſa propre ſûreté exigeait le châtiment : auſſi les chefs de la conjuration ne trouverent point de parti plus ſûr que de continuer à fuir avec leur priſonnier.

Ce roi, dont le faſte avait ſi longtems rempli l'Aſie, était alors captif au milieu de ſes ſoldats, dont la plupart ignoraient qu'ils eſcortaient leur prince. Les rebelles, pour le mieux cacher, avaient couvert de peaux la voiture où on le conduiſait.

Tout-à-coup on vient leur annoncer que les Macédoniens approchent. Ils pouvaient encore réſiſter, & même rendre au vainqueur ſa témérité funeſte. Le prince Grec, dans la rapidité de ſa courſe, n'avait pu ſe faire ſuivre que par peu de troupes. Ses ennemis avaient plus de trente mille hommes. Un peu de réflexion ſuffiſait peut-être, pour faire de Beſſus un des plus heureux ſcélérats dont il ſoit parlé dans l'hiſtoire. Mais la frayeur ne réfléchit point. Ils ne penſerent qu'à la fuite.

Beſſus s'approcha du charriot où était couché Darius, & lui préſentant un cheval, l'exhorta à ſe déro-

ber aux mains de ſes ennemis. Ce prince aigri, par tant de perfidie & de lâcheté, refuſa un ſecours qui en l'enlevant aux Macédoniens, ne lui aurait pas rendu ſa liberté.

Alors Beſſus & ſes complices, au déſeſpoir d'avoir commis un crime inutile, n'écouterent plus que la rage. Ils percerent de coups ce prince infortuné, & les chevaux qui traînaient ſa voiture. Ils abandonnerent ainſi à la généroſité du vainqueur leur maître mourant, encore chargé de chaînes.

Cependant Alexandre arrivait avec ſes ſoldats. La campagne était couverte de fuyards; on cherchait partout Darius, & perſonne ne pouvait enſeigner où il était.

Enfin un Macédonien preſſé par la ſoif, & cherchant une fontaine aux environs, apperçut un charriot ſans apparence, dont les chevaux couverts de bleſſures paraiſſaient dans le dernier épuiſement. C'était celui où expirait Darius.

Un ſoupir qui ſemblait en partir fit approcher le Macédonien : il apperçut ce malheureux roi qui perdait ſa

vie avec ſon ſang, & qui l'ayant reconnu pour un Grec, le chargea d'aller porter à Alexandre ſes dernieres paroles. Il expira peu de tems après, en implorant la juſtice de ſon ennemi contre des ſujets parricides.

Telle fut, à la fleur de ſon âge, la fin d'un prince qui paraît avoir mérité un meilleur ſort. L'hiſtoire, qui nous le fait peu connaître, ne lui reproche point de défauts conſidérables. Il eut ceux qui accompagnent quelquefois la ſouveraine puiſſance, l'orgueil, la faibleſſe & la crédulité.

La grandeur de ſon infortune inſpire la compaſſion, & le genre de ſa mort la redouble. Son plus grand malheur fut d'avoir un ennemi tel qu'Alexandre. La gloire de ſon vainqueur lui coûta le trône & la vie.

Celui-ci ne ſe démentit point. Il pleura ſur le corps de Darius: il lui fit rendre tous les honneurs dus à ſon rang; & quoiqu'on puiſſe lui appliquer ce que Corneille a dit de Céſar:

Qu'il eſt doux de plaindre
Le ſort d'un ennemi, quand il n'eſt plus à craindre!

il faut cependant avouer qu'une modération si sage mérite des éloges. Des égards si long-tems soutenus pour une famille que les préjugés ordinaires de la politique semblaient l'autoriser à traiter sans ménagement, font plus d'honneur à la bonté de son cœur, que tant de conquêtes n'en font à son courage.

CHAPITRE IX.

Depuis la mort de Darius jusqu'à la conquête des Indes.

De cet instant Alexandre put se regarder comme le possesseur légitime & paisible de l'empire. Il en avait abattu toutes les forces. Bessus & ses complices, réduits à se cacher & devenus exécrables à leur propre parti, n'étaient plus à craindre. Il ne restait plus à soumettre que des nations éloignées, à peine connues, qui paraissaient ne valoir pas la peine d'être conquises, ou qui pouvaient l'être par des généraux subalternes.

Mais il semble que la maxime de ce prince était de ne s'en rapporter qu'à lui pour les expéditions militaires. Il était sûr de son bonheur, & ne l'était pas de celui des officiers qu'il en aurait pu charger. Il les employait à maintenir l'ordre & le calme dans ses conquêtes : il les laissait jouir des douceurs de la paix ; & le seul prix qu'il tirait pour lui-même de ses victoires, était d'en chercher de nouvelles à travers de nouveaux dangers.

Au reste il ne faut pas croire qu'il s'abandonnât ainsi à son ardeur guerriere, sans avoir un but bien fixe & bien déterminé. Ce n'était pas le monde indistinctement qu'il voulait subjuguer ; c'étaient les pays soumis à la couronne de Darius, dont il prétendait soutenir tous les droits.

Malgré l'ambition ridicule qu'on lui attribue, il n'attaqua jamais que les peuples qu'il pouvait regarder comme les sujets du trône dont il s'était rendu maître. S'il combattit les Scythes, ceft que ces sauvages étaient venus le défier avec menaces, & il se contenta de les avoir écartés. S'il pé-

nétra dans les Indes (1), c'est qu'elles appartenaient aux Perses, depuis que le premier Darius en avait fait la conquête, & l'on verra bientôt que cette expédition même souffre des difficultés.

Ce qui prouve mieux que toutes les déclamations contraires qu'il savait soumettre son ambition à des regles, & ne suivre que ses droits bien ou mal fondés, c'est qu'après son retour des Indes, pendant près d'un an qu'il passa à Babylone, il ne songea point à inquiéter l'Arabie qui n'en est pas éloignée. Cette vaste contrée pouvait cependant le tenter à bien des égards.

Le commerce de ses parfums, aujourd'hui anéanti, mais alors très-considérable, son étendue, son voisinage, sa situation le long du Golfe Persique, & de la mer Rouge dont il possédait les autres bords, enfin la facilité de l'envahir, étaient des raisons

(1) Dans le dénombrement des troupes de Darius, Arrien compte toujours des Indiens. Il distingue même ceux de la montagne, & ceux de la plaine.

plus que suffisantes pour l'engager à y porter ses armes.

Cependant comme elle n'avait jamais été de la dépendance des Perses, il ne crut pas qu'il lui fût permis de l'attaquer ; il se borna à dompter les peuples qui pouvaient l'être avec une apparence de justice.

Il vint à bout de réduire tant de pays en moins de tems qu'un voyageur n'en aurait mis à les parcourir, observant toujours la même conduite, donnant par-tout l'exemple aux soldats, s'en faisant adorer par mille traits de grandeur & de bonté qu'on a peine à lire sans attendrissement, souvent blessé, toujours heureux, & se tirant des dangers où son courage l'exposait quelquefois, par de nouveaux efforts de hardiesse, qui dans tout autre auraient passé pour de la témérité.

On n'entre point dans tous les détails de ces expéditions : 1°. parce qu'ils ne prouvent autre chose que le courage d'Alexandre, dont certainement personne ne doute : 2°. parce que ne reconnaissant plus aujourd'hui dans les noms modernes ceux que

portaient autrefois ces mêmes lieux, il eſt inutile & même impoſſible de les indiquer avec exactitude.

Il parcourut les bords de la mer Caſpienne, traverſa le Mazanderan, le Chorafan, le Sableſtan, & ſe trouva enfin auprès des montagnes du Candahar, ſur les barrieres naturelles qui ſéparent les Indes de la Perſe, & qui n'étaient point alors les limites de ce dernier empire.

Dans des marches ſi longues, ſouvent pénibles, à travers des nations armées, qui faiſaient quelquefois acheter leur ſoumiſſion par beaucoup de ſang, les ſoldats ne marquaient pas toujours la même bonne volonté. Couverts de bleſſures, épuiſés de fatigues, ils regrettaient leur patrie, & ſe laſſaient de ne point trouver de fin à leurs travaux.

C'était dans ces momens qu'on pouvait voir combien il importe à un roi de partager avec ſes troupes les périls & les fatigues auxquels il les expoſe. Un regard, un mot d'Alexandre leur rendait toute leur ardeur. Ils avaient honte de paraître, ou moins robuſtes, ou moins hardis qu'un

prince sous qui ils s'étaient enrichis & couverts de gloire; & ces crises de faiblesse ou d'incertitude étaient toujours suivies d'un redoublement de vivacité. Telle était leur disposition en arrivant aux montagnes du Candahar, & quand ils se preparaient à entrer dans les Indes.

CHAPITRE X.

S'il est bien vrai qu'Alexandre ait conquis les Indes.

Un académicien de nos jours a fait une longue comparaison de la conquête des Indes par Alexandre, avec celle du même pays par le fameux usurpateur Thamas-Kouli-Kan: mais il n'y en avait aucune à faire.

1°. Les exploits du Persan moderne sont vrais, & ne peuvent être révoqués en doute, au lieu que des esprits difficiles pourraient très-bien contester ceux du Macédonien.

2°. En supposant de part & d'autre la vérité égale, Alexandre ne fit qu'entamer la lisiere des Indes, & la

marche de Schah Nadir depuis le Candahar jusqu'à Delly, est aussi supérieure à la bataille contre Porus, que les forces du Mogol l'étaient à celles de ce petit roi, qui n'est connu que par sa défaite, & dont on ne retrouve plus aujourd'hui les états.

3°. On n'attribue à Alexandre dans ces pays que des actions de noblesse & de générosité, au lieu que Nadir n'y laissa que des preuves de barbarie & d'avarice.

4°. Enfin le premier était un roi, & un très-grand roi, qui avait pour lui la justice, en réclamant les droits d'un prince à qui il succédait, au lieu que Nadir n'ayant pour lui que les droits des brigands, s'étant assis par la force sur un trône souillé du sang de son maître, était bien éloigné de pouvoir en rien prétendre à celui de l'infortuné Muhammed.

On a dit que l'expédition d'Alexandre dans les Indes pouvait souffrir des difficultés, & rien n'est plus vrai. Si l'on veut faire quelque attention aux récits des historiens, on verra que, sans être soupçonné d'un pyrrhonisme

outré, on peut croire la chose au moins douteuse.

Ils disent qu'à l'arrivée d'Alexandre, tous les petits rois du pays allerent au-devant de lui, en le félicitant de ce qu'il était le troisieme fils de Jupiter qui les honorait de sa présence; que n'ayant pas eu le bonheur de voir ni Bacchus ni Hercule, ils en étaient bien dédommagés par celui de pouvoir lui rendre leurs hommages : comme si ces Rajas Indiens avaient pu connaître les fables des Grecs; comme s'ils avaient étudié à fond la mythologie de Mycene ou de Thebes, pour faire un compliment honnête à un étranger qu'ils n'avaient jamais vu.

Ils mettent par-tout des places fortifiées, tandis qu'il est certain que dans ces climats, où les usages n'ont jamais changé, les fortifications sont inconnues. La défense des états consiste dans les armées, & non dans les remparts. Les villes sont toutes ouvertes, & prêtes à recevoir la loi du parti qui tient la campagne. Les seules places qui soient capables d'un peu

de résistance, se trouvent sur la côte, & n'ont été bâties que par nos marchands.

Ils font de l'Hydaspe, de l'Acesine, de l'Hydraote, des fleuves très-considérables; & ce sont de petites rivieres à peine comparables à notre Marne, à notre Ionne, dont on ne parle point.

Ils font un prince puissant de ce Porus, qui n'était probablement qu'un de ces vice-rois dont l'Inde est remplie, & qui ayant été vassal ou tributaire de Darius, n'avait aucune raison pour combattre son vainqueur.

Car il faut remarquer qu'Alexandre ne détrônait aucun des princes qu'il soumettait: il leur laissait le rang & le pouvoir dont les Perses ne les avaient point privés, & c'est une nouvelle preuve qu'il ne voulait l'empire que sur le même pied où Darius l'avait possédé.

Cependant tel est le pouvoir des écrivains éloquens sur la postérité, que quand ils veulent illustrer des noms, ils les immortalisent. Il y en a peu de plus connus que celui de Porus. Personne n'ignore sa prétendue

réponse à Alexandre, qui lui demandait après sa défaite, comment il voulait qu'on le traitât. *En roi*, reprit-il avec fierté.

On ne veut pas voir que cette réponse est le comble du ridicule dans la bouche d'un Indien qu'on suppose n'être jamais sorti de son pays, & n'être par conséquent instruit que des usages de sa nation. La façon de traiter les rois vaincus dans ces climats était alors & est encore de les égorger sur le champ. Ce n'était pas là sans doute le traitement que Porus croyait le plus convenable à la majesté royale.

Le trait le plus fort d'ignorance ou de fausseté dans ces historiens, c'est lorsqu'ils parlent de la descente d'Alexandre le long du Sinde, & de son entrée dans l'Océan.

Ils lui font employer neuf mois à descendre ce fleuve, dont le cours entier n'a pas plus de 500 lieues. Ils assurent que c'était une témérité que d'exposer ainsi tant de braves gens sur un fleuve inconnu. Mais il s'en fallait beaucoup qu'alors le Sinde ne fût inconnu.

Il était depuis long-tems sous la domination des Perses : c'est de-là qu'étaient partis des navigateurs, qui ayant par les ordres de Darius parcouru le Golfe Persique depuis Diu, la mer d'Arabie, le long des côtes de Mascate & d'Aden, rentrerent par le détroit de Babel-Mandel dans la mer Rouge, & vinrent aborder dans les ports de l'Egypte.

Ce voyage prouve que la navigation sur ces mers était alors très-ordinaire, mais il démontre encore autre chose : c'est que la frayeur, l'embarras des Macédoniens en voyant le flux & le reflux, est une pure imagination.

On les représente comme éperdus en voyant monter la marée, persuadés que cet étrange accident était une preuve du courroux des dieux, qui désapprouvaient leur folle ambition. Cependant Alexandre avait dans son armée, des Perses, des Phéniciens, des Indiens même, qui devaient parfaitement connaître les effets de la marée sur les côtes qu'ils habitaient, ou dont le commerce de-

vait au moins leur avoir donné une notion entiere.

On ſait combien dans ces rencontres ceux qui ſavent quelque choſe d'extraordinaire ſont empreſſés d'en inſtruire ceux qui l'ignorent. En aprochant de l'Océan, on ne devait parler dans toute l'armée que du ſpectacle qu'on allait avoir de la mer qui s'élevait elle-même au deſſus de ſes rivages : ce ſpectacle ne pouvait être pour les Macédoniens qu'un objet de curioſité, & non pas de déſeſpoir.

Il faut encore ajouter à cette réflexion, qu'Alexandre ayant demeuré long-tems avec une partie de ſon armée ſur les bords de la mer Rouge, où les marées ſont réglées & périodiques, il n'était pas poſſible que ce prince éclairé n'eût conſervé aucune lumiere ſur un fait ſi public, dont il avait été tant de fois témoin.

Enfin, pour derniere abſurdité, on fait reſſentir à Alexandre la joie la plus exceſſive en approchant de la mer de Perſe : on lui fait dire à ſes ſoldats, que ſans répandre de ſang ils étaient les maîtres de l'univers ; que

leurs exploits allaient auſſi loin que la nature, & que bientôt ils verraient des choſes qui n'étaient connues qu'aux dieux immortels.

Certainement jamais Alexandre n'a pu tenir des diſcours auſſi ridicules. Il ſavait bien que la vue d'un petit coin de l'Océan ne le rendait pas maître de l'univers, puiſque dans le pays même qu'il quittait, il laiſſait une infinité de peuples qu'il n'avait point ſoumis. Il ſavait bien auſſi que les rivages de Guzarate n'étaient point les bornes de la nature. Il ne pouvait pas croire que la vue des eaux qui baignent ces côtes, fût réſervée aux ſeules divinités, puiſqu'il était certain que des Phéniciens, des Perſes en avaient joui avant lui, & qu'aſſurément il ne prenait ni les Phéniciens ni les Perſes pour des dieux immortels.

De ces obſervations on ne veut pas conclure qu'il faille mettre l'expédition d'Alexandre dans les Indes, au rang des faits abſolument faux. On penſe ſeulement que les écrivains qui avaient ſuivi ce prince n'ayant pu faire paſſer leur récit juſqu'à nous,

ceux qui ont travaillé d'après eux ; ont cru, comme le dit Arrien lui-même, pouvoir *prodiguer le merveilleux en parlant d'un pays si éloigné.* Ils ont suivi leur imagination bien plus que la vérité.

Au reste rien n'est moins intéressant pour la gloire d'Alexandre. La conquête des royaumes d'Attok, de Lahor, de Multan & de Bukor n'y peut rien ajouter. Ce ne sont point ses actions dans ces pays obscurs qui ont fixé les regards de la postérité.

CHAPITRE XI.

Retour d'Alexandre à Babylone. Sa mort.

APRÈS avoir soumis la partie des Indes qui avait dépendu de l'empire des Perses, Alexandre ne songea plus qu'à son retour à Babylone. La même sagesse qui l'avait arrêté sur les frontieres de l'Arabie, ne lui permit point de passer l'Hyphase. Cette riviere fut le terme de son empire, comme elle l'avait été de celui de Darius.

Alors sa gloire & sa puissance furent au comble. L'Asie qu'il avait long-tems désolée, commença à goûter un repos qu'elle avait perdu depuis qu'il régnoit. Le retour du prince dans la capitale, annonçait à ses vastes états un calme que rien ne pourrait plus troubler.

Quelques soulevemens excités sur les frontieres, s'étaient dissipés sans peine. Dans la Grece, Sparte avait osé remuer, mais elle avait plié sous les efforts d'un seul lieutenant d'Alexandre : quarante mille Spartiates avaient fui devant vingt mille Macédoniens, tant la fortune présente des uns élevait leur courage, & tant les autres avaient dégénéré.

Dans Athenes, Démosthene toujours inquiet, toujours ami des intrigues & des cabales, avait forcé ses propres citoyens de l'exiler, & pour comble de malheur, la cause de son exil avait été déshonorante.

Les Perses, qu'une longue suite de rois, ou lâches, ou cruels avait façonnés au plus rude esclavage, obéissaient avec plaisir à un roi juste &

modéré, qui ne les écartait ni des honneurs, ni des emplois.

Les Macédoniens, étonnés eux-mêmes de la rapidité de leurs succès, regardaient Alexandre comme un dieu qui maîtrisait la fortune. Ce prince également aimé, également respecté des vainqueurs & des vaincus, ne voyait dans son vaste empire que des sujets soumis, & réduisait tous ses voisins à le craindre ou à l'admirer.

Tels étaient les sentimens des peuples, quand au retour des Indes il fit son entrée à Babylone.

Cette ville superbe, alors la plus peuplée, la plus opulente de l'univers, préparait à son ambition un spectacle bien flatteur. Tous les rois qu'il avait soumis sans les détrôner, tous les peuples qui redoutaient ses armes sans les avoir éprouvées, y avaient envoyé leurs députés. Il semblait que l'univers entier l'attendît pour lui rendre hommage. Il put alors se rassasier d'honneurs, & jouir de tout l'éclat de sa fortune.

Il passa une année entiere à Babylone. Il semble que les historiens n'au-

raient dû rien oublier de ſes occupations dans ce tems de tranquillité. On s'attend à les voir nous révéler tous les ſecrets de ſa politique : on ſe flatte d'entrer avec eux dans tous les myſteres du gouvernement intérieur. On voudrait voir peindre Alexandre entouré des arts de la paix, après tant d'années paſſées dans l'horreur des combats.

Ce morceau ſerait plus admirable & plus intéreſſant que le détail de ſes victoires : c'eſt malheureuſement celui qu'on ne trouve point.

Après ce qu'on a vu, on ne ſaurait douter qu'il ne prît des meſures pour réunir tous les membres de ſa vaſte monarchie ; que ſon deſſein ne fût d'en faire un ſeul corps, & qu'à l'activité guerriere il n'eût ſubſtitué une autre eſpece d'activité plus utile & plus louable, celle d'un légiſlateur, du fondateur d'un nouvel empire. Mais les hiſtoriens ne nous ont preſque rien laiſſé ſur ces objets.

Ils ont donné le détail très-circonſtancié des funérailles magnifiques faites à Epheſtion, de ſon apothéoſe ; du danger qu'il y avait à paraître

douter de sa divinité, de quelques réparations commandées aux murs de Babylone, & au vieux temple de Belus, ruiné, démoli, brûlé par Xerxès.

C'est à ces puérilités que s'est occupé, suivant eux, pendant une année entiere le fondateur d'Alexandrie, l'éleve d'Aristote, le protecteur, l'ami des sciences & des arts, le prince de l'esprit le plus éclairé, le plus élevé qui fût jamais.

Ils n'ont pas manqué de rapporter aussi fort au long les prédictions des Caldéens qui annoncerent à Alexandre le tems de sa mort.

Parmi les idées ou folles ou peu fondées à qui la faiblesse des hommes a donné du crédit, la plus généralement reçue, est celle qui faisait autrefois précéder la mort des rois par des événemens extraordinaires. Il semblait qu'ils dussent, en expirant, troubler la nature, comme ils avaient souvent troublé la terre pendant leur vie: plus leur regne avait eu d'éclat, plus on imaginait à leur mort de circonstances étonnantes. Ces idées qui sont

faites pour orner la poésie, ne peuvent que déparer l'histoire.

Enfin après onze ans de guerres, un an de repos ou d'occupations moins connues, Alexandre appliqué vraisemblablement à des projets utiles ou glorieux, trouva dans Babylone la fin de son ambition & de sa vie. On a soupçonné qu'il avait été empoisonné; cela peut-être: mais s'il faut en croire le récit des historiens, il ne dut la mort qu'à lui-même. Le véritable poison qui le tua, fut une quantité de vin prodigieuse qu'il prit dans une partie de débauche.

Il mourut accablé d'inquiétudes & peut-être de remords, laissant un empire immense, encore mal affermi. Aussi n'ayant que des enfans en bas âge, entourés de capitaines aguerris & formés par lui-même, son trône ne passa pas à sa postérité. Ses conquêtes, qui avaient tant coûté de sang, devinrent la proie de quelques officiers Macédoniens. La gloire d'Alexandre fit le malheur des peuples qu'il avait soumis.

Les cruautés, les dévastations recommencerent entre tant de rivaux

armés, ambitieux, accoutumés à une vie guerriere, tous assez hardis pour aspirer en secret à la place d'Alexandre, & bien décidés à ne point souffrir que personne la remplît. Quiconque eut des amis & du courage, se fit chef de parti; la succession entiere du conquérant fut déchirée & partagée, & de tant d'états, sa famille ne conserva pas même la Macédoine.

CHAPITRE XII.

Idée qu'on doit avoir d'Alexandre, de son caractere; traits particuliers qui le concernent.

Après avoir suivi Alexandre dans ses conquêtes, on voudrait le voir dans sa vie privée, & pénétrer dans l'intérieur de cette ame si fiere, qui ne semblait faite que pour donner des loix. Mais c'est encore un point sur lequel les historiens ont mal servi notre curiosité. Ce qu'ils en disent se réduit à bien peu de choses, &

ce peu là même n'est guère satisfaisant.

Plutarque prétend que ce prince fut le *plus grand des philosophes* ; il le met, pour la façon d'enseigner, bien au-dessus de Socrate & de Platon ; parce que ceux-ci, dit-il, n'eurent à parler qu'à des Grecs qui entendaient leur langue, au lieu qu'Alexandre porta la philosophie chez les barbares, & qu'il eut pour disciples des peuples sauvages, qui ne connaissaient pas même le nom des Grecs.

Ce n'est pas sans doute sur des raisonnemens de cette espece qu'est fondée l'admiration qu'on a ordinairement pour Plutarque. Autant vaudrait dire que Mahomet & les Califes ses successeurs furent les plus éloquens de tous les hommes, parce qu'ils convertirent à leur loi une grande partie du monde. Ils prêchaient l'alcoran, comme Alexandre enseignait la philosophie, les armes à la main.

Ce n'est point à de pareils philosophes qu'est réservée l'instruction des hommes. Si Alexandre les éclaira, ce fut en encourageant, en récompensant magnifiquement ceux qui travail-

laient à leur procurer des lumieres ; & c'est l'espece de gloire qui suffit aux rois. Les Marc-Aureles & les Fréderics sont rares dans l'histoire du monde.

Le goût qu'Alexandre conserva toujours pour les arts, les honneurs dont il combla ceux qui les cultivaient avec succès, sont une preuve qu'il avait un caractère doux & sensible. Il eut le bonheur peu commun pour les princes, d'avoir des amis.

On connaît sa tendresse pour Ephestion, ce favori qu'elle a rendu célèbre. Quelques écrivains ont avancé qu'elle était fondée sur des motifs honteux ; mais on a peine à le croire.

Ce n'est pas qu'Alexandre, comme tant d'autres héros, n'ait été capable d'une faiblesse déshonorante : mais ces sortes de liaisons survivent rarement à la passion qui les a produites, & la passion même suppose presque toujours d'autres vices dans celui qui en est l'objet ; or l'amitié d'Alexandre pour Ephestion ne s'etant jamais démentie, & l'histoire ne rapportant de ce favori que des actions louables & courageuses, il semble mériter

qu'on n'attribue son élévation qu'à la vertu.

D'autres officiers eurent aussi part à la confiance de leur maître, mais non pas avec la même étendue. Il vivait avec eux comme un ami indulgent. Il oubliait son rang dans bien des occasions où peu de rois auraient le courage de ne le pas faire valoir.

Un jeune Macédonien amena dans un bal où il était, une courtisanne pleine d'agrémens & de talens. Le roi, en la voyant danser, ne put se défendre de quelques desirs; mais ayant appris que le jeune homme aimait cette fille avec passion, il lui fit dire de se retirer promptement, & d'emmener avec lui sa maîtresse.

On voulait l'exciter contre un homme qui condamnait toutes ses actions. Il se contenta de répondre: c'est le sort des rois d'être blâmés quand ils se conduisent le mieux.

La veille de la bataille d'Arbelles, on vint lui dire que plusieurs de ses soldats avaient comploté de prendre & de garder pour eux ce qu'ils trouveraient de meilleur dans les dépouilles des Perses. Tant mieux, dit

il, c'eſt une marque qu'ils ont envie de ſe bien battre.

Un jour, en regardant arriver des mulets chargés d'argent qu'on lui envoyait, il apperçut un des conducteurs, dont le mulet était mort en chemin, qui s'avançait avec peine, plié ſous le poids d'un ſac qu'il rapportait ſur ſon dos : il lui fit préſent du ſac.

Une autre fois s'étant un peu arrêté derriere ſa troupe au milieu d'une marche, dans une montagne couverte de neige, il rencontra un ſimple ſoldat, à qui le froid & la fatigue avaient fait perdre la connaiſſance, Il le prit dans ſes bras, le rapporta lui-même à l'endroit où les autres l'attendaient avec du feu, & ne le quitta point qu'il ne le vît parfaitement rétabli. Tous ces traits prouvent, ce ſemble, qu'il avait dans l'ame autant d'humanité que de grandeur.

Il ſut éviter l'écueil où périt la gloire de preſque tous les grands. L'amour ne lui fit jamais faire de fautes. L'hiſtoire ne nous a même conſervé le nom d'aucune de ſes maîtreſſes.

Il méritait des éloges, & les poëtes de ſon tems ne ſouffraient pas ſans doute

doute qu'il en manquât. Mais il n'avait point fur cet article l'avidité orgueilleufe de tant de princes qui reçoivent fans rougir les louanges les plus mal-adroites : il fe défiait de ces ames lâches, fi communes dans les cours, qui tendent perpétuellement des pieges à la vanité des fouverains.

On fait qu'un mauvais poëte lui ayant préfenté de mauvais vers, il le fit payer très-libéralement, mais à condition qu'il ne ferait plus de vers. Cette conduite devrait être celle de tous les grands, qui, pour un peu d'argent, s'épargneraient beaucoup d'ennui.

Un autre de ces flatteurs qu'on appelle hiftoriens, lui lifait, en traverfant un fleuve, la defcription d'une de fes conquêtes. Il affaibliffait la vérité, comme c'eft l'ufage, par des exagérations ridicules. Le conquérant indigné jetta tout l'ouvrage dans la riviere.

On a prétendu qu'après fon expédition dans les Indes, il avait fait enterrer dans le pays, des armes beaucoup plus grandes qu'à l'ordinaire, afin de perfuader à la poftérité que

lui & ses soldats étaient des géans. Le trait qu'on vient de raconter doit rendre douteuse une vanité si pitoyable.

On sait que sur la simple priere d'un philosophe qui avait eu quelque part à son éducation, il pardonna à une ville qu'il avait juré de détruire. On sait aussi qu'à vingt ans, dans l'ivresse d'un premier succès, en faisant ruiner la ville de Thebes, il voulut qu'on épargnât la maison où était né le poëte Pindare, laissant ainsi un monument de goût & de bonté au milieu de ces ruines qui annonçaient la vengeance.

On lui a reproché avec amertume le changement de ses mœurs. La mort de Darius, dit-on, & l'instant où il se vit sans concurrent à l'empire, fut l'époque fatale qui détruisit toutes ses vertus. Il avait été jusques-là sobre, tempérant, ennemi des plaisirs. Il devint passionné pour la table, pour les femmes, & même pour toutes les especes de débauches.

Il s'en était tenu toujours à la simplicité de son pays. Il y fit succéder le luxe & la somptuosité des Perses.

Il souffrit, il exigea même qu'ils se prosternassent devant lui, comme ils avaient coutume de le faire devant leurs rois. Il prit leurs habillemens, & força tous ses courtisans à suivre son exemple. Enfin il épousa la fille d'un seigneur du pays, & parut ainsi vouloir soumettre par la suite le sang des vainqueurs au sang des vaincus. Ceux qui l'ont tant blâmé sur ces derniers articles, n'ont pas assez réfléchi à la position où il se trouvait.

Il était maître d'états vastes & peuplés, qui contenaient plus de villes qu'il n'avait de soldats. Vouloir perpétuellement les contenir par la force, c'était une chose impossible.

Trente mille Macédoniens avaient bien pu dans un jour d'action renverser & mettre en fuite des troupes nombreuses, rassemblées sans ordre & mal commandées; mais cette petite armée dispersée dans un si grand espace de pays, n'était plus capable de le garder.

Pour cacher sa faiblesse, il fallait lui donner l'extérieur des peuples qu'elle devait tenir sous le joug: en lui laiss

ſant au milieu d'eux des uſages contraires aux leurs, c'était conſerver un motif de haine, un monument toujours ſubſiſtant d'eſclavage, & un encouragement perpétuel à faire des efforts pour s'en délivrer.

C'eſt ce qu'ont ſenti tous les conquérans qui ont voulu rendre leurs uſurpations ſolides, nos ancêtres dans les Gaules, les Lombards en Italie, les Gots en Eſpagne, les Tartares à la Chine : ou ils ont changé leurs uſages pour ceux des vaincus, ou ils les ont forcés d'adopter ceux des vainqueurs.

Qui ſait ſi ce ne fut point par la même complaiſance, qu'Alexandre parut prendre pour le vin un goût qu'on ne lui avait jamais connu? L'ivreſſe n'était point une choſe honteuſe chez les Perſes. Ils y mettaient même une eſpece de gloire. Ils comptaient parmi les talens néceſſaires à un grand prince, celui de boire beaucoup. Cette façon de penſer ne fait pas, ſi l'on veut, l'éloge de leur ſobriété : mais chez ces peuples elle n'était point régardée du même œil dont nous la voyons.

D'abord elle tient à l'estime que tous les peuples guerriers ont toujours fait dans ceux qui devaient les commander, de la force du corps, & d'un bon tempérament. Or soutenir beaucoup de vin sans en être incommodé, c'est sans contredit la marque la plus sûre d'une constitution robuste.

D'ailleurs, chez ces peuples qui n'ont jamais connu la société, qui de tems immémorial ont renfermé les femmes, & ne leur ont point permis de répandre dans le commerce ordinaire de la vie, cette douceur, cet agrément qu'on ne doit qu'à elles: le vin & même l'excès du vin est quelquefois nécessaire, pour prévenir ou écarter la mélancolie (1).

Aujourd'hui que la religion leur interdit cette ressource, ils s'en dédommagent, autant qu'ils peuvent, par des compositions qui en approchent. Ils en ont trouvé une bien funeste dans l'opium, qui les conduit insensiblement au tombeau par une ivresse perpétuelle.

---

(1) Voyez Chardin.

Nos peres ont à cet égard long-tems pensé comme les Perses. C'était aussi chez eux un très-grand mérite que de pouvoir porter beaucoup de vin.

Encore aujourd'hui en Suisse & dans bien des cantons d'Allemagne, on méprise un homme incapable de répondre aux santés qu'on lui porte. En refuser une, c'est commettre la derniere impolitesse. Il y a presque autant de honte à ne pas accepter un verre de vin, qu'à prendre la fuite sans nécessité dans un combat.

Cependant les Suisses & les Allemands n'en sont pas moins des nations très-respectables. Ces usages, qui ne sont plus les nôtres, ne nous empêchent point de les estimer. Alexandre a donc pu, sans s'avilir, se conformer en ce point à ceux des Perses.

Il est très-possible aussi que s'y étant d'abord prêté par politique, il s'y soit ensuite livré par goût, & cela même n'aurait point fait de tort à sa gloire; mais que dans un de ces momens d'oubli il ait assassiné un de ses meilleurs officiers, qu'il ait arrosé sa table du sang d'un serviteur fidele qui lui

avait ſauvé la vie, c'eſt ce qu'on ne ſaurait lui pardonner.

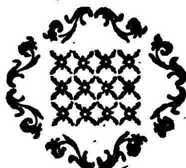
Il eſt vrai que les circonſtances de cette action, & le repentir honorable qu'il en témoigna la rendent un peu moins atroce. Il eſt vrai auſſi que des princes loués avec excès, ont commis de ſang froid des meurtres bien plus cruels, & n'en ont jamais montré le moindre remords.

Conſtantin, Clovis, en égorgeant tous leurs parens, n'avaient point le vin pour excuſe. Mais leur barbarie ne juſtifie point celle d'Alexandre. Il eſt un grand exemple pour tous les ſouverains, de la modération qu'ils doivent conſerver juſques dans leurs plaiſirs.

On n'a pas deſſein de l'excuſer en tout. Il eut des défauts parce qu'il était homme, & parce qu'il était roi. Mais il ſemble qu'en général les hiſtoriens ſe ſont mépris en parlant de lui. Ils ont donné trop d'éloges à ſon courage, & point aſſez à d'autres vertus moins brillantes, mais plus eſtimables.

Il eut toutes les qualités qui forment le héros, & beaucoup de celles

qui font le grand roi. Il ne ne lui a manqué que de vivre plus long-tems pour développer sur le trône, des vertus paisibles qui auraient pu lui obtenir aux yeux des sages le pardon entier de tout le sang que sa jeunesse avait fait couler.



LIVRE III.

CHAPITRE PREMIER.

Du gouvernement chez les anciens peuples de l'Asie.

Il ſerait intéreſſant de ſavoir quel était dans cette antiquité reculée le degré d'autorité que les hommes accordaient à leurs princes. On voudrait connaître à quel point s'était déja perdue cette liberté primitive dont la nature avait fait notre plus bel apanage, mais qui ne s'accorde guère avec la ſociété perfectionnée.

On avait apperçu de bonne heure en Aſie que le principe fondamental d'un bon gouvernement eſt l'obéiſſance. On avait découvert que la ſimplicité, l'uniformité des loix eſt la véritable baſe d'une monarchie. Les légiſlateurs s'étaient convaincus que pour procurer aux hommes l'eſpece de bonheur dont ils ſont capables,

quand une fois ils ont reçu les chaînes de la civilisation, il faut que tous les réglemens destinés à les régir dérivent de la propriété, & ne tendent qu'à l'affermir dans tous les ordres de la hiérarchie sociale.

C'est d'après cet axiome lumineux que s'étaient établies toutes les administrations dans cette belle partie du monde. Le prince y était regardé comme un dieu sur la terre, & les dépositaires chargés de l'exercice de son autorité, comme des génies puissans, à qui l'on devait le même respect qu'à leur maître ; il n'y avait point de magistrat qui ne fût souverain d'une part dans son district, & comptable de l'autre. Il n'y en avait point qui ne pût faire exécuter ses ordres sans résistance, & qui ne pût aussi s'attendre à les payer de sa tête, s'ils se trouvaient injustes : balance admirable, équilibre merveilleux en politique, qui en assurant la marche de l'autorité, en prévient les abus ; qui en exposant la vie de quelques grands, est le gage de la tranquillité du reste des nations, & dont l'avantage est si sensible que les conquérans eux-mê-

mes, les Scithes, les Huns, les Turcs, c'est-à-dire les plus libres de tous les hommes, l'ont adopté. Il faut bien croire qu'il n'en résulte pas un joug aussi insupportable qu'on le pense communément parmi nous (1).

Par le peu de monumens qui nous restent de ces tems éloignés, on voit qu'une sévérité impitoyable dans l'administration de la justice & une attention rigoureuse à garantir les peuples des vexations des grands, étaient le caractere distinctif de la souveraineté. Les méchans princes eux-mêmes remplissaient avec soin ce devoir sacré.

On trouve dans Hérodote ce trait si souvent répété depuis d'un roi qui, ayant fait mourir un juge prévaricateur, donna la place au fils du coupable, mais après avoir fait couvrir de la peau de son pere le siege où il devait s'asseoir dans les fonctions de sa charge. C'est Cambise, prince d'ailleurs représenté comme un tyran

(1) On peut consulter à ce sujet le second volume de la Théorie des loix civiles.

fougueux, qui a donné le premier cet exemple frappant d'une rigueur pleine de sagesse.

Ces rois que l'on nous peint comme des despotes furieux, comme des ennemis acharnés du genre humain, n'avaient pourtant rien plus à cœur que le maintien de l'ordre dans leurs vastes empires. C'est à eux que se doit l'établissement d'un certain nombre de commissaires chargés de veiller sur la conduite des Satrapes. C'étaient des censeurs que l'on envoyait dans les provinces, pour prévenir ou réformer les contraventions des gouverneurs : on les appellait les *yeux* du prince.

Cet usage se soutient encore à la Chine. Il était sujet à des inconvéniens comme toutes les institutions humaines : on pouvait corrompre les censeurs. L'argent avait quelquefois la vertu de leur dérober des coupables ; mais l'établissemeut n'en est pas moins beau : il n'y a point d'autre gouvernement où l'on ait imité cette marque de tendresse pour les sujets éloignés du trône, & de ménagement pour la partie du peuple qui est si

cruellement méprisée par-tout ailleurs.

Toutes les coutumes pleines d'humanité qui sauvent encore aujourd'hui les hommes de l'oppression politique dans ces contrées favorisées de la nature, y subsistent de tems immémorial. Les impôts s'y sont toujours payés avec une portion de la denrée qui y est soumise. Les douanes n'y ont jamais été rigoureuses. Qu'on juge de la maniere dont s'y établissaient ces charges, si pesantes dans tous les autres pays policés, par ce que raconte Hérodote de Darius, regardé en Perse comme l'auteur de leur perception.

Il fit venir dans son palais à Suze les habitans les plus éclairés de toutes les villes de l'empire. Il voulut savoir d'eux à peu près ce qu'elles pouvaient payer de tribut sans en être gênées. Ensuite, sur leur déclaration qui n'était pas sans doute trop forcée, il se réduisit encore à moitié. Il ne leva sur les peuples qu'une partie de ce qu'ils avaient reconnu qu'ils pouvaient payer aisément. Ce trait est unique dans l'histoire, c'est un beau modele;

mais où a-t-il été imité, si ce n'est dans les mêmes contrées qui l'ont produit ?

On y trouvait dès-lors l'hospitalité en vigueur ; on y rencontrait déja sur les routes les grands édifices consacrés à servir de retraite gratuite aux voyageurs, sans distinction de rang & de fortune. L'indigence même n'y était pas exclue des aisances de la vie. L'idée que nous donne l'écriture de la maniere dont y furent reçues & traitées les tribus captives emmenées, par les rois d'Assyrie, est une grande preuve de la douceur du gouvernement & de sa bienfaisance.

On y voit des Juifs devenus riches en très-peu de tems. Ils y sont ménagés, protégés par les loix. L'histoire d'Assuerus est un trait qui devrait faire la gloire de son regne. Un prince qui avoue ouvertement une faute, qui la répare aussi pleinement, est beaucoup plus louable que s'il n'en avait jamais commis.

Il est fâcheux qu'un des plus beaux génies de nos jours, aveuglé par sa prévention contre le gouvernement oriental, ait défiguré ce trait, & qu'il ait tiré des inductions contre le pré-

tendu despotisme de l'Asie, de ce qui en démontre la sagesse & la justice. M. de Montesquieu, pour prouver l'excès & l'horreur du pouvoir arbitraire en Perse, cite l'histoire d'Esther & de Mardochée. Il en conclut que les ordres de ces monarques ne pouvaient jamais se révoquer (1). Cependant l'édit qui contient la proscription d'Aman & des Amalécites, porte un aveu naïf de la surprise faite au roi, ainsi qu'une révocation précise des ordres qui en avait été le fruit. On trouverait difficilement un exemple plus singulier des méprises que peut occasionner un préjugé, & de la hardiesse avec laquelle les esprits les plus éclairés, quand ils ont une fois adopté un systême, emploient tout ce qui leur paraît propre à le favoriser.

Quoi qu'on ait pu dire & quoi qu'on dise jamais contre les administrations orientales, il n'en est pas moins vrai qu'elles étaient, dès le tems d'Alexandre, douces, équitables, heu-

(1) Tom. 1, liv. 3, chap. 19.

reuses, si l'on peut employer ce terme pour aucune espece de confédération sociale. C'est encore la même chose dans ces climats, où rien n'a changé que le nom des nations qui les habitent.

CHAPITRE II.

Du gouvernement chez les Grecs.

LE bien que faisait en Asie une monarchie sage, reconnue, qui pesait également sur toutes les parties de l'état, & les contenait chacune à leur place par une prépondérance bienfaisante, on l'attendait dans la Grece d'une régie absolument opposée. On se flattait que l'indépendance devait produire dans l'une le même avantage que l'obéissance dans l'autre. La république avait à Athenes, & dans les autres villes célebres du même pays, autant de souverains que de sujets : c'est l'espece de gouvernement que l'on a appellé démocratie.

Ce serait sans contredit la plus utile de toutes les formes d'administration

politique, ſi elle n'était la plus variable de toutes, la plus inconſéquente de toutes, la plus corruptible de toutes; ſi par ſon eſſence elle ne répugnait à la nature de la ſociété; ſi le moindre dérangement dans ſa conſtitution ne menait à l'ariſtocratie, c'eſt-à-dire au véritable deſpotiſme, & par conſéquent au plus impitoyable, au plus affreux de tous les gouvernemens. On s'en apperçut bien en Grece, quand cette apparence de liberté eut dégénéré par les diſſenſions civiles, comme il arrive toujours, en une véritable ſervitude. Mais elle n'était pas entiérement réduite du tems d'Alexandre à cet excès de dégradation. Les anciennes mœurs s'y ſoutenaient encore un peu, & conſervaient quelque idée de l'ancienne félicité dont avaient joui les fondateurs des villes.

Dans preſque toutes il s'était élevé des génies ſupérieurs qui leur avaient donné des loix, & ces loix commandaient également à tous les citoyens. Des magiſtrats annuels veillaient à leur obſervation; mais le peuple s'était réſervé le droit de veiller ſur les magiſtrats.

Les impôts étaient volontaires, réglés par les ordres du peuple lui-même, & toujours proportionnés aux dépenses qu'il voulait faire. Ces contributions libres dans leur principe, étaient, avec les taxes imposées aux nations vaincues, le plus grand fonds des revenus publics.

Il y avait à Athenes une loi bien singuliere à cet égard. Les taxes étaient toutes personnelles. Un citoyen qui trouvait son imposition trop forte, & celle de son voisin trop faible, pouvait demander à changer de bien avec lui, à condition de payer une taxe plus considérable. Cette loi, si elle a jamais existé, supposait, ou beaucoup de probité dans les particuliers, ou une impossibilité entiere de cacher ses richesses.

Ceux à qui l'on confiait la garde du trésor n'étaient peut-être pas tous incorruptibles : mais tous aussi n'abusaient pas de l'autorité de leur place. Un emploi dans les finances n'était point regardé comme une fortune sûre : aussi ces emplois étaient honorables, & les plus grands capitaines, les citoyens les plus vertueux & les

plus désintéressés ne dédaignaient pas de s'en charger.

On vit à Athenes un Aristide mourir pauvre & regretté, après avoir été pendant long-tems le gardien des trésors de la république. Il est bon que l'histoire rappelle souvent le souvenir de ces traits extraordinaires, & que le concours de tous les historiens à les rapporter avec éloge, fasse croire qu'ils ne sont pas tout à fait chimériques.

Une chose singuliere, c'est que les Grecs avaient déja sçu atteindre à cette uniformité dans la levée de l'impôt, à cette simplicité dans la régie, qui nous paraît si difficile, & que des intérêts particuliers font trouver impossible à bien des gens. Chacun donnait à proportion de son bien.

Les anciens écrivains parlent pourtant quelquefois de fermes publiques, & de fermiers chargés de leur direction. Mais ils ne disent pas clairement quels étaient les objets qu'on leur abandonnait. C'était seulement, à ce qui paraît, des parties peu intéressantes. Le reste était administré par les chefs & les généraux eux-mêmes,

qui en étaient comptables au peuple seul.

On ne s'avilissait point en descendant à ces petites ruses qu'on n'a pas eu honte depuis d'appeller l'art de la finance. On n'employait pas ces moyens obscurs d'attirer bassement l'argent des peuples, que ceux-ci auraient donné avec générosité, si on l'avait demandé avec grandeur.

En général ceux qui se mêlent de faire des projets sur les finances sont trop occupés des petites ressources; ils ne savent pas assez que les maneges ténébreux inspirent la défiance, tandis qu'une noble hardiesse réveille l'enthousiasme national. Ils ignorent le parti qu'on peut tirer de ces grands noms de patrie, d'honneur public, de ces préjugés respectables qui font la gloire & la sûreté des empires.

C'était par-là qu'avec peu de richesses les anciennes républiques étaient toujours riches & puissantes. A ces noms adorés, toutes les bourses s'ouvraient, & l'état se trouvait en possession, sans violence, de tout ce que possédaient les particuliers.

Si l'on voulait d'autres preuves

pour ſe convaincre de leurs prodigieux effets, on n'aurait qu'à examiner ce qui s'eſt paſſé ſous nos yeux en 1762. Dans un tems de calamité, lorſqu'une guerre peu heureuſe ſemblait avoir coupé dans leurs ſources tous les canaux de l'abondance, on a vu, à la voix d'un miniſtre actif & plein des plus grandes idées, le patriotiſme ſortir de la léthargie, aller chercher l'argent au fond des coffres où la défiance le tenait enſeveli, & le prodiguer ſans regret aux beſoins de l'état, dès qu'il y a eu quelque honneur à le donner.

Il ſemble qu'un événement ſi récent & ſi glorieux pour la nation, doit faire ouvrir les yeux à ceux qui travaillent à l'adminiſtration des revenus publics, Peut-être daigneront-ils ſonger que ces reſſorts précieux s'uſent & ſe fatiguent en ne ſervant pas, bien plus qu'en les employant avec diſcrétion. Sans doute ils comprendront que le plus ſûr moyen de tirer beaucoup des hommes en tout genre, eſt d'intéreſſer les ſentimens qui les flattent, & qu'un peuple capable de ſe dépouiller avec tant de magnani-

mité, par les seuls principes de l'honneur & de l'amour pour son roi, mérite d'être conduit par ces principes mêmes dont il sait si bien profiter.

En Grece, l'autorité des rois & des magistrats étant toute fondée sur les loix, & tempérée par elles, ne servait qu'à assurer la liberté des particuliers. Les Macédoniens, sans être du corps de la Grece, en avaient retenu beaucoup d'usages. Il paraît que chez eux les rois n'étaient absolus que dans ce qui concernait les opérations militaires.

Alexandre lui-même, tout grand, tout victorieux qu'il était, n'osa, de son autorité, faire justice de plusieurs officiers qui avaient conspiré contre lui. Il les fit accuser devant une assemblée de six mille vieux soldats qui les condamnerent & les exécuterent eux-mêmes en l'absence du roi. Si depuis il ne suivit plus les mêmes formalités, c'est que sa gloire l'avait mis au-dessus des loix. Mais en les violant il ne les anéantit point.

Il n'est pas facile à la vérité de se faire une idée de ces assemblées nombreuses, où chaque particulier exer-

tant une portion de la souveraineté, était en droit de donner son suffrage, & où les loix de l'état voulaient qu'on le reçût.

On n'imagine point comment tout un peuple pouvait s'instruire des affaires, comment il pouvait faire entendre ses ordres, ni quel moyen on employait pour s'assurer de la pluralité des voix, ou pour exclure les étrangers des délibérations, ou du moins pour les empêcher d'en être instruits.

Les républiques de nos jours n'ont point d'assemblées pareilles. En *Angleterre* tous les paysans n'ont pas le droit de former les bills. Chaque district envoie ses députés au parlement, & le parlement regle la nation.

En *Hollande*, en *Suisse*, le peuple est libre; mais ce n'est pas sur l'avis des pêcheurs d'*Amsterdam*, ni des laboureurs de *Berne*; qu'on décide des intérêts de la république. Si le fond de la puissance souveraine réside toujours dans le peuple, au moins le droit de l'exercer est confié aux magistrats.

A *Venise* les trois mille nobles ins-

crits ſur le livre d'or, ne diſent jamais tous enſemble ce qu'ils penſent ſur les affaires. Ils forment ſeulement un corps d'où l'on tire le doge, le conſeil des dix, celui des cinq cents, & tous les tribunaux qui dirigent l'adminiſtration du gouvernement.

On ne voit qu'à Rome & dans la Grece ces aſſemblées inconcevables de toute la nation, où un ſeul homme haranguait vingt mille hommes à la fois; & ce fait étonnant eſt cependant un des plus avérés de toute l'hiſtoire ancienne.

Une choſe qui n'eſt pas moins ſurprenante, c'eſt la façon dont on traitait communément dans preſque tous ces états, les grands hommes qui s'y diſtinguaient. A *Athenes* ſur-tout, on avait imaginé un moyen honnête de les punir de leurs belles actions: ce moyen s'appellait l'*oſtraciſme*.

C'était une aſſemblée où tout le peuple écrivait ſur des coquilles le nom du citoyen qui paraiſſait trop fameux. Quand il avait contre lui un certain nombre de coquilles, il était banni.

On

On sait que ce même *Aristide*, dont nous avons vanté le désintéressement, & à qui sa vertu avait valu le surnom glorieux de *Juste*, fut exposé à l'ostracisme. Le jour même qu'on devait prononcer l'arrêt, il rencontra un paysan qui ne le connaissant pas, lui présenta sa coquille, en le priant d'y écrire le nom d'*Aristide*.

Le connaissez-vous, cet *Aristide*, demanda le sage? Non, répondit le paysan. Et pourquoi donc le condamnez-vous, si vous ne le connaissez pas? Ah! répliqua l'homme rustique, je suis ennuyé de l'entendre toujours appeller *le Juste*. C'était un bel éloge qu'une haine ainsi motivée.



CHAPITRE III.

De l'art militaire.

De la défiance des peuples, & du peu d'égard qu'ils avaient pour le mérite, on doit conclure que l'autorité des rois & des magistrats était fort gênée. Etant sujets eux-mêmes aux caprices de la multitude dont ils devaient exécuter les ordres, leurs dignités n'avaient encore ni l'éclat ni l'indépendance qu'on leur a attribuée depuis.

Le tems où leur pouvoir se trouvait le moins borné, c'était quand ils commandaient les armées. On avait compris depuis long-tems qu'inutilement réunirait-on mille bras pour la défense commune, si chacun était resté le maître de les employer comme il l'aurait voulu. On avait à cet égard confié aux chefs l'autorité suprême, & l'on peut dire qu'ils ne régnaient véritablement que quand ils faisaient la guerre.

L'art de tuer les hommes n'était ni

aussi compliqué, ni aussi diversifié qu'il l'est devénu depuis. L'épée, de longues piques, & des traits pour lancer à une assez grande distance; voilà à peu près à quoi se bornaient les armes de ce tems-là.

Si leurs coups étaient dangereux, au moins il n'était pas impossible de s'en garantir. Les casques, les cuirasses, les boucliers, servaient à repousser sans honte la mort qu'on affrontait avec courage. L'adresse, la force & la bravoure de chaque soldat en particulier, pouvaient se compter pour quelque chose: au lieu qu'aujourd'hui ces qualités sont devenues absolument inutiles.

Une obéissance aveugle est l'unique mérite du soldat: il n'a besoin de force qu'autant qu'il lui en faut pour soutenir un fusil, & l'on est obligé de l'exposer presque nud aux coups de l'artillerie, dont la violence rendrait les armes défensives plus nuisibles qu'avantageuses.

Il est étonnant, que malgré tant de moyens de ménager le sang dans les batailles, elles fussent cependant, à ce que prétendent bien des gens,

beaucoup plus meurtrieres qu'aujourd'hui. Ce n'eſt pas une preuve que nous ſoyons plus humains, mais ſeulement que nous ne ſavons pas encore bien nous ſervir des armes terribles que nous avons ſçu inventer.

Il eſt vrai que c'eſt tout le contraire dans les ſiéges. La méthode des Grecs était fort ſimple pour attaquer & pour ſe défendre. Une haute & forte muraille, des tours par intervalle pour en écarter plus aiſément l'ennemi, & des foſſés profonds étaient tout ce qu'on avait pu imaginer pour la ſûreté des villes. L'aſſiégeant comblait le foſſé, tâchait d'approcher du mur, d'y faire une breche, ou d'y monter avec de grandes échelles.

Pour faire la breche on ſe ſervait de longues poutres armées par le bout de fer ou d'airain, qu'on appellait des béliers. On les ſuſpendait en équilibre à de puiſſantes traverſes de bois; on les pouſſait enſuite à force de bras contre le mur, à qui elles donnaient un coup proportionné à leur maſſe. Elles peſaient ſouvent trois ou quatre cents milliers.

Quelquefois on employait la ſappe:

on creusait sous les fortifications des galeries dont on soutenait le haut par des piliers de bois d'espace en espace; après quoi en mettant le feu aux étais, tout tombait & s'écroulait avec facilité.

Pour faire les approches, au lieu de chercher dans des tranchées profondes un abri contre les coups, on bâtissait sur la terre des édifices mobiles, composés d'une charpente énorme : avec de la patience, des hommes & des rouleaux, on les amenait sur le bord du fossé, & à mesure qu'on le comblait, jusqu'au pied du mur.

Les travailleurs étaient là à couvert contre les masses qu'on pouvait leur lancer d'en haut, du moins tant que leur poids n'excédait pas la force de la charpente : car quand il arrivait qu'elle cédait, plus elle avait résisté, plus sa chûte devenait funeste aux ouvriers qu'elle écrasait sous ses ruines.

On sent combien ces machines étaient imparfaites, quelles dépenses, quelle quantité d'hommes elles exigeaient pour les construire & les mouvoir. Mais on n'avait pas mieux. On

ne ſavait pas donner à une petite maſſe de métal une force plus grande que celle des plus lourds béliers, ni faire ſauter en l'air ſans effort les ouvrages les plus étendus, avec les bataillons qui les défendent.

Ainſi à cet égard nous avons ſur les Grecs l'avantage qu'ils avaient ſur nous dans les combats, de faire périr plus d'hommes; & la perte qui en réſulte pour le genre humain, eſt toujours à peu près la même.

Ils jouiſſaient pourtant d'un autre avantage plus réel & moins déplorable; c'eſt que leurs armées n'avaient guère à redouter que le fer ennemi. Les maladies qui détruiſent ſi-tôt les nôtres, étaient chez eux preſque inconnues. Sans doute la ſobriété, l'habitude de l'exercice qui faiſait, comme on le verra à l'article des ſpectacles, l'amuſement le plus chéri des citoyens, ſervaient à les prévenir.

On ne portait dans les camps ni ces ornemens recherchés, ni cet appareil du faſte qui ſuit nos guerriers juſqu'au milieu du carnage. Cependant nous ſommes bien loin d'atteindre à la no-

bleſſe, à la grandeur de l'habillement militaire des anciens.

Ces draperies jettées avec négligence, qui ſuivaient tous les mouvemens du ſoldat, ſans le gêner, ce caſque qui lui donnait un air terrible & majeſtueux tout enſemble, cet éclat des boucliers, l'accord de pluſieurs milliers d'hommes ainſi couverts d'un acier étincelant, devaient jetter dans l'ame des ennemis un effroi involontaire.

Nous n'avons rien perdu ſans doute du courage, de l'ardeur généreuſe qui leur faiſait braver les dangers: mais la maniere de s'armer donnait certainement à leurs bataillons une contenance martiale que les nôtres ne ſauraient plus avoir, malgré la valeur ſouvent héroïque des ſoldats qui les compoſent.

L'approviſionnement des troupes n'était point, comme aujourd'hui, l'affaire la plus importante d'un général. Il n'avait à réprimer ni le luxe ruineux des tables parmi les officiers, ni les murmures quelquefois trop juſtes du ſoldat, ni les fraudes ſecretes & dangereuſes des munitionnaires. La moindre

attention de ſa part ſuffiſait pour entretenir l'abondance dans le camp: mais c'était une abondance ſans ſuperfluité, elle pourrait paraître de nos jours une extrême diſette.

Chaque officier était, à ce qu'il paraît, le pourvoyeur de ſa troupe. On ne connaiſſait point la reſſource prompte & commode des entrepriſes; mais auſſi on n'en avait pas les inconvéniens. On ne faiſait point dépendre la ſubſiſtance de pluſieurs milliers d'hommes courageux, de la probité ou de la vigilance de quelques particuliers obſcurs. La petiteſſe des armées & la frugalité commune rendaient les fournitures plus faciles.

On n'a pas lieu de croire non plus qu'il y eût des hôpitaux pour les bleſſés. Ces ſecours préparés par la tendreſſe d'un de nos plus grands rois (1), contre les ſuites funeſtes de la valeur, & devenus ſouvent, par le plus cruel de tous les abus, une autre ſource de barbarie, ſont d'une date très-moderne.

---

(1) Henri IV au ſiége d'Amiens.

On voit bien dans Homere que l'armée avait des chirurgiens; mais ils allaient trouver & traiter les blessés dans leurs tentes. A juger même de leur habileté par le régime qu'ils ordonnaient, nous serions tentés de la croire fort bornée.

Machaon, chirurgien aussi célebre que brave soldat, est blessé. Le vieux Nestor le ramene dans sa tente. On le panse, & ensuite ils s'amusent à boire ensemble du vin où l'on avait rapé du fromage de chevre. Dans un autre endroit tous les généraux aussi blessés se rassemblent pour un grand repas, & boivent beaucoup de vin pur: cependant ils guérissaient.

Chaque corps avait, selon toute apparence, ses chirurgiens & des gens préposés pour les pansemens, ou bien chacun avait soin en particulier de se pourvoir des ressources nécessaires; & je ne sais si les blessés en étaient plus mal.

Car, il faut l'avouer à la honte de la nature humaine, s'il se trouve dans les hôpitaux des hommes pleins d'honneur qui respectent leur devoir, qui accomplissent avec fidélité les

loix que leur impose l'intention généreuse du prince, & l'état malheureux des blessés ; ceux qui l'ont vu par eux-mêmes, savent combien il y en a eu dans tous les tems, qui ont abusé de la confiance de l'un & de la faiblesse des autres. Les hôpitaux sont souvent devenus le plus redoutable des maux que la guerre entraîne. Ils sont plus terribles pour le soldat que le champ de bataille, & l'intérêt y enleve quelquefois plus de sujets au souverain que la guerre n'en détruit.

En Europe, la maniere dont on leve les troupes ne ressemble en rien à celle de l'antiquité. Les officiers sont communément la plus noble partie de la nation, & les soldats la plus vile. Le libertinage, la violence sont presque les seules raisons qui déterminent un homme du *commun* au parti des armes. Aussi les désertions sont-elles très-fréquentes, & il semble qu'on ne puisse pas attendre autre chose d'un assemblage d'hommes que souvent la débauche rend insensibles à l'honneur, ou qu'on expose malgré eux à des dangers qu'ils redoutent.

Il n'en était pas de même chez les

Grecs. Tout citoyen était soldat pour la défense de son pays. Quoiqu'il y eût une obligation indispensable de porter les armes, cette obligation cessait de paraître onéreuse, parce qu'elle était générale.

On ne sait pas jusqu'à quel point les Grecs avaient poussé la tactique & l'art de faire agir de concert les différens corps qui composent une armée. Tout ce qu'on en dit se réduit à des conjectures plus ou moins probables.

Il fallait que leur façon d'asseoir & de fortifier les camps fût bien utile, puisque les Romains l'adopterent dès qu'ils la connurent. Ils en disposaient avec ordre toutes les parties, & l'entouraient d'un fossé profond. Ils avaient soin d'y entretenir la police & la propreté. Sans doute ils se servaient aussi des sentinelles & des gardes avancées, sans lesquelles tout le reste aurait été inutile.

Ils avaient des corps semblables à nos troupes légeres, dont la fonction était de battre le pays, de faire le dégât, d'éventer les embuscades, ou d'en dresser.

Depuis Alexandre, la principale force des armées Macédoniennes fut ce qu'on appellait la phalange. C'était une colonne d'infanterie épaiſſe & maſſive, compoſée ordinairement de ſeize mille hommes: tous les ſoldats, bien armés & fortement preſſés, ne préſentaient à l'ennemi que de larges boucliers, & leurs longues piques qui débordaient les unes ſur les autres. Celles des derniers rangs avaient vingt-quatre pieds de longueur. De pareilles armes ne devaient être guère maniables.

Quoique cette diſpoſition en colonne ſoit ſujette à pluſieurs inconvéniens, elle a pourtant toujours été regardée par les connaiſſeurs comme une des plus avantageuſes. Il eſt certain qu'une pareille maſſe, quand elle s'ébranlait, devait écraſer tout ce qui ſe trouvait à ſa portée. Nous avons été prêts d'en faire une funeſte épreuve à Fontenoy, où, comme on ſait, la bataille était perdue ſans des prodiges de valeur, & ſi l'on ne s'était aviſé d'entamer la colonne Anglaiſe à coups de canons, comme les murailles d'une place forte.

A la perte des hommes dans les batailles, se joignait encore chez les anciens des suites presque aussi fâcheuses pour les vaincus. Ceux qui ne pouvaient pas échapper à la poursuite du victorieux, étaient vendus & réduits en esclavage. L'âge & la condition n'en dispensaient aucun prisonnier, & ce commerce inhumain était une partie du droit des gens, comme il l'est encore aujourd'hui dans tout l'orient.

CHAPITRE IV.

De la justice en Asie & en Grece.

APRÈS avoir vu comment se décidaient entre les états ces grands procès où le fer & les ravages sont les moyens que les deux parties emploient, & où souvent la cause la plus juste est celle qui succombe; il faut examiner comment se terminaient entre les particuliers, ces guerres moins éclatantes, qui naissent pour de petits objets, où l'on se voit ruiné d'une façon moins funeste en appa-

rence, & où quelquefois du moins le succès dépend de la solidité des raisons.

L'esprit contentieux, l'amour de la dispute s'est développé dans l'homme presque en même tems que celui de la propriété. Il ne tarda pas à avertir par ses propres excès combien il était nécessaire de le restreindre. Ce fut là le premier soin des législateurs : ils rendirent des ordonnances qui tendaient à assurer à chaque particulier la possession du bien que le bonheur de ses peres ou sa propre industrie lui avait acquis.

Cependant il arrivait tous les jours des cas extraordinaires : la seule proximité des héritages devait occasionner plusieurs débats que la loi n'avait pu prévoir : on établit donc des magistrats, dont la fonction était de rendre à tous les citoyens ce qu'on a depuis appellé la justice.

En Asie rien n'a été si simple dans tous les tems, que cette administration. Les peuples n'y ont jamais connu l'usage des testamens ; ils mettent les femmes & les enfans dans une dépendance absolue du pere de famille. Les

ordres du souverain & de tous ses représentans s'exécutent sans restriction, & sans formalités : sur quoi donc plaiderait-on ? La législation de ces heureuses contrées est un diamant impénétrable, où les ongles de la chicanne ne trouvent point de prise : à la honte de toutes nos compilations philosophiques, c'est la seule partie de la terre où les loix affermissent le repos des citoyens & ne servent jamais à le troubler. C'est le seul où le nom d'homme signifie quelque chose par lui-même, & où les dignités n'assurent point le droit de le dédaigner impunément.

En Grece, tant que la démocratie subsista, on eut à peu près le même avantage. A la vérité les sujets de querelle y étaient plus fréquens, & les disputes plus communes. Les affaires s'y instruisaient avec plus d'appareil, mais cependant sans charger la procédure de cette foule de formalités qui en font un des plus grands fléaux des états policés.

Les poëtes, suivant leur usage de personnifier tout ce qui était utile ou agréable, firent de la justice une di-

vinité. Ils lui donnerent pour attributs, des balances qui ſemblaient marquer ſon exactitude, un bandeau qu'elle s'eſt permis quelquefois de ſoulever avec une épée tranchante, qui devait la rendre formidable aux méchans.

Quelques-uns même s'aviſerent de la repréſenter ſans mains : mais cette idée n'a pas réuſſi ; on s'eſt trop accoutumé à voir la juſtice conſerver ſes mains, & en faire uſage.

L'autre allégorie, pleine de nobleſſe & de grandeur, s'eſt juſtifiée longtems dans la Grece. Thémis, dans ſes déciſions, ne conſultait que ſes balances ; le bandeau rigoureuſement abaiſſé ſur ſes yeux, la rendaient inſenſible à une multitude d'objets qui auraient pu la ſéduire.

Ce n'était pas peut-être que les hommes fuſſent réellement plus vertueux & plus parfaits que dans les tems modernes. La ſimplicité des mœurs pouvait ſans doute rendre la corruption plus rare : mais la grande raiſon qui ſervait à l'éloigner, c'était l'œil du peuple, toujours ouvert ſur la conduite des juges. Ils délibéraient

mûrement avant que de condamner ceux qui dans les aſſemblées publiques allaient devenir leurs maîtres. Le danger qu'il y avait pour eux à commettre des injuſtices, contribuait beaucoup à les rendre juſtes.

Cette fonction n'était point un état auquel on ſe conſacrât dès l'enfance. On ne s'interdiſait pas toutes les autres, dès qu'on l'avait embraſſée. A Athenes & ailleurs on tirait au ſort tous les ans, parmi les citoyens de tous les états, ceux qui devaient être pendant l'année les interpretes des loix. Ils étaient payés, mais par le public; leurs honoraires pour chaque ſéance étaient fixés à une ſomme très-médiocre.

Rien n'était ſi ſimple que la façon dont on s'y prenait pour demander la juſtice & pour la rendre. Elle n'était point entourée de ce cortege nombreux de procureurs, d'huiſſiers, qui ſouvent ſont bien loin de lui faire honneur. Un homme à qui l'on avait volé tout ſon argent, & qui plaidait pour le ravoir, n'était pas obligé de commencer par en donner à un autre

homme pour l'engager à prendre sa défense.

Tous les particuliers étaient reçus eux-mêmes à discuter leurs intérêts, & il ne leur en coûtait rien. Sur leur plaidoyer, le juge prononçait l'arrêt qui ne coûtait pas davantage. On ne croyait pas qu'un avocat payé, dût avoir sur une cause plus de lumieres que le plaideur même qui le paye.

Il est vrai que chez nous la multiplicité des loix civiles, leur opposition entre elles, l'opposition souvent plus marquée de leurs commentaires aux loix de la raison, & plus encore leur impénétrable obscurité, soutient l'obligation où l'on est d'avoir des défenseurs mercenaires.

Mais en Grece où les loix étaient unes, claires & simples, on avait le bonheur de s'en passer. Par-là du moins, quand on gagnait son procès, on gagnait quelque chose. Les objets contestés ne s'engloutissaient point dans le goufre insatiable de la chicane : on ne voyait point se perpétuer dans les états, ces bataillons effrayans

de gens de loi, parés des dépouilles des plaideurs.

On n'avait pas non plus ce que nous avons nommé la justice de ressort. Toutes les affaires se décidaient en premiere instance. On savait en peu de tems à quoi s'en tenir, comme en *Turquie*; on n'était point promené de tribunaux en tribunaux, & obligé à des démarches plus fatigantes que la perte même du procès. On a regardé depuis cette échelle de jurisdiction, comme une ressource assurée pour la vérité. On n'a pas songé qu'elle est quelquefois bien plus utile à la richesse fiere & audacieuse qu'à l'indigence timide & tremblante.

Quand même l'intégrité des juges, chargés de relever les appels, préparerait à celle-ci un accueil capable de la rassurer, pour en jouir il faut qu'elle ait la facilité de parvenir jusqu'à eux. Cette facilité, c'est l'or seul qui la donne d'après les formes reçues: il faut payer, & même très-chérement, les mains qui ont acheté le droit exclusif d'exprimer sur du papier la demande des plaideurs dans ce langage barbare qu'on appelle *la pratique*. Tout

le monde n'eſt donc pas, à beaucoup près, dans le cas de les employer. C'eſt cet inconvénient que la multiplicité des juriſdictions ſubordonnées les unes aux autres rend plus ſenſible. C'eſt auſſi ce qui les rend elles-mêmes plus dangereuſes, & ce qui doit nous faire envier le ſort des peuples qui n'avaient pas eu la malheureuſe adreſſe de l'inventer.

CHAPITRE V.

De l'éloquence du barreau.

QUOIQUE j'aie dit qu'on n'était point obligé de ſoudoyer des avocats, il y avait pourtant une profeſſion qui à quelques égards méritait ce titre. Elle donnait à Athenes une toute autre conſidération qu'à Paris. Ceux qui l'exerçaient ne refuſaient pas le ſecours de leur éloquence aux citoyens qui l'imploraient. Mais ils ne ſe bornaient pas à défendre dans l'obſcurité des particuliers inconnus. Ils entraient dans toutes les affaires de l'état; ils étaient ſouvent les princi-

paux mobiles des délibérations.

Pour gouverner les hommes, il fallait savoir les persuader. Le pouvoir était, comme il fut depuis chez les Romains, & comme il l'est souvent chez les Anglais, le prix de l'éloquence. Ces peuples sont presque les seuls qui ayent produit des orateurs vraiment habiles, parce qu'il n'y a qu'eux qui aient attaché de l'autorité au talent de la parole.

Ces hommes qu'on récompensait si bien de leurs travaux, cultivaient l'art qui faisait leur grandeur. Ils étudiaient les ressorts du cœur humain, & se rendaient maîtres de l'esprit en flattant l'oreille.

Nos avocats, qu'on voudrait leur comparer, sont bien au-dessous d'eux, non par l'infériorité du mérite, mais par le changement des conjonctures; tout a varié dans la nature elle-même, & plus encore dans la politique & dans les arts; l'éloquence est un de ceux qui a le plus souffert de ces révolutions successives qui ont introduit parmi nous d'autres usages & d'autres loix.

La nôtre est en elle-même très-

différente de celle des anciens. 1°. Elle n'eſt point admiſe dans les conſeils où ſe traitent les grandes affaires d'état, les véritables intérêts des nations : ces matieres vraiment capables de donner du reſſort à l'eſprit, ſe décident entre le ſouverain & ſes miniſtres. La ſoupleſſe y ſert plus que la force du langage, & l'intrigue y eſt ſouvent plus utile que le génie. L'émulation ſe porte donc ſur d'autres objets que l'art de bien parler; on travaille plus à ſupplanter ſes concurrens par des manœuvres ſourdes, qu'à les perſuader par des diſcours ſéducteurs.

2°. Le ſecret impénétrable & plus étrange encore, dont on a voulu envelopper les procédures criminelles, a ôté à l'éloquence une de ſes plus grandes reſſources. Les efforts de l'orateur ſe multipliaient en proportion du beſoin des accuſés. Ils s'ennobliſſaient par leur danger. C'eſt quand il s'agiſſait de la vie ou de l'honneur d'un coupable illuſtre, qu'on pouvait, ſoit en attaquant ſoit en défendant, mettre en jeu les grandes paſſions, ſans donner dans l'enflure, & em-

ployer les expreſſions les plus véhémentes, ſans craindre qu'elles paruſſent ridicules. Nous n'avons pas cet avantage, nous ſommes réduits aux petites diſcuſſions civiles. Le peu d'intérêt politique qui peut quelquefois s'y mêler, bien loin d'ouvrir une carriere plus étendue à l'avocat, la reſſere : la délicateſſe du ſujet ne fait que lui rendre la circonſpection plus néceſſaire. Il faut qu'il ſe borne à des diſſertations ſeches ſur des loix obſcures. Son génie eſt retréci dans des entraves perpétuelles par la petiteſſe des objets, & gêné par la néceſſité de compaſſer tous les mots.

Quand quelquefois par haſard il rencontre un ſujet heureux, il peut bien éblouir un auditoire par quelques fleurs de rhétorique, ou le convaincre par des réflexions ſagement déduites & clairement exprimées, mais non pas exciter dans les ames ces mouvemens rapides qui ſont le fruit de la véritable éloquence.

Elle ne peut fleurir que dans les républiques puiſſantes. Démoſthene & Cicéron étaient les miniſtres & les chefs des peuples devant qui ils par-

laient; ils avaient pour cliens ou pour ennemis des rois & des royaumes. Est-il étonnant qu'avec du génie, ils soient devenus les plus éloquens des hommes?

En rendant cette justice à leur mérite; ou à leur bonheur, il faut pourtant observer de ne pas donner trop à la prévention. Il ne faut pas croire que leur éloquence fût sans défauts, ou qu'elle eût en tout la supériorité dont cet art est susceptible. Démosthene & ses rivaux auraient été nos maîtres, mais des maîtres que leurs disciples mis dans la même situation, auraient probablement surpassés.

Il ne faut pas non plus, il est vrai, juger d'eux par les misérables traductions qu'on a publiées dans notre langue. Il ne faut pas apprécier ces tableaux inestimables sur les estampes grossieres qu'en ont données les Tourreil & d'autres écrivains de la même force. Ces copies énervées n'ont aucune ressemblance avec les originaux. Des allusions aux usages en vigueur alors, des formules pleines d'élevation & de dignité y deviennent des absurdités

absurdités inintelligibles ou des bassesses ridicules.

Si Démosthene, dans la rapidité de ses raisonnemens, appelle ceux devant qui il parle, ανδρης Αθηναιοι, Toureil lui fait dire *hommes Athéniens*. S'il s'adresse à la divinité, qu'il implore Jupiter ou les autres dieux, comme témoins de son serment, le Français lui fait jurer *de par tous les dieux*. Si l'orateur Grec emploie une métaphore délicate ou noble dans sa langue, le traducteur Français la rend grossiere ou dégoûtante dans la nôtre. Pour estimer Démosthene & ses contemporains, il faut le lire en grec, ou attendre qu'un génie égal au sien ait pris la peine de nous le traduire.

Mais lors même qu'on l'entend tel qu'il est, comme je l'ai dit, on ne lui trouve pas, à beaucoup près, un mérite sans imperfection. L'art des transitions en général est inconnu à tous les orateurs de l'antiquité. Cette maniere fine de préparer le changement des objets, de faire glisser l'esprit des auditeurs d'un point sur un autre leur a échappé. Le goût souvent leur manque aussi. Mais ils

couvraient ces irrégularités aux yeux de leurs contemporains par une partie de l'éloquence trop négligée parmi nous. C'était le débit. Ils en faisaient un cas singulier : c'était la partie de l'art qu'ils cultivaient le plus, & dans laquelle ils étaient plus jaloux d'exceller. C'est encore parce que les récompenses qu'ils pouvaient attendre se proportionnaient à leur succès, & la mesure de celui-ci était le plaisir qu'ils faisaient à leurs auditeurs.

CHAPITRE VI.

Du commerce.

DANS le fracas tumultueux de nos villes, dans l'abondance en tout genre qui nous entoure, à peine daignons-nous songer qu'il a été un tems où les moindres commodités que nous nous procurons presque pour rien, coûtaient les plus grands travaux. Ce qui fait parmi nous le nécessaire de l'indigence, était le luxe des richesses.

Il a fallu bien des siecles, de grands

efforts, & une opiniâtreté constante, aidée par des talens supérieurs, pour amener sur la terre cette communication facile, cette liaison établie entre tous les états, dont nous jouissons sans nous en appercevoir. C'est au commerce que nous la devons.

On en peut distinguer deux sortes; l'un intérieur qui, concernant les objets de nécessité premiere, est intimement lié avec la société; l'autre extérieur, qui flàtte plus les passions que les besoins, & qui n'étant fondé que sur l'échange des choses superflues, paraît peu conforme aux intentions de la nature.

Le commerce intérieur a de tout tems été connu & cultivé. Les matieres indispensables dont il est le distributeur, ne servent guère qu'à la nourriture des hommes: ainsi il était entierement fondé sur l'agriculture, qui passait alors pour le premier des arts, comme pour le plus utile.

Nous sortons à peine d'une longue léthargie sur cet objet. Des citoyens pleins de zele ont entrepris d'éclairer, par une sage théorie, ces cultivateurs

[illegible]

[illegible]

[illegible] point de savoir
[illegible] m même
[illegible] nous. [illegible]
[illegible] de notre [illegible]
[illegible] la terre. [illegible]

deur de ces magiſtrats laboureurs à la tête d'une armée, ni leur attention, leur ſimplicité, quand rendus à leurs foyers ruſtiques, ils n'avaient plus qu'à ſe livrer à des occupations paiſibles.

Telle a été la façon de penſer de toute l'antiquité. Le labourage y a toujours été diſtingué, la culture des terres toujours en honneur. L'eſtime qu'on avait pour ces travaux innocens & pénibles ne commença même à s'altérer que quand nos farouches ancêtres, échappés du fond de leurs marais, eurent appris à l'Europe que le ſoin de nourrir les hommes ne convenait qu'à des eſclaves, & que le ſeul emploi digne des gens *comme il faut*, était l'oiſiveté.

Cette maxime a prévalu long-tems. Nous commençons à nous en déſabuſer, en ſuppoſant que ce goût pour l'agriculture, qui prend ſi fort dans la nation, ne ſoit pas, comme tant d'autres, un effet de la mode.

Il y aurait bien des choſes à dire ſur la maniere dont nous nous y prenons pour ranimer nos campagnes épuiſées, ou pour peupler celles qui

ſont déſertes. Mais ces réflexions ſeraient peu utiles ſans doute. Elles auraient peut-être un air de malignité, que je me ſuis interdit. Ainſi je paſſe au commerce extérieur, qui ſemble plus intéreſſant, parce qu'il eſt plus étendu & plus varié.

Cette ſeconde eſpece de commerce, tous les peuples de l'antiquité qui ſe ſont diſtingués par l'éclat de leur puiſſance en ont fait peu de cas. Les Aſſyriens, les Perſes, les Grecs, les Romains, plus puiſſans qu'eux, l'ont toujours ou négligée ou mépriſée. Ils la laiſſaient entre les mains de la plus vile partie de la nation; & ſi cette politique n'a point ſervi à la gloire de leur empire, on ne ſaurait dire non plus qu'elle y ait nui.

Malgré l'exemple triomphant des Anglais, malgré les raiſonnemens politiques de tous les défenſeurs du commerce extérieur, il ne paraît pas qu'il ſoit néceſſaire à la ſubſiſtance des hommes: par-tout elle n'eſt fondée que ſur les productions naturelles des pays qu'ils habitent. Le trafic étranger fournit un ſuperflu quelquefois dangereux à un petit nombre

de particuliers en état de le payer ; mais le gros des nations n'en connaît point les douceurs, & vit très-bien sans les connaître.

Assurément les montagnards des Pyrénées n'ont pas besoin des manufactures de Lyon. Les habitans du Languedoc & de la Provence auraient bien pu se passer du caffé de Moka & des toiles brillantes des Indes. Qu'importent nos vins, nos liqueurs, à tant de peuples éloignés, que nous allons empoisonner tous les ans sous prétexte de commercer avec eux ?

Les Hottentots, les Cafres, vivaient avant que de connaître nos eaux-de-vie. A nous-mêmes, que nous a valu la découverte de l'Amérique & des vastes contrées dont la nature nous avait séparés par tant de mers ? Une maladie honteuse & terrible, une abondance de métaux précieux qui ne nous a point enrichis, avec la connaissance d'une multitude de besoins qui ne nous rendent pas plus heureux, lors même qu'ils sont satisfaits.

La plus grande partie de nos citoyens ignore encore jusqu'au nom du chocolat, & de mille autres

drogues plus pernicieuses; elle aurait toujours subsisté sans doute, quand même quelque voluptueux d'Europe ne les auraient pas connues.

Cependant comme on a dans tous les tems estimé la richesse, & que le commerce extérieur a toujours été la voie la plus courte pour en amasser, on l'a toujours cultivé. Les Tyriens ou Phéniciens sont les premiers qui s'y soient appliqués avec succès. La situation de leur pays semblait les y inviter.

Ils avaient la Méditérannée devant eux, à gauche la mer Rouge, l'Egypte & l'Afrique, à droite les pays fertiles & opulens de la Syrie. Derriere eux s'étendait l'Arabie, & surtout la Perse, dont les habitans voluptueux & guerriers aimaient le luxe, mais laissaient à d'autres le soin de leur en fournir les objets.

Les Tyriens profiterent de cette négligence. Ils sçurent s'en prévaloir, jusqu'à la ruine de leur ville, & à la fondation d'Alexandrie, qui, comme on l'a vu, fit tarir leurs richesses, en détournant à elle le commerce qui en était la source.

Ils ne le faisaient que par mer. Sur terre on ne trouvait ni sûreté, ni facilité dans ces communications. Les grands chemins, ces routes frayées & destinées uniquement au passage des voyageurs, étaient & sont encore dans tous ces climats, une partie de la police absolument inconnue. On transportait les marchandises sur le dos des chameaux; on marchait en caravannes, & les sociétés de marchands étaient de petites armées.

Si l'on employait des chameaux, ce n'est pas que les chevaux ne fussent bien connus. Mais on les réservait pour la guerre, ou pour les transports plus faciles. Quand il s'agissait de porter à de longues distances des fardeaux énormes, on leur substituait les chameaux qui sont plus vigoureux, qui coûtent moins à nourrir, & qui sont d'une ressource infinie dans ces climats brûlans, par la facilité qu'ils ont à supporter la soif. Il est étonnant qu'on n'ait pas encore essayé de transplanter parmi nous cet animal utile. D'autres moins utiles, venus aussi des pays chauds,

ont réussi sous un air étranger, sans même beaucoup dégénérer.

On connaît peu quelle était la forme & la grandeur des vaisseaux chez les anciens. Les gens doctes ont beaucoup écrit sur ces objets; mais après de longues & savantes disputes, la chose est demeurée indécise, comme c'est l'usage.

Ce qu'on sait, c'est qu'ils allaient quelquefois à la voile; & plus souvent à la rame comme nos galeres; par une disposition qui nous est inconnue, on y pouvait employer un bien plus grand nombre de rameurs que dans les nôtres.

Les anciens parlent de trois, de cinq, de seize, de vingt rangs de rames, & même plus. Athenée cite un vaisseau construit en Egypte, qui ne pouvait s'émouvoir qu'à l'aide de quatre mille hommes, divisés en quarante rangs. Mais comment un vaisseau, quelque prodigieux qu'il fût, pouvait-il contenir quarante rangs de rame?

Dans quel ordre étaient-elles distribuées? Si elles étaient placées toutes

ſur le même plan horiſontal, elles n'auraient pu toucher l'eau ſans cribler le bâtiment dans toute ſon étendue ; ſi elles étaient par étages les unes au-deſſus des autres, celles des rangs ſupérieurs ne pouvaient être maniables : ni la vigueur des rameurs, ni leur nombre n'aurait pu contrebalancer le déſavantage énorme de cette ſituation. C'eſt encore un de ces points qui fatiguent ſans fruit notre curioſité, & que l'érudition ne pourra jamais tirer de l'incertitude où il eſt plongé.

A la vérité l'exiſtence même de ces étonnans navires eſt plus que douteuſe. Athenée eſt le ſeul écrivain de l'antiquité qui en ait parlé. Les deſcriptions qu'il en donne ſont inintelligibles ou contradictoires. Les traducteurs ne ſont pas d'accord ſur la valeur du terme qu'il emploie pour en déſigner les dimenſions.

En parlant du Talamegua, bâti par un Ptolomée, la meſure qu'il donne de ſa longueur, eſt évaluée, par M. Rollin (1), à trois cents pieds, &

(1) Hiſt. ancienne, t. 11, ſeconde partie.

par un autre plus moderne (1) à six cents. La largeur de même paraît à l'une de quatre-vingt pieds, & à l'autre de quarante; c'est une différence de moitié dans le prodige. Assurément l'une des traductions est fautive, & peut-être même le texte est-il altéré. Le vaisseau de trois cents pieds de long, construit avant Jesus-Christ, est presque aussi révoltant que celui de six cents : quand l'absurdité est à un certain degré, elle n'est plus susceptible d'accroissement.

On avait déja fait des prodiges dans l'astronomie, si utile, si nécessaire à la navigation. C'est elle qui conduit, pour ainsi dire, les pilotes par la main. Elle leur apprend à trouver dans le ciel la route qu'ils doivent suivre au milieu de la vaste étendue des mers : mais elle se ressentait encore de l'imperfection des instrumens.

On ne savait point assujettir les mouvemens des astres à des calculs fixes & déterminés. On n'employait

---

(1) M. Saverien, hist. des progrès de l'esprit humain dans les sciences exactes, pag. 412.

point contre eux cet appareil de machines ingénieuſes qui vont les chercher, les ſaiſir au milieu du ciel, & les forcent à ſe rapprocher de la terre, pour ſe prêter à la curioſité attentive des obſervateurs.

Toutes ces reſſources étant inconnues, les aſtronomes & les marins inſtruits par eux, étaient réduits au ſeul ſecours des yeux. Les navigateurs ſe conduiſaient par le ſoleil pendant le jour, & les étoiles pendant la nuit.

Les aſtronomes avaient obſervé aſſez exactement la marche des principaux globes céleſtes, de ceux du moins que leur proximité rend plus intéreſſans pour nous. Ils avaient fixé à peu de choſe près, le tems de la révolution annuelle du ſoleil. Les phaſes de la lune, & les irrégularités de ſon cours ne leur avaient point échappé.

On ſait que le véritable ſyſtême planétaire, renouvellé depuis & démontré par Copernic, était un des myſteres que les Pythagoriciens cachaient au peuple, qui ſe déclare toujours pour les apparences.

On faisait des cartes marines sans doute ; mais on ne connaît ni la méthode des Grecs à cet égard, ni le degré de perfection où ils l'avaient portée. Au reste il faut remarquer qu'ils ne navigeaient que dans la Méditerranée, ce qui accourcissait beaucoup leurs voyages & leurs observations.

La boussole étant ignorée, les navigateurs n'ayant pour se conduire que l'inspection des étoiles, on conçoit aisément qu'ils ne devaient pas s'écarter des côtes. Cependant on ne peut guère douter que des Phéniciens n'ayent fait le tour de l'Afrique. Etant partis du fond de la mer Rouge, ils avaient osé traverser la mer de Zanguebar, celle des Indes, & doubler le Cap de Bonne Espérance, qui a si long-tems effrayé nos Européens.

Mais ce voyage entrepris par curiosité, ne changea rien au commerce établi. Ou les Phéniciens avaient mal observé les pays qu'ils parcouraient, ou l'on ajouta peu de foi à leurs découvertes ; ou plutôt le commerce tel qu'il était alors, suffisant à enrichir tous ceux qui l'exerçaient, on fut peu curieux d'acheter par de nou-

veaux dangers, des richesses qui ne paraissaient point nécessaires.

Malgré cette fameuse entreprise, les côtes de Mozambique & de Melinde n'étaient pas moins des côtes absolument nouvelles, quand le célebre Vasco de Gama y porta le nom, les armes, & l'avidité des Portugais.

Le voyage surprenant des Phéniciens est attesté par l'ignorance même des auteurs qui le rapportent. Les navigateurs raconterent à leur retour, qu'ils avaient vu le soleil à droite: cela devait être, puisqu'ils avaient passé l'équateur, & s'étaient avancés jusques par-delà le tropique du capricorne. Mais cette observation astronomique passa pour une méprise. Hérodote, qui a écrit beaucoup de mensonges pour des vérités, n'a donné cette vérité que pour un mensonge.



CHAPITRE VII.

Des arts qui ont rapport au commerce & au luxe.

LES matieres du commerce étaient toutes celles à qui les besoins ou la mollesse des hommes pouvaient donner du prix. On se servait de monnoies d'or & d'argent : mais on ne connaissait point d'autres signes représentatifs.

Ce n'est que plusieurs milliers d'années après, qu'on a imaginé ces papiers si commodes pour l'échange, si avantageux pour la circulation. Cette invention utile est, comme bien d'autres, le fruit de nos besoins, de nos lumieres, ou plutôt du bonheur que nous avons eu d'être nés plus tard.

On en peut dire autant des postes, qui sont pour les négocians d'un service si sûr & si rapide. On dit bien qu'un roi de Perse les avait inventées dans ses états ; mais les couriers qu'il avait établis ne servant qu'à porter

les ordres du maître, cet avantage n'était pas pour les sujets.

Au reste, si le défaut des lettres de change & des postes, pour les rendre à leur destination, mettait plus de lenteur dans les correspondances, il y mettait aussi plus de sûreté. Un négociant infidele ne pouvait pas aussi aisément dénaturer son bien & se dérober aux poursuites de ses créanciers. Les banqueroutes n'étaient point un fond effectif, d'où la mauvaise foi sçût tirer des trésors réels sous l'apparence du malheur.

Cette ressource, aujourd'hui si commune, est toujours odieuse lors même qu'elle est nécessaire, & infiniment criminelle quand elle ne l'est pas. Le commerce des anciens n'avait pas ce fléau à redouter. Rien dans les auteurs n'autorise à penser qu'il fût connu de leur tems.

On savait teindre la pourpre, qui donnait une couleur dont nous n'avons plus d'idée: car ce n'était ni notre écarlate, ni le beau rouge produit par la cochenille: mais telle qu'elle était, on sait qu'il y avait peu de marchandise plus chere.

On filait l'or & l'argent. On en faisait des étoffes riches & parantes. On travaillait les métaux. On avait trouvé plusieurs procédés pour arracher cette source des crimes, du sein de la terre, qui semble ne la livrer qu'à regret.

Il fallait même qu'il en existât une prodigieuse abondance, pour rendre vraisemblables les richesses de quelques princes, dont l'histoire a conservé le détail. Ici se présente une observation qui mérite bien qu'on s'y arrête.

Depuis qu'il existe des hommes, & que le hasard ou quelque autre cause leur a donné la connaissance de la métallurgie, on n'a cessé de la mettre en pratique. L'avarice pâle, inquiete, n'a point quitté ces rochers précieux, où la nature cache les trésors dont on a tant abusé.

Si l'espérance d'une proie plus abondante l'a fait voler d'Europe en Amérique, ses travaux n'ont point été interrompus; son ardeur ne s'est point relâchée. L'or a toujours continué de s'élever du fond des mines vers la surface de la terre.

Les métaux ne s'anéantissent point par une consommation prompte & journaliere, comme les autres productions naturelles. Leur quantité s'augmentant donc tous les jours avec rapidité, & ne diminuant qu'insensiblement, il semble que long-tems avant la découverte de l'Amérique, le monde en aurait dû être inondé.

Il est pourtant arrivé tout le contraire : malgré les mines riches qu'on exploitait en Espagne, dans les Gaules & ailleurs ; malgré l'opulence inconcevable dont les Romains furent long-tems en possession, on a vu peu à peu disparaître l'or en Europe, en Afrique, & même en Asie.

On peut suivre quelques-uns des canaux qui le conduisaient dans les Indes ; mais on n'en voit aucun qui le ramene. Il prend encore la même route de nos jours : il coule sans interruption de l'occident au fond de l'orient, & il s'y fixe, sans que rien puisse lui faire reprendre son mouvement.

C'est pour les Indes que les mines du Pérou ont été ouvertes. Ce pays si riche, engloutit sans fin les richesses

de tous les autres ; & ce qu'il y a d'étonnant, c'est que l'opulence n'a jamais paru y augmenter. S'il est vrai, comme on le croit, qu'un des plus grands soins de ces Indiens soit d'enterrer leurs trésors, qui par-là sont presque toujours perdus, il y a deux réflexions à faire.

La premiere, c'est qu'il est assez plaisant de voir les Espagnols se fatiguer beaucoup en Amérique pour arracher l'or des entrailles de la terre, tandis que dans le Mogol les Banians se fatiguent encore davantage pour l'y faire rentrer.

La seconde, c'est que quand les mines du Pérou seront épuisées, l'avidité des Européens pourra bien changer d'objet. Ce ne sera plus pour acheter des perles & des toiles qu'ils iront au Malabar. Ils s'y rendront pour acheter & découvrir avec les mêmes travaux, cet or qu'ils y auront porté. Leurs besoins l'entraîneront dans d'autres climats, où l'avarice recommencera encore à l'enfouir.

Quoi qu'il en soit au reste, il est certain que les anciens en avaient beaucoup, & qu'il ne nous en reste plus

rien. Les métaux qui roulent aujourd'hui dans le commerce, sont de ceux qu'a produits le nouveau monde. D'autres moins brillans & plus nécessaires, tels que le fer, l'airain, le plomb, étaient communs aussi; mais en plusieurs ouvrages, sur-tout pour les armes, on substituait l'airain au fer.

Les anciens avaient sçu donner à ce premier métal une fermeté qui le rendait aussi tranchant que l'acier le plus dur.

Ceci n'est point un de ces secrets chimériques qu'une admiration stupide a attribués à l'antiquité. Un savant célebre (1) a retrouvé de nos jours la trempe de l'airain. Quoique la facilité d'avoir & de travailler le fer, rende ce secret moins précieux parmi nous, il est certain qu'il y a plusieurs occasions où il peut être fort utile.

L'adresse des artistes Grecs ne se bornait pas à dompter l'or, le fer & le cuivre. Ils gravaient les pierres pré-

(1) M. le Comte de Caylus.

cieuses avec une délicatesse que nos ouvriers peuvent à peine égaler, malgré les secours que leur a fourni l'industrie des derniers tems. Les anciens nous ont laissé des chef-d'œuvres en ce genre, qui font encore la surprise des curieux, & le désespoir des artistes.

Toutes ces pierres étaient du genre de celles que nous nommons opaques ou de couleur. Les diamans étaient ou inconnus, ou peu estimés. On n'avait pas même encore ouvert les mines qui les produisent.* On n'employait que ceux que la nature offrait elle-même tout polis: mais on ne savait point les travailler, ni leur donner ce jeu, ce brillant qui en fait le prix.

On savait déja fondre le verre, on en faisait des vases; mais on ignorait l'art de l'applatir, de s'en faire une défense contre les injures de l'air, sans se priver de la lumiere & de l'aspect des dehors. Des clayes, quelque espece de canevas, ou, dit-on, des pierres devenues un peu transparentes à force de diminuer leur épaisseur, servaient à fermer les fenêtres,

Elles devaient rendre les maisons ou fort incommodes, ou fort désagréables. Une autre incommodité, c'est que toutes les portes sur la rue s'ouvraient en dehors; quand on voulait sortir, il fallait faire beaucoup de bruit pour avertir les passans de s'éloigner, & ne se pas mettre dans le cas de leur briser la tête.

Pour l'intérieur des maisons, il était orné; on l'embellissait avec des tableaux & des statues. On cachait les murs sous des étoffes qui en dérobaient la vue. On couvrait les planchers avec des tapis, & ces ouvrages, quoique tous faits de laine ou de poils, ne manquaient ni de variété ni d'agrément.

Les appartemens n'avaient point de cheminées, qui sont d'une invention moderne; mais on y suppléait sans doute par des poëles ou des brasiers de charbon quand le froid l'exigeait.

Ces machines ingénieuses, qui ont rendu à la société tant de bras autrefois perdus pour elle, n'étaient point inventées. Presque tous les grands

ouvrages s'exécutaient à force d'hommes & de chevaux. La mécanique perfectionnée à beaucoup d'égards, n'offrait de ce côté presque aucune ressource.

Le premier, le plus indispensable des travaux après l'agriculture, celui qui réduit en farine le bled nécessaire à la nourriture des hommes, se faisait par des esclaves. C'étaient eux qui tournaient la meule; & l'on prétend que l'impossibilité de substituer pendant long-tems à leurs travaux une force capable de les remplacer, contribua beaucoup à la durée de l'esclavage.

L'horlogerie, qui ne s'est proposé d'abord que de fournir une commodité agréable, & que nos recherches ont rendue un des plus grands objets du luxe superflu, n'était point connue. La marche du soleil apprenait à diviser les jours en parties à peu près égales. Les cadrans solaires étaient déja anciens & communs, mais on n'avait qu'eux. Les clepsidres, les sables, étaient des instrumens imparfaits & grossiers qui n'avaient

vaient pas même le mérite de la justesse.

L'art de renfermer la mesure exacte du tems dans une petite boëte riche & portative, était un art ignoré. Aussi la division la plus commune & la plus usitée des jours chez les anciens, était le matin, le midi, & le soir, parce que ces divisions indiquées par la nature elle-même, n'ont besoin que du secours des yeux pour être senties.

Il s'en fallait beaucoup que les travaux qui n'ont pour objet qu'un luxe élégant, fussent au point de délicatesse où la suite des siecles les a portés. On n'avait point de ces chars magnifiques, où la souplesse des soupentes rompt les secousses que le mouvement leur communique. Il fallait se faire porter lentement par des hommes, ou se laisser traîner rudement dans des voitures assez semblables à nos charretes. On sait que cet usage a duré long-tems.

Tels qu'ils étaient pourtant, les arts remplissaient tous les besoins alors connus. Une magnificence médiocre, des commodités bornées suffisaient à l'orgueil des riches pour

humilier les autres hommes qui n'avaient ni magnificence ni commodités.

Comme cette distinction, cette facilité d'avoir ce que les autres n'ont pas, est sur-tout ce qui flatte la vanité dans l'emploi des richesses, on se contentait d'un superflu que l'indigence commune faisait paraître fort considérable. On se croyait très-grand, très-respectable par ces petits efforts de luxe qui nous paraissent aujourd'hui si peu de chose.

Nous-même qui croyons avoir fait tant de progrès dans les rafinemens de la mollesse, nous serons à notre tour des gens grossiers, ignorans aux yeux de notre postérité qui sera plus corrompue, & par conséquent plus habile.



CHAPITRE VIII.

De la vie commune, & des mœurs.

CE que nous appellons la société, cette correspondance des citoyens les uns avec les autres, était absolument ignorée dans la Perse. Les peuples y vivaient, comme aujourd'hui, dans une austérité sombre & sévere, qui a peut-être été de tout tems le plus fort rempart de la tyrannie. Point de communication libre entre les particuliers, point de ces liaisons familieres qui inspirent bientôt le goût de la liberté, en faisant connaître les douceurs de l'amitié.

Cette multitude d'objets aimables réservés pour les plaisirs d'un seul homme, le droit d'employer, pour les garder, une autre multitude d'hommes dépouillés de leur virilité, était dès-lors une marque distinctive de la richesse & de la puissance. Le reste de la nation, qui ne pouvait payer ces plaisirs coûteux, croupissait dans l'ignorance & l'oisiveté. Telle était,

& telle eſt encore de nos jours dans ces climats, la ſituation reſpective des grands & du peuple.

Ainſi la véritable ſociété, les agrémens qui peuvent par elle adoucir les amertumes de la vie, n'étaient cultivés que dans la Grece. On parle à la vérité de pluſieurs fêtes indécentes dans la Syrie. On cite un temple de Vénus à Babylone, où les honnêtes femmes étaient obligées de ſe proſtituer une fois l'année pour de l'argent, & de donner aux miniſtres de la déeſſe le fruit de leurs complaiſances.

Ces excès groſſiers & rebutans, s'ils ſont vrais, ne faiſaient point le bonheur des peuples qui les pratiquaient. Les Grecs ſeuls avaient ſçu ſe donner des divertiſſemens honnêtes, des plaiſirs qu'on pouvait goûter ſans rougir.

Les femmes étaient chez eux libres, conſidérées, reſpectées; ce qui eſt la marque la plus ſûre d'une ſociété floriſſante: mais ce qui eſt auſſi la marque d'une grande ſageſſe, elles avaient peu de part aux affaires publiques.

Il est bien vrai que la jeunesse donnait dans les mêmes excès que nous retrouvons aujourd'hui dans toutes nos grandes villes. Des marchands d'esclaves déshonorés & recherchés par le genre de leur commerce, fournissaient pour de l'argent aux jeunes gens riches, des filles qui n'avaient d'autres biens que leurs charmes. Si ceux qui les vendaient faisaient un métier peu honnête, ceux qui les achetaient ne manquaient point aux bienséances.

L'éducation de ces filles esclaves n'était point négligée; elles acquéraient des talens qui leur valaient beaucoup de richesses. Elles vivaient avec plus d'éclat & de distinction que les femmes du premier rang; contradiction singuliere & révoltante dans tous les états policés, où une obscurité ennuyeuse est pour les personnes du sexe le prix de leur exactitude à garder la vertu, tandis que les plaisirs & la splendeur qui suivent les richesses, sont la récompense de celles qui y manquent.

En général, rien n'était moins connu des Grecs que la chasteté. Cet effort

ſublime de vertu, ce ſacrifice fait à la religion des plaiſirs les plus vifs, cette continence ſi admirable & ſi difficile à obſerver, n'avait aucun prix chez eux. La liberté de vivre avec une femme qu'on n'avait point épouſée ne ſurprenait perſonne, parce que tout le monde en uſait.

Les philoſophes même ne dédaignaient pas d'en profiter. Platon, Diogene, Ariſtipe, furent comptés par pluſieurs courtiſannes au nombre de leurs adorateurs; & l'on ſait que Socrate ne rougiſſait pas de faire aſſidument ſa cour à la belle Aſpaſie.

On conſerve pourtant la mémoire de quelques philoſophes qui recommandaient la continence. Démocrite ne trouvait rien de ſi humiliant, de ſi contraire à l'étude, que le commerce des femmes. Thalès prétendait que dans la jeuneſſe il fallait ſe dire: il n'eſt pas tems de ſonger au mariage; & dans un âge plus avancé: il n'eſt plus tems. Un autre aſſurait que l'amour était aviliſſant pour l'homme, & le rabaiſſait au rang des animaux.

Mais cette philoſophie ne fit point fortune. La plus belle moitié du genre

humain était intéressée à arrêter ses progrès. Ces ennemis des femmes n'employaient contre elles que des maximes seches, des raisonnemens incertains; elles avaient en leur faveur quelque chose de bien plus fort que le raisonnement.

Ces inventeurs d'une morale peu suivie, n'étaient point les adversaires les plus redoutables qu'elles eussent à combattre. Alors se développait sans ménagement un goût dépravé, un genre de désordre affligeant pour les femmes, humiliant pour les hommes, espece de plaisir cruel qui mécontente un sexe & déshonore l'autre, dont l'effet le plus sûr paraît être de couvrir également d'infamie, & l'objet qui le donne, & celui qui le goûte.

Il choque les premieres loix de la nature, il porte des hommages stériles à des objets qu'elle n'a point faits pour les recevoir. C'est un bonheur solitaire, une joie isolée, qui ne peut se partager, & qui par cela seul doit être à jamais abhorré des cœurs sensibles.

On croirait qu'un si indigne abus

du plus beau préſent que la nature nous ait fait, n'a pu avoir lieu que chez des hommes féroces, également incapables de connaître l'horreur des remords & le prix des vertus. Cependant c'eſt au milieu des lumieres & des connaiſſances cultivées, qu'on l'a vu naître.

Il n'a guère été eſtimé des peuples pauvres & groſſiers. C'eſt parmi les nations opulentes & civiliſées, qu'il s'eſt accrédité en raiſon du progrès des ſciences & des arts. Par une fatalité ſinguliere, ce goût aviliſſant a été dans preſque tous les ſiecles éclairés celui des grands hommes & des hommes inſtruits.

Les écrits des anciens prouvent que ces excès ne leur paraiſſaient ni criminels, ni honteux. Solon même, le ſage Solon, avait regardé ce comble de la diſſolution comme un plaiſir délicat, qui ne convenait qu'aux perſonnes d'un certain rang. Il l'avait interdit aux eſclaves. Ce droit d'offenſer la nature, en mépriſant, en outrageant ſon plus bel ouvrage, il l'avait réſervé pour les honnêtes gens.

Peut-être ne ſerait-il pas impoſ-

sible de trouver la cause de tant d'horreurs dans la constitution même des choses humaines. Mais l'attachement inviolable de tout Français pour le sexe enchanteur qui honore & embellit sa patrie, ne me permet pas de me fixer à cette idée ignominieuse. Elle resserre le cœur & flétrit l'imagination. Les égaremens de tant d'hommes célebres n'excusent point cette dégradation de l'humanité ; ils ne prouvent que sa faiblesse.

Quoique les Grecs se permissent de violer si ouvertement une de ses plus sages loix, il faut pourtant avouer qu'alors elle était en général moins malheureuse qu'aujourd'hui. Les conditions n'étaient pas égales, mais au moins on croyait que tous les citoyens avaient un droit égal à la vie. On ne voit pas qu'il y eût de pauvreté. J'entends cette indigence affreuse, qui ôte à un homme le droit que la nature lui donne sur une portion des fruits de la terre, & qui le force souvent, faute de travail, ou à perdre la vie dans les horreurs de la faim, ou à la racheter par des crimes.

Il n'y avait que deux sortes de con-

ditions dans les états, l'efclavage & la liberté. Si les efclaves appartenaient à un maître pour qui ils travaillaient, au moins ce maître leur affurait la nourriture. Les hommes libres étaient tous ou propriétaires de biens fonds, ou foldats, ou marchands. On ne connaiffait pas cette efpece malheureufe d'hommes que nous appellons manouvriers, qui ne jouiffent pas même des avantages de la fervitude.

Obligés d'arracher à la terre des productions qui ne font pas pour eux, accablés de toutes les charges de l'état, expofés à toutes les pertes caufées par la rigueur des faifons, rebutés, méprifés, ne connaiffant guère, comme les animaux, d'autres plaifirs que de digérer les alimens & de perpétuer leur efpece, je ne fçais s'ils doivent bien fentir le prix de leur prétendue liberté. Mais je crois que dans le fond, l'efclavage, que nous regardons comme une barbarie, n'a rien d'auffi barbare que l'aviliffement où languiffent aujourd'hui les deux tiers peut-être du genre humain.



CHAPITRE IX.

Des usages.

Quoique la société fût cultivée ; & qu'on en recherchât les douceurs, il ne faut pourtant pas croire qu'il n'y eût entre ces usages & les nôtres, que de légeres différences. En Grece on ne connaissait, ni cette politesse trompeuse qui donne à tous les gens bien élevés à peu près le même extérieur, ni ces respects étudiés, ni ces titres fastueux dont nous ne voyons point le ridicule, parce que nous y sommes habitués. Tous les citoyens s'appellaient par leur nom, & se tutoyaient en s'abordant.

La noblesse ne servait à rien. Les grands, dépendans toujours du peuple qui les avait élevés, ménageaient avec soin tous les particuliers, & l'opulence ne donnait le droit de mépriser personne. Les premiers citoyens allaient à pied dans les rues. On ne pardonnait guère qu'aux femmes

ou aux gens infirmes de se faire porter par des esclaves.

On avait des robes longues, qui convenaient également aux deux sexes. Les femmes, pour se parer, employaient, comme aujourd'hui, plusieurs ornemens, dont l'envie de plaire faisait oublier l'incommodité, & qu'elles payaient cherement. Elles se chargeaient les oreilles, le col & les bras de bijoux : elles se coloraient les fourcils, elles mettaient du fard, suivant l'usage établi de tout tems parmi les personnes du sexe, de se défigurer pour paraître plus belles.

Au lieu de ces glaces superbes que l'industrie moderne leur a fournies pour y faire en particulier l'essai de leurs charmes, elles se servaient de surfaces d'or ou d'argent bien polies, dont l'effet était moins sûr, mais qu'on employait pourtant, *à cause de la nécessité.*

On connaissait la frisure. On se servait de fers chauds pour donner aux cheveux une tournure élégante. Mais il ne paraît pas qu'on employât l'artifice pour cacher leur couleur naturelle. On ne les déguisait point sous

ce voile d'une poudre blanche, qui ferait croire que notre jeunesse envie à un âge plus avancé le triste présent dont la nature honore la caducité.

Dans quelques occasions on y répandait pourtant une espece de poudre d'or qui devait produire un effet bisarre, à moins que l'habitude ne la rendît supportable.

Une des coutumes qui nous paraissent les plus étranges, c'était l'usage immodéré des essences & des parfums. Les jours de fêtes, ou quand on allait voir ses amis, ou quand on avait rendez-vous avec sa maîtresse, il fallait s'inonder la tête & le corps d'huile de senteur. Cette pratique, qui pouvait avoir son agrément dans les deux premiers cas, devait être bien incommode dans le dernier.

Une galanterie très-honnête à faire à ceux qu'on recevait chez soi, c'était d'arroser tous leurs habits d'essences précieuses. On a prétendu que ces essences devaient être des eaux spiritueuses, que l'évaporation dissipait, & qui ne laissaient point de traces sur les habits. Mais il y a peu d'apparence: car pour obtenir ces eaux spi-

ritueuſes, la diſtillation était néceſſaire, & les anciens ne la connaiſſaient pas.

On ſait de plus combien ils étaient ſouvent obligés de faire dégraiſſer leurs habits. La profeſſion qui s'occupe de cet objet était une des plus conſidérables & des plus employées: ce qui venait ſans doute des taches que faiſaient les liqueurs odoriférentes dont on était ſi prodigue. Les parfums étaient donc ſimplement des huiles aromatiques, & la grande habitude empêchait encore qu'on ne s'apperçût de ce qu'il y a de dégoûtant dans cet uſage.

Parmi nous l'introduction du linge & la facilité d'en changer, a fait tomber les bains. Mais alors ils étaient néceſſaires & très-ſouvent fréquentés. Il y en avait de publics & de particuliers. Les bains publics étaient des bâtimens vaſtes & ſpacieux. Tout le monde y était reçu pour un prix modique. Si l'on ne voulait pas amener ſes eſclaves, on en trouvait là de tout prêts pour le ſervice.

Au ſortir du bain on ſe mettait à table. Il paraît que l'uſage de s'y pla-

cer ſur des lits n'était pas univerſel ; on reſtait quelquefois aſſis. On mangeait des ragoûts qui flatteraient peu notre ſenſualité. On buvait du vin mêlé avec du miel, où nageaient ſouvent des feuilles de roſe. On faiſait venir des danſeuſes & des muſiciens.

En général à table on faiſait fort peu de cas de la converſation. On ſervait à chacun ſa portion ; & quand on voulait honorer quelqu'un, on lui en ſervait une quatre fois plus grande. Il ſemble que notre façon d'ordonner les repas eſt à la fois plus agréable, plus honnête, & moins diſpendieuſe.

Si la converſation, chez les Grecs, accompagnait rarement les plaiſirs de la table, on la réſervait pour des momens où l'eſprit moins diſtrait pouvait s'y livrer avec moins d'effort ; elle ſervait alors à prévenir l'oiſiveté, ou du moins à la rendre agréable.



CHAPITRE X.

De la médecine & des funérailles.

EN vivant d'une maniere si peu conforme à la nôtre, la vie des hommes avait pourtant à peu près les mêmes bornes. On était vieux à soixante-dix ans, & rarement passait-on quatre-vingt. Il ne faut pas croire que les mœurs fussent plus réglées. Les hommes qui avaient les mêmes passions donnaient dans les mêmes excès. L'intempérance causait des maladies, & l'on avait étudié le moyen de réparer ses désordres. Mais on ne connaissait qu'une sorte de médecine, c'est ce que nous appellons la chirurgie.

On ne payait point des hommes oisifs pour tâter le poulx d'un malade. Ceux qui exerçaient l'art de guérir ne se croyaient point déshonorés en pratiquant eux-mêmes les opérations qu'ils jugeaient convenables. On ignorait cette distinction singuliere & dangereuse entre le su-

périeur qui ordonne les remedes, le subalterne qui les applique, & le marchand qui les fournit.

Ces remedes, dont le hasard avait appris la vertu, & dont l'expérience & la réflexion confirmaient l'utilité, aidaient la nature sans l'accabler. Ils étaient simples comme elle.

Soit que la façon de vivre rendît les maladies moins fréquentes & moins compliquées, soit que les médecins étant moins communs, ne se piquassent point de renchérir les uns sur les autres par de nouvelles inventions, les sucs bienfaisans de quelques herbes leur suffisaient pour rendre la santé. On n'employait pas ces compositions violentes, dont une science plus curieuse qu'utile a infecté la médecine, & que l'alliage forcé de principes souvent opposés, doit rendre au moins suspectes.

Ainsi l'on pourrait croire avec une espece de raison, que la médecine des anciens était moins savante & plus sûre que la nôtre; on peut penser qu'en chargeant cette science d'une infinité de recettes, nous ne l'avons point enrichie.

Quand, malgré la ſimplicité des remedes & de la méthode, la maladie l'emportait, on ne confiait point ſes dernieres diſpoſitions à des mains étrangeres : on n'appellait ni notaires ni prêtres.

Le premier de ces deux offices était inconnu; le ſecond, qui inſpirait peu de confiance pendant la vie, perdait tout ſon pouvoir à la mort. Les miniſtres de la religion païenne avaient manqué cet inſtant déciſif où l'homme, affaibli par les douleurs, devient prodigue des biens qu'il va quitter, où il ſe flatte d'appaiſer le ciel en enrichiſſant ceux qui lui annoncent ſes arrêts. On aſſemblait ſes parens & ſes amis, on leur dictait ſes volontés, & l'on n'avait point d'autre conſolation que celle d'expirer entre leurs bras. On voit dans toute l'antiquité que la cérémonie de fermer les yeux était un devoir ſacré; on ſe croyait heureux & honoré d'être choiſi pour le remplir. En Egypte on embaumait les corps, mais en Grece on les brûlait, & cette pratique était ſage; elle empêchait que les reſtes des morts ne devinſſent per-

nicieux aux vivans. On l'a retrouvée dans les Indes, à la Chine, au Japon, dans tous les pays où la vanité & la superstition des mourans ne l'emporte pas sur le bien public.

Parmi nous, tous les bons citoyens voient avec douleur que l'on n'ait pas encore pu supprimer l'usage dangereux d'enterrer dans les temples, & d'entretenir ainsi un air corrompu, capable d'occasionner toutes les maladies dans l'endroit où l'on s'assemble pour demander au ciel la santé.

On portait les cadavres au bûcher avec beaucoup de cérémonies : mais ce qu'il y a de singulier, c'est que ce n'était ni leurs amis, ni leurs parens, qui les pleuraient. On payait pour cela des femmes qui en faisaient métier, & qui, pour de l'argent, affectaient toutes les marques de la douleur. Elles précédaient le mort, & faisaient, en sanglottant, son panégyrique ; elles louaient à grands cris ses vertus & ses bonnes qualités.

Il faut toujours remarquer que ces usages sont anciens, & qu'ils subsistent cependant encore dans une grande partie du monde. Dans plusieurs de

nos provinces, à Paris même, on loue pour les enterremens des troupes d'enfans trouvés, qui y paraissent avec des flambeaux ; peut-être est-ce un reste des anciennes pleureuses.

CHAPITRE XI.

Des exercices du corps.

APRÈS avoir suivi l'appareil avec lequel l'orgueil humain s'efforce inutilement de lutter contre le néant de la mort & du tombeau, il faut voir quelles ressources on tâchait de se procurer pour rendre la vie supportable.

La premiere, la plus naturelle, & par conséquent la plus utile, c'est l'exercice. La nature nous a destinés à une vie active ; ce n'est point pour nous cacher dans des maisons, qu'elle nous a mis sur la terre.

Quand nous nous endormons languissamment dans ces retraites consacrées à la mollesse, il est sûr que nous violons l'ordre général ; le repos auquel nous condamnons nos

membres, est une révolte contre la Providence qui nous les a donnés pour en faire usage; aussi sçait-elle bien nous en punir.

La faiblesse, l'ennui, le dégoût, les maladies sont les châtimens infaillibles de ce crime. La proportion est exacte entre elles & la faute qui les attire; les unes se font sentir dès que l'autre a été commise.

Il est vrai pourtant qu'il y a un moyen de les éluder : on peut allier les douceurs que la société procure, avec l'état d'action pour lequel nous sommes faits; il faut pour cela se livrer à ces fatigues volontaires, à ces plaisirs laborieux, connus sous le nom d'exercice; il faut entretenir la force & la souplesse du corps, en la développant dans des jeux pénibles. Ce n'est qu'en lui donnant des secousses qu'on parvient à rétablir dans les humeurs le parfait mêlange qui fait la santé.

Les Grecs s'en étaient apperçus de bonne heure; on connaît ces jeux célebres par les noms des dieux ou des anciens héros : ils consistaient surtout en exercices propres à augmen-

ter la vigueur des hommes qui s'y appliquaient. L'éducation d'abord, & ensuite l'opinion publique faisaient à tous les citoyens un devoir de s'y présenter; on méprisait quiconque paraissait, ou les craindre, ou les dédaigner.

Il y en avait de différens genres: la course à pied, ou à cheval, ou en charriot; la lutte, où deux hommes étroitement serrés cherchaient à se renverser, sans qu'il leur fût permis de se porter un seul coup; le disque, où il s'agissait de lancer très-loin une grosse pierre, ou une masse de métal fort lourde; le ceste, qui était plus dangereux & plus difficile que les autres.

Dans ce dernier les combattans s'entouraient les mains d'un cuir fort épais, ressemblant sans doute à ces brassards qu'emploie notre jeunesse pour jouer au balon. Pour les rendre plus pesans, on y attachait de gros morceaux de plomb, & les deux concurrens ainsi armés se livraient à toute outrance un combat qui ne devait pas durer long-tems.

On a voulu faire honneur à l'hu-

manité des Grecs de leur éloignement pour les combats de gladiateurs. En effet, ces meurtres ordonnés pour le divertiſſement de tout un peuple, ne ſouillerent jamais les amphitéatres de la Grece; mais eſt-ce à leur vertu ou à leur ignorance qu'il faut l'attribuer?

Les athletes, diſent les auteurs, ſortaient de l'arene avec des boſſes au viſage, un œil hors de la tête, les dents, les mâchoires briſées ou même quelque autre fracture encore plus conſidérable. Il ne paraît pas qu'ils euſſent pu courir plus de riſque en ſe battant avec des épées; & ceux qui trouvaient du plaiſir à voir des hommes s'écraſer ainſi la tête à coups de poings, n'étaient pas plus humains que ceux qui les voyaient ſe déchirer à coups de ſabre.

Chez des hommes libres à qui l'or était preſque inconnu, on ne pouvait guère propoſer que la gloire pour récompenſe. Auſſi les athletes n'en exigeaient-ils point d'autres. Les acclamations publiques avec une couronne de chêne, de laurier ou d'autre feuillage, ſuffiſaient à leur ambition.

Il est vrai qu'ils ne s'en contenterent pas toujours. Quand les richesses eurent acquis une valeur certaine dans la nation, il est bien clair qu'une couronne de chêne ne dut plus être aussi honorable.

On raconte de ces athletes des choses peu compatibles. On prétend qu'ils vivaient avec la plus grande régularité, évitant l'ombre d'un excès, renonçant même à la compagnie des femmes; & l'on dit que c'est à l'exactitude de leur régime qu'ils devaient cette force prodigieuse que notre faiblesse rend presque incroyable. Cependant on en voit dans les auteurs, dont la voracité était plus grande encore que la force.

Ce fameux Milon, par exemple, n'était pas content de vingt livres de pain par jour, vingt livres de viande, avec cinquante ou soixante bouteilles de vin. Quand il avait fait un peu d'exercice, il mangeait un bœuf dans sa journée. Il n'est pas étonnant que des hommes en état de supporter un pareil régime, fussent plus robustes que les autres.

Il y avait pour tous les exercices des

des maîtres, chez qui la jeunesse allait prendre des leçons, comme dans nos salles d'armes. Leurs écoles étaient publiques, & devenaient le rendez-vous des citoyens oisifs, que la curiosité ou le désœuvrement y attiraient.

On ne peut nier que ces usages n'eussent leur utilité. Ils endurcissaient les combattans aux fatigues, & les rendaient propres à soutenir des travaux utiles à leur patrie. Ce qu'ils avaient de cruel pouvoit aussi familiariser les spectateurs avec les horreurs de la guerre.

S'il est vrai, comme quelques auteurs l'ont pensé, que l'habitude de voir les jeunes gens nuds, fît tort à la pudeur, & qu'il en naquît des désordres trop communs en effet chez ces peuples d'ailleurs si sages, ce serait une nouvelle preuve qu'il n'est rien dans le monde que les hommes ne puissent empoisonner, & qu'en tout genre, les meilleures vues peuvent produire de grands maux.



CHAPITRE XII.

De la poésie, & sur-tout d'Homere.

CES amusemens, ces jeux encore grossiers, suffirent long-tems aux Grecs, dont l'héroïsme était toujours mêlé d'un peu de grossiéreté. Mais peu à peu ils parvinrent à souhaiter des plaisirs plus délicats. Athenes produisit des hommes qui inventerent des arts inconnus, ou se servirent, d'une façon nouvelle, de ceux qu'on avait déja trouvés.

Un des plus anciens & des plus usités c'était la poésie, c'est-à-dire un langage cadencé, soutenu par des figures hardies & par des expressions énergiques, qu'on n'aurait osé employer dans le langage ordinaire. Cet art merveilleux, que la mollesse & la frivolité se sont depuis approprié presque exclusivement, avait alors une noblesse, une dignité qui le mettait au-dessus de tous les autres. Les poëtes n'étaient pas des hommes avilis dans un rang obscur, inspirés par

le caprice ou par l'intérêt, réduits à faire bassement leur cour aux patrons qui les dédaignent. C'étaient les historiens, les philosophes, les législateurs des nations qu'ils instruisaient. Un ouvrage en vers devenait un monument précieux. La postérité le recevait avec respect des contemporains, qui en avaient eux-mêmes été les plus zélés admirateurs.

Cependant le mérite de ces pieces n'était pas proportionné à l'estime que l'on en faisait. L'art n'était point encore chargé des regles, qui l'ont depuis rendu si difficile. Il était plus aisé alors d'écrire en vers, que de le faire aujourd'hui en prose supportable.

Ces vers étaient astreints, à la vérité, à une certaine mesure, & chaque espece de poésie avait la sienne à part. Le nombre des pieds d'un vers était marqué, comme celui des sillabes d'un pied ; mais si, d'après ce qui nous reste d'ouvrages de ce tems, on examine combien les poëtes s'étaient ménagé de ressources, on verra que de pareilles regles n'étaient rien moins que gênantes. Avec tant soit peu d'i-

magination, on n'en devait guère être embarrassé.

D'abord les écrivains avaient ce qu'on nomme dans les colleges, des *enclitiques*, c'est-à-dire, un nombre étonnant de mots d'une ou deux sillabes, qui, sans rien ajouter ou diminuer au sens, ne laissaient pas de tenir leur rang dans le vers, & qu'on employait uniquement pour compléter la mesure.

De plus, quand un mot était trop court, & qu'en le joignant avec un autre, il en résultait une image propre à peindre l'idée que le poëte avait en vue, & un nombre de syllabes commode, on ne manquait pas de l'employer, sans examiner si le mot était reçu ou non. La poésie, comme les autres sciences, était une terre inculte & abandonnée. Le premier qui s'en saisissait la labourait à sa mode, & pouvait y semer ce qu'il lui plaisait.

Le troisieme & le plus grand avantage de la poésie, quant à la facilité de la composition, était le mêlange des dialectes. C'est une chose curieuse que ces dialectes. On sait que

la langue grecque s'était beaucoup répandue par les différentes colonies, qui du sein de la Grece avaient été s'établir sur différentes côtes de l'Asie & de l'Europe. Ces peuplades, en retenant les mœurs, les coutumes & le langage de leur patrie, n'avaient pas laissé de les altérer en quelque chose. Le commerce avec les nations voisines, dont les usages étaient différens, avait nécessairement quelque influence sur ceux de ces Grecs dépaysés. En effet, ce n'était plus tout à fait chez eux, ni le même gouvernement, ni la même façon de s'habiller, ni la même prononciation, quoique dans le fond les loix, les habits & les mots retinssent toujours quelque air national.

On distinguait sur-tout quatre de ces jargons ainsi dénaturés, le dorique, l'ionique, l'attique, l'étolique, qui, joints au grec proprement dit, source de tous les autres, formaient ce qu'on appelle les dialectes. Or un poëte, en composant, pouvait confondre ces différens langages. Le public ne lui savait pas mauvais gré d'un mêlange qui devait pourtant être aussi

fatigant pour le lecteur qu'il était commode pour l'écrivain.

Il est certain qu'une pareille bigarrure avait quelque chose de ridicule : elle a pourtant, comme tant d'autres choses non moins absurdes, trouvé des panégyristes. Fontenelle, dans la célebre dispute au sujet des anciens & des modernes, s'est récrié sur les dialectes. Il a comparé, avec raison, les ouvrages écrits avec cette liberté révoltante, à celui que ferait un Français, en employant indifféremment l'idiome picard, le gascon, le normand, le bas-breton & le parisien ; il a cité, pour exemple, le fatras dégoûtant & inintelligible de Rabelais, qui a suivi ce modele.

On lui a répondu avec chaleur qu'il avait tort, parce que les dialectes en grec étaient chacune le langage d'un état distinct, indépendant, faisant une peuplade à part, & jouissant d'une existence personnelle ; au lieu que le jargon de chacune de ces provinces françaises, disait-on, n'appartient qu'à de petites portions d'un grand peuple, & n'est pas commun à la nation en général.

C'eſt un pitoyable raiſonnement que celui-là : dans le tems où le patois provençal, le dauphinois, le languedocien ont reçu leurs formes, chacune de ces provinces faiſait, comme l'Eolie, l'Attique ou la Doride, une ſouveraineté ſéparée : s'il ne fallait que cet avantage pour autoriſer l'idée de les fondre tous enſemble dans une même production, Rabelais ne ſerait pas plus blâmable qu'Homere.

Quoi qu'il en ſoit, malgré cette tache, on admirait les poëmes de ce dernier; on les admirait avec d'autant plus de raiſon qu'ils étaient uniques. Dans une longue ſuite de ſiecles, il ne s'était trouvé perſonne qui pût éclipſer ou partager ſa gloire.

Corneille & lui ſont peut-être, de tous les poëtes, ceux qui ont mérité le plus d'éloges & de critiques. Tous deux ont porté preſque à ſa perfection le genre de poéſie qu'ils avaient inventé. Tous deux ont allié les fautes les plus abſurdes aux beautés les plus ſublimes. Il y a apparence qu'ils ne devaient celles-ci qu'à leur génie, & que le reſte vient du tems où ils vivaient.

Homere eſt encore plus excuſable que Corneille. Né preſque dans l'enfance du monde, dans un tems où tous les arts encore timides ne marchaient qu'en tâtonnant, il ne trouvait guère de ſecours dans ſes prédéceſſeurs. Les hommes n'avaient pas encore pu ramaſſer aſſez d'expériences pour acquérir beaucoup de lumieres.

Ils ſavaient ſe battre, parce que, chez tous les peuples, l'art de détruire les hommes a toujours été le premier perfectionné. Ils travaillaient les métaux, jouaient de quelques inſtrumens, bâtiſſaient de petits navires, fabriquaient quelques étoffes: tout cela a rapport à la guerre ou aux beſoins immédiats de l'humanité.

Mais ces connaiſſances élevées, qui diſtinguent un ſiecle barbare d'un ſiecle policé, l'art d'embellir la nature par des ornemens ſimples qui la parent ſans la défigurer, l'uſage délicat des bienſéances, & la peinture des paſſions, telles que les hommes les reſſentent, ſans enflure & ſans baſſeſſe, étaient des choſes abſolument inconnues aux contemporains d'Homere.

Ce qu'on en trouve dans ses ouvrages, il ne l'a dû qu'à ses réflexions; malgré l'air de grossiéreté que nous trouvons à ses héros, je ne doute pas qu'ils n'ayent perdu beaucoup de leur rudesse en passant par ses mains. Il adoucit la cruauté d'Achille, il releve son courage. Il inspire de la pitié pour Hector, sans rendre son meurtrier trop odieux. On s'attendrit pour les Troyens; Priam, Hécube, Andromaque, arrachent tour à tour la compassion.

Pour ménager avec tant d'art ces différents mouvemens, pour les balancer l'un par l'autre avec tant de précision, il ne fallait pas un esprit médiocre.

Aussi les gens de goût ont, dans tous les tems, rendu à ce grand poëte une justice impartiale. Le babil long & quelquefois impoli de Nestor, les répétitions ennuyeuses, la faiblesse de l'odyssée, n'ont point empêché de sentir les beautés dont l'iliade est pleine.

Le respect idolâtre & ridicule de Madame Dacier n'a pas non plus persuadé que tout fût exact & divin dans ces deux ouvrages. Homere pour

[illegible]

il pour cela plus de génie encore qu'Homere n'en a eu.

Il n'avait du moins qu'à créer ses idées ; son esprit parfaitement libre, n'ayant d'autre modele que la nature, était maître de la représenter telle qu'il la voyait.

Mais nous, en cherchant à étendre nos pensées, nous aurions encore à éviter celle des autres. Comme dès la plus tendre jeunesse l'éducation ne consiste que dans l'habitude d'imiter, l'esprit se trouve, pour ainsi dire, plié, sans s'en appercevoir, à suivre une allure étrangere. Cette contrainte influe dans la suite sur toutes ses opérations, il lui est presqu'impossible de parvenir jamais à se redresser parfaitement.

Pour achever ce qui regarde Homere, il est bon de remarquer encore qu'on a ignoré de tout tems le lieu de la naissance & de la mort de cet homme célebre. Sept villes se sont disputé l'honneur de l'avoir produit : mais tout ce qu'on sait de sa vie, c'est qu'elle a été fort malheureuse.

Son sort est pour les hommes à talens une leçon dont la suite des siecles

n'a que trop fourni d'exemples ; il prouve que les grands génies ne doivent espérer ni de grands biens ni un repos tranquille ; ils n'ont guere à attendre de la société que l'oubli ou le mépris pendant leur vie, & après leur mort des honneurs tardifs & souvent incertains.

CHAPITRE XIII.

Des poëtes dramatiques.

APRÈS la mort d'Homere, personne n'entretint le feu qu'il avait allumé. Quelques sages, dit-on, mirent en vers des maximes de philosophie ; mais leurs vers n'empêcherent point que la poésie ne fût oubliée & méconnue par-tout.

Il est vrai que dans un coin de la Sicile, Pindare fit des odes, dont presque tout le mérite est perdu pour nous. Sapho avait donné meilleure idée de ses talens que de ses moeurs, par quelques compositions passionnées, où elle peignait avec transport l'amour qu'elle ressentait avec fureur.

L'ivresse d'Anacréon avait produit quelques chansons qui lui ont fait plus de réputation que de grands ouvrages. Mais ces petites pieces, ignorées de la multitude, & connues seulement de quelques riches qui pouvaient les faire copier, n'avaient ni perfectionné le goût, ni porté bien loin la gloire de leurs auteurs.

La véritable résurrection de la poésie, l'instant où elle reparut plus belle & plus admirable que jamais, fut celui où Sophocle & Euripide l'introduisirent sur le théatre d'Athenes. Alors elle jouit d'un avantage qu'on avait cru jusques-là réservé à l'éloquence ; elle maîtrisa les esprits : en ranimant les ombres de ces anciens héros que la Grece révérait, elle arrachait des larmes pour des infortunes presqu'oubliées, & souvent chimériques.

Il paraît que les censeurs & les panégyristes de ces grands hommes ont été outrés comme ceux d'Homere. On les a trop loués ou trop blâmés. Il est certain qu'à bien des égards ils sont dignes des plus grands éloges : mais il est certain aussi que chez eux

l'art n'eſt point encore à ſa perfection. Ils ont rendu la nature avec une vérité admirable ; mais quelquefois cette imitation, pour être trop fidelle, devient dégoûtante.

On eſt choqué dans Alceſte d'entendre un fils dire des injures à ſon pere, & ce pere, preſque décrépit, débiter ſur l'amour de la vie les maximes les plus baſſes & les plus ignobles. On eſt ſurpris de voir dans la Phedre d'Euripide une ſatyre longue & indéeente contre les femmes, & de retrouver dans toutes ſes pieces le même acharnement contre un ſexe dont les agrémens doivent faire oublier les défauts.

Ariſtophane, dans le même tems, ſe couvrait de gloire par des ſatyres ſanglantes qu'il appellait comédies ; il mérite de bien plus grands reproches que les poëtes tragiques. Outre les perſonnalités odieuſes dont il eſt rempli, il ſe livrait à des licences qui ne ſont pas ſupportables. Ce qui ferait parmi nous rougir la débauche la plus outrée, eſt l'ornement de ſes pieces. On ne conçoit pas comment il oſait haſarder de pareils excès, ni com-

ment les ſpectateurs pouvaient les ſouffrir.

En général, ce qui manque le plus aux écrivains de l'anquité, c'eſt le goût & le reſpect pour la bienſéance; les hiſtoriens ſont pleins de digreſſions déplacées; les orateurs ſe permettaient des groſſiéretés révoltantes; les poëtes offraient des images obſcenes, exprimées avec obſcénité: ce ſont moins les choſes qui révoltent, que la façon de les repréſenter; mais le voile qui peut les rendre agréables n'était pas encore connu.

Cependant ces taches peuvent un peu déparer à nos yeux les beautés dont brillent d'ailleurs tous ces ouvrages, mais non pas les ternir entierement. Il paraît que les beautés ſeules faiſaient impreſſion ſur les Athéniens. Leur goût pour les ſpectacles dramatiques était une fureur. La ſeule repréſentation d'une tragédie leur coûta, dit-on, plus que toute la durée d'une guerre longue & ſanglante. Si cela eſt vrai, il eſt clair qu'ils devaient être près de leur ruine.

Il faut obſerver une coutume qui devait ſoutenir le courage des au-

teurs, & leur épargnait au moins bien des affronts qu'ils ne devoient pas essuyer. Quand ils vouloient donner leurs ouvrages à la représentation, ils n'étaient jugés, ni par des femmes couvertes de rouge, accoutumées à faire plus d'accueil à l'argent qu'au mérite, ni par des hommes livrés au mépris public.

Ce n'était ni Thaïs ni Phriné qui décidaient sur le mérite d'Œdipe ou d'Alceste. Les premiers magistrats de la république prenaient eux-mêmes la peine d'examiner les pieces : ils marquaient celles qui leur paraissaient les meilleures. On les jouait ensuite, mais sans appareil, devant le peuple, afin qu'il en choisît lui-même une, qui était représentée avec toute la pompe, toute la somptuosité dont elles étaient susceptibles ; ainsi les auteurs n'étaient point avilis. Eschyle ou Menandre n'avaient point à briguer la protection d'un comédien important ; ils ne recevoient du moins leur gloire ou leur condamnation que du peuple entier, pour qui ils avaient travaillé.

CHAPITRE XIV.

Magnificence des spectacles chez les Grecs.

PARMI nous, les plaisirs, les fêtes, les spectables pompeux ne sont que pour les riches. Quand les pauvres, qui nous nourrissent, peuvent, par un travail opiniâtre, s'assurer à eux-mêmes une subsistance bornée, ils doivent se croire heureux. Il n'en était pas de même chez les Grecs.

Tous les particuliers avaient un droit égal aux plaisirs, & l'état prenait soin de leur en procurer. Non-seulement les spectateurs ne payaient point, mais c'était eux-mêmes qu'on payait. Il y avait une espece de droit d'assistance, une rétribution fixe pour tous ceux qui se trouvaient aux représentations. On leur donnait de l'argent pour les engager à se divertir. Le théatre leur valait du plaisir & du profit. Avec deux raisons si puissantes, il n'est pas étonnant qu'ils

ayent eu pour ce genre d'amusement une passion si décidée.

Dans les spectacles, la politique se réunissoit à la religion, pour en faire des établissemens utiles à la patrie, des divertissemens agréables pour les citoyens, & des cérémonies capables d'inspirer du respect pour la divinité.

Les représentations se donnaient au grand air, dans de vastes enceintes destinées à cet usage. C'était là surtout que paraissaient la magnificence, la supériorité des anciens. Rien de si superbe que les édifices qu'ils construisaient pour jouer les pieces de leurs grands auteurs.

Ils n'évoquaient point l'ombre de Xerxès dans un petit espace de quinze pieds en quarré, orné par de vieilles décorations de toiles mal peintes & mal éclairées; les théatres étaient des monumens somptueux, qui représentaient des palais, sans le secours d'un décorateur mal-adroit, ou d'une imagination docile.

On ne faisait paraître ni les rois dans de petites antichambres resser-

rées, dont la ſeule vue détruit toute idée de grandeur & de majeſté, ni les particuliers dans des ſalles immenſes, ouvertes de toute part. La ſcene était noble & vaſte pour les tragédies. Dans la comédie, on ſavait la diminuer, pour aider à la vraiſemblance.

Tout le peuple y était admis. La prodigieuſe étendue des amphithéatres où ſe plaçaient les ſpectateurs, empêchait que perſonne fût exclus. Dans la Grece du moins, il n'était pas néceſſaire d'avoir beaucoup d'argent à dépenſer pour juger des ouvrages d'eſprit.

Pour les entendre réciter, on n'était pas non plus obligé de ſe renfermer, comme nous, dans de petites ſalles obſcures, qui n'ont de remarquable que quelques dorures de mauvais goût, avec leſquelles on s'efforce de maſquer leur difformité. Pour jouir des talens d'un bon acteur, il ne fallait pas ſe condamner à reſpirer pendant quatre heures un air infect. Le plaiſir d'écouter de beaux vers n'entraînait pas une gêne incommode, dont la beauté même des vers ne ſaurait dédommager.

Comme cependant il y a en tout une espece de compensation, les agrémens que les Grecs avaient de plus que nous, étaient bien diminués par la privation de plusieurs autres agrémens qu'ils n'avaient pas.

D'abord tous les acteurs jouaient masqués. Cela seul devait bien affaiblir la beauté de leur jeu. On y perdait absolument ces nuances imperceptibles qu'un acteur intelligent sait si bien faire valoir, cette expression animéee qui se peint sur le visage, qui souvent prévient la parole & la rend inutile, ces coups-d'œil, ces sourires, ces traits de fierté, de dédain, de tendresse, qui nous affectent plus agréablement même que les mots les plus harmonieux.

Les masques, dit-on, représentaient d'un côté la joie, & de l'autre la douleur. L'art du comédien était de se tourner à propos, de se montrer dans un jour favorable.

Cette idée paraît ridicule. Elle exclut absolument toute la décence, la dignité, qui sont inséparables de la tragédie. Alors le meilleur comédien aurait été le plus agile. Pour bien

jouer une piece, il n'aurait fallu qu'être en état de pirouetter promptement.

D'ailleurs la piece aurait toujours été jouée à contre-sens pour la moitié de l'assemblée ; car l'acteur ne pouvant montrer le côté riant aux uns, sans laisser voir le côté triste aux autres, il est clair qu'une partie des spectateurs aurait toujours vu son visage en opposition avec ses paroles.

Il est bien plus naturel de croire que le masque nuisait réellement beaucoup à la vérité du jeu, mais que l'étendue des théatres le rendait nécessaire. La finesse, la délicatesse des traits à visage découvert, se serait perdue dans l'éloignement.

La même raison, avec la nécessité d'employer des voix fortes qui se fissent entendre au loin, jointe à la retraite où vivaient les femmes, avait sans doute empêché qu'on ne les reçût pour jouer les tragédies. C'étaient des hommes qui faisaient leurs personnages. On a conservé les noms des acteurs qui jouaient les reines & les princesses.

Cela n'était pas plus étonnant que de

voir dans les opéras italiens, des hommes à voix claire, jouer Cyrus ou Scipion, & d'entendre ces chanteurs qui devraient rougir au ſeul nom de l'amour, ſe plaindre, en fredonnant, des tourmens que leur cauſe une flamme amoureuſe. Aſſurément Arbace, chantant en fauſſet un ſecond deſſus, n'eſt pas moins ridicule que pouvaient l'être Hécube, Hermione, parlant d'un ton mâle, avec une voix robuſte, qui démentait leur ſexe.

Ce n'eſt donc pas là-deſſus qu'il faut faire le procès aux Grecs: mais il faut les plaindre de n'avoir pas connu combien pouvaient être utiles dans des ſpectacles deſtinés à développer les paſſions les plus tendres, ces cœurs ſenſibles, où la nature ſe plaît à faire triompher la délicateſſe & le ſentiment.

Un Athénien qu'on tranſporterait aujourd'hui ſur nos théatres, ſerait d'abord bien éloigné d'en deviner l'uſage. Il n'imaginerait point que ce fût dans de pareilles priſons qu'on repréſenterait des ouvrages que toute la nation admire. Mais de quel tranſport il ſerait pénétré, s'il voyait une de

nos bonnes pieces jouée par cette actrice inimitable, qui, avec une figure bien plus intéressante, nous a rendu tous les talens de la célebre le Couvreur!

Ce serait sur-tout le jeu de Mademoiselle C...., qui lui ferait sentir combien le masque dérobait de plaisirs à ses contemporains. Il comprendrait qu'en bannissant les femmes de leur théatre, ils s'étaient privés d'un des plus grands effets que le théatre puisse produire.

Ces femmes, qui n'y pouvaient monter comme actrices, n'y paraissaient pas non plus comme juges. C'est encore une différence bien remarquable des spectacles de la Grece & des nôtres. La représentation d'une piece nouvelle n'était point, pour toutes les jolies femmes, un jour d'appareil, où elles étaient sûres de faire admirer leurs attraits. Sophocle n'avait point la gloire de faire courir en foule tout ce qu'Athenes renfermait de beautés. Le succès de sa piece n'était ni confirmé, ni balancé par ces bouches charmantes qui louent avec tant de chaleur, & qui critiquent avec tant d'amertume.

Ce ſexe ſéducteur que nous adorons, même dans les caprices qu'il ſe permet quelquefois, ne décidait point en maître ſur les productions dramatiques. Les femmes, cachées dans un endroit obſcur, deſtiné pour elles, jouiſſaient du ſpectacle & ne l'embelliſſaient pas.

Ceux même qui, par leur nature, exigeaient la nudité des combattans, leur étaient abſolument interdits. Cette ſage retenue, obſervée dans tout le reſte de la Grece, était une critique bien décidée des loix de Sparte, qui permettaient aux femmes, comme on l'a vu, de ſe produire nues dans les aſſemblées, & d'y combattre contre des hommes nuds.

De leur abſence dans les jeux publics, vient, à ce que croient bien des gens, la groſſiéreté qu'on retrouve dans les drames des anciens. Uniquement occupés du ſoin de plaire aux hommes, peu curieux des ſuffrages du ſexe qui chérit le plus les apparences de la pudeur & de la bienſéance, ils ſongeaient bien plus à rendre leurs penſées avec énergie, qu'à les exprimer avec délicateſſe. C'eſt

ainſi que le caractere diſtinctif d'une langue, ou même de tout un peuple, tient ſouvent à des circonſtances qui ſont à peine ſenſibles.

CHAPITRE XV.

De l'architecture.

APRÈS la néceſſité de rétablir leurs forces par l'uſage des alimens, un des premiers beſoins que la faibleſſe des hommes leur ait fait éprouver, c'eſt celui de s'aſſurer des retraites contre les intempéries de l'air, ou contre les inſultes des bêtes féroces: voilà ce qui a donné lieu à l'architecture.

Elle était d'abord, comme on le penſe bien, auſſi groſſiere que les mains qui l'employaient. Ses premiers eſſais furent des cabanes de branchages, ou des trous creuſés dans les rochers. Mais elle ſe polit avec le tems, & c'eſt un des arts où les anciens nous ont laiſſé le moins à perfectionner.

Les premiers qui s'y diſtinguerent

furent les Egyptiens. Ils se bornaient à charger sans intelligence la surface de la terre, des pierres qu'ils arrachaient de son sein. Ne sachant pas faire de voûtes, ils multipliaient par nécessité les colonnes dans leurs bâtimens; & ces colonnes massives, sans proportion, sans agrément, devaient être un embarras plutôt qu'une beauté.

Les obélisques, qui sont sans contredit les plus beaux de leurs monumens, sont dus à la nature autant qu'à l'habileté des ouvriers. Les roches de granite qu'on y employait, ne sont point, comme les autres pierres, disposées par bancs minces & plats; elles ont au contraire une grande épaisseur. La dureté du grain, la cohésion des parties leur permettent de se soutenir, sans se rompre, sur une très-grande portée; ainsi il a été facile de tailler, à force de bras, ces masses énormes, qui sont le fruit de la patience, bien plus que du génie.

On pourrait aisément les imiter en France, si l'on avait du tems & des hommes à y employer. Dans le Lyon-

nais, dans le Dauphiné, presque tout le cours du Rhône est plein de granite, qui, sans avoir la finesse du granite d'Egypte, en a les autres propriétés. Mais il n'y a pas d'apparence qu'on soit tenté d'en faire le même usage. Pour élever les anciens obélisques il n'en coûtait que des oignons. Les modernes coûteraient plus cher.

La véritable gloire des Egyptiens à cet égard, est d'avoir été les maîtres des Grecs. Mais les disciples surpasserent bientôt leurs maîtres. Ils donnerent de l'élégance à ce qui n'avait eu jusques-là que de la grossiéreté.

Les colonnes sur le bord du Nil n'étaient qu'un support indispensable & incommode : elles devinrent, entre les mains des Grecs, un des plus riches ornemens de l'architecture. Ils en découvrirent & en fixerent les proportions, qui n'ont point changé depuis. Leur exemple en ce point a été suivi par tous les grands artistes, & l'on a regardé comme des barbares ceux qui s'en sont écartés. Presque toutes les parties de l'art conservent encore les noms que les Grecs leur ont don-

nés, & l'on peut considérer tous nos beaux édifices, comme des especes de monumens élevés à leur gloire.

On a prétendu que les inventeurs des différens ordres d'architecture s'étaient proposé d'imiter, les uns les proportions du corps de l'homme, les autres celles du corps de la femme. Mais c'est ainsi qu'on a couvert de ridicule la naissance de plusieurs arts, par des explications forcées.

A-t-on jamais pu penser que la tête d'une jolie femme, animée par le feu des yeux & la finesse du sourire, ait donné l'idée d'un chapiteau quarré ou triangulaire? Peut-on croire que sa taille tournée, amincie par les graces, ait fourni le modele de ce renflement qu'on pratique dans le milieu des colonnes?

Les premiers architectes qui voulurent réformer leur art, ne songerent sans doute qu'à plaire aux yeux: soit qu'un heureux génie leur en ait bientôt indiqué les moyens, soit, comme il est plus probable, qu'une patience laborieuse & des essais réitérés les aient conduits à la perfection, ils comprirent qu'ils ne réussiraient qu'en

joignant l'élégance à la solidité.

Ils bannirent ces piliers rebutans, qui blessaient la vue & occupaient trop de terrein. Ils les remplacerent par des voûtes légeres, ceintrées avec grace. Ils dégrossirent les colonnes. Ils les réserverent sur-tout pour les dehors, où leur nouvelle forme en faisait un point d'appui solide, sans nuire à l'agrément du coup-d'œil.

Ils éviterent sur-tout de laisser voir trop à nud toute la force de leur art. Ils ne chercherent point à suspendre en l'air des masses énormes qui parussent n'avoir aucun soutien : car si la belle architecture se permet quelquefois des hardiesses, elle exclut rigoureusement toutes les témérités imprudentes, ou ces colifichets gothiques qui en ont l'apparence.

Enfin, [comme] dans tout, le vrai beau est presque toujours simple, les Grecs ont mérité de devenir nos modeles en ce genre, dès qu'ils eurent trouvé cette noble simplicité qui les caractérise.

Quand ils eurent expulsé les barbares, quand ils se furent enrichis des dépouilles de ces esclaves, qui

avaient cru les aſſervir, ils employerent leurs nouveaux tréſors à élever des monumens dignes de leurs actions. Périclès, un citoyen devenu, ſans danger pour ſa patrie, grand général & grand magiſtrat, s'attacha à développer dans Athenes des talens qui, faute de circonſtances heureuſes, reſtent ſouvent dans l'obſcurité.

Il trouva un artiſte nommé Phidias, qui réuniſſait, comme Michel-Ange, le mérite d'un excellent ſculpteur à celui d'un grand architecte. Il remplit Athenes d'ouvrages admirables, dont quelques-uns ſubſiſtent encore.

C'eſt ce même Phidias qui fut depuis exilé par le peuple dont il avait ſi bien embelli la patrie. On ſe ſervit, pour le perdre, des ouvrages mêmes qui faiſaient ſa gloire. Cette ingratitude n'eſt point extraordinaire, &, comme on aura encore occaſion de le remarquer, il eſt rare que les grands talens n'ayent pas été expoſés à de grandes infortunes.

Une des révolutions trop fréquentes dans le monde, a mis ce qui reſte de ces monumens ſous le pouvoir

d'un peuple qui les méprise & les détruit. Quelques voyageurs curieux en ont seulement conservé les desseins. En dernier lieu on vient d'en publier une collection considérable, sous le titre des ruines de la Grece; elle servira par la suite à augmenter nos regrets, & ceux de la postérité.

CHAPITRE XVI.

De la sculpture & de la peinture. Erreur de Pline & de M. Rollin à ce sujet.

Ce ne fut pas assez pour les Grecs d'avoir sçu se bâtir des temples majestueux & des maisons commodes, il fallut encore les décorer avec goût, & c'est à quoi travaillerent la peinture & la sculpture. Ces deux arts sont ordinairement les soutiens du premier : ils fleurissent toujours avec lui.

On s'est fatigué beaucoup à rechercher leur origine. On l'a attribuée à l'amour, & on ne pouvait guère leur donner une naissance plus hono-

rable, ni qui leur convînt davantage.

La ſculpture paraît la plus ancienne. On parle dans les tems les plus reculés d'ouvrages travaillés au ciſeau. Il fallut encore bien des années avant que les hommes euſſent imaginé de repréſenter avec des couleurs, ſur une ſurface polie, des objets en relief. La ſculpture, qui rend les choſes avec les mêmes dimenſions & les mêmes contours que la nature, a dû être plus facile à inventer, & le fut en effet la premiere.

C'eſt auſſi la ſeule dont il nous reſte des monumens. On ſait avec quel reſpect on regarde en Italie, & même dans toute l'Europe, ces dépouilles précieuſes, que la terre a long-tems cachées. L'aveu de tous les ſiecles leur donne une ſupériorité que rien ne peut démentir. La célebre Vénus de Médicis paſſe encore pour le chef-d'œuvre de l'art qui l'a produite. Preſque toutes les antiques échappées au tems ou à la barbarie, ſont plus eſtimées que les ouvrages modernes.

On ne peut ſoupçonner qu'il y ait de la prévention dans ces jugemens.

Ils sont confirmés par nos artistes mêmes, qui seraient les plus intéressés à les détruire. On a vu les plus grands maîtres avouer avec ingénuité qu'ils n'approchaient de la perfection qu'autant qu'ils se modelaient sur les ouvrages des Grecs.

Ainsi leur gloire en ce genre est au-dessus des critiques. Phidias, Praxitele, Lysyppe, Myron, & tant d'autres, sous la main de qui l'yvoire & les métaux les plus intraitables prenaient une forme si gracieuse, seront toujours admirés & respectés.

Il n'en est pas de même tout à fait de la peinture. Le tems n'a laissé subsister aucun tableau, aucun de ces grands ouvrages, dont les écrivains n'ont pu nous donner qu'une idée imparfaite.

Cependant, d'après ce qu'ils nous en rapportent, on peut croire avec fondement que c'étaient des chefs-d'œuvres de composition. Si les artistes mettaient autant de chaleur dans l'exécution, qu'on en trouve dans l'invention de quelques morceaux que Pline & d'autres auteurs nous ont décrits, c'est un moment bien su-

neste pour la gloire de l'art, que celui où tant de beautés ont péri.

Nous en sommes à cet égard absolument réduits à des conjectures & à des regrets. Les noms seuls de ceux qui les occasionnent, nous sont parvenus. Parrhasius, Zeuxis, Apelle sont encore fameux. Les deux premiers jouirent, dans la Grece, du sort & des récompenses les plus brillantes. Le troisieme les effaça, ou par son mérite, ou par la grandeur du prince à qui il consacra ses travaux.

On sait combien Alexandre avait d'estime & d'amitié pour lui. Il était si prévenu en faveur des talens de ce peintre, & si jaloux de sa propre gloire, qu'il ne permettait, dit-on, qu'au seul Apelle de tirer son portrait.

C'est assez l'ordinaire des grands princes de faire cas des grands artistes. Le Titien fut accueilli par Charles-Quint: Léonard de Vinci par François premier. Le Brun & une infinité d'autres par Louis XIV. Les rois dignes de l'immortalité, encouragent les arts qui la donnent.

On ne peignait alors qu'en dé-

trempe. Le ſecret de fixer & d'animer les couleurs par le ſecours de l'huile, eſt, comme on ſait, une invention nouvelle. Elle aſſure probablement à nos chefs-d'œuvres une durée que ne pouvaient avoir ceux des anciens.

L'invention encore plus nouvelle de tranſporter les couleurs, ſans les altérer, ſur une autre toile, eſt un préſervatif de plus contre les ravages du tems.

Enfin la gravure, qui copie ſi fidelement le deſſein & l'ordonnance des tableaux, ſera pour la poſtérité une reſſource qui l'aidera toujours à juger des progrès ou de la décadence de la peinture juſqu'à elle.

Avant que de finir cet article, je ne puis m'empêcher de faire ſentir deux mépriſes aſſez importantes où eſt tombé un auteur très-reſpectable, en parlant de la peinture des anciens. Elles ſont dans un livre qui ſe trouve entre les mains de tout le monde, & ſur-tout dans celles de la jeuneſſe. C'eſt une raiſon de plus de les relever, ſans manquer aux égards que doit tout

homme de lettres aux talens & à la réputation de M. Rolllin.

1°. Il assure, d'après Pline, dit-il (1), qu'Apelle & tous les peintres de son tems n'employaient que quatre couleurs, le blanc, le jaune, le rouge, & le noir; *qu'ils n'avaient ni le bleu qui représente le ciel, ni le verd qui habille si agréablement la terre.*

Cela n'est pas tout à fait dans Pline. Il dit simplement que ces grands peintres ne se servaient dans leurs ouvrages immortels que de quatre couleurs; mais il n'exclud pas, ce me semble, les couleurs intermédiaires & nuancées, qui résultent du mêlange des quatre premieres (2).

---

(1) Histoire ancienne, tom. 11.

(2) Voici le passage de Pline; *quatuor coloribus solis immortalia illa opera fecere; ex albis melino, ex silaceis attico, ex rubris sinopide pontica, ex nigris atramento, Apelles, Echion, Melanthion, Nicomachus, clarissimi pictores, cùm tabulæ eorum singulæ oppidorum venirent opibus.* Plin. hist. lib. 35, cap. 7. Ce qui prouve bien que Pline ne veut pas dire que les anciens ne connussent pas le verd, c'est l'histoire, ou la fable qu'il raconte au

Il fallait bien qu'ils connussent les dégradations & les teintes : sans cela, leurs tableaux n'auraient été composés que de masses plaquées grossiérement, comme sont les peintures chinoises qui nous parviennent. Chaque coup de pinceau aurait produit des teintes tranchantes, qui n'étant ni fondues ni nuancées, n'auraient jamais pu faire un tout supportable, ni figurer aux yeux la moindre ressemblance.

L'affaiblissement des teintes est la base de la peinture. Il fallait absolument que les grands peintres Grecs l'employassent, & dès qu'ils le connaissaient, la combinaison des couleurs & la variété qu'elle produit n'avait pas pu leur échapper.

D'ailleurs ils peignaient des fleurs ; un peintre disputait à sa maîtresse la gloire de rendre avec plus de vérité les guirlandes qu'elle composait avec

---

chapitre 10 du même livre, de Zeuxis, qui avait peint des raisins que les oiseaux venaient becqueter. Certainement il entrait du verd dans la composition de ces grappes qui trompaient de pareils juges.

des fleurs naturelles. Il eſt clair que du jaune, du blanc, du rouge & du noir, ſeuls & ſans mêlange, ne rendront jamais le vif incarnat de la roſe, ni le coloris tendre & tacheté de l'œillet. Ainſi, quoique les anciens n'euſſent que quatre couleurs primitives, ils pouvaient, comme nous, en compoſer une infinité. On ne ſaurait en conclure qu'ils fuſſent hors d'état de repréſenter au naturel l'azur du ciel, & la belle verdure qui nous charme dans les prairies; & c'eſt aſſurément ce qui ne ſe trouve point dans le texte de Pline.

2°. M. Rollin, encore d'après Pline, raconte que Protogene (1), voulant peindre un chaſſeur & ſon chien, s'attacha long-tems à rendre, avec vérité, l'écume du chien; n'en pouvant venir à bout, il jetta de dépit l'éponge ſur l'ouvrage. Par un haſard ſingulier l'éponge fit ce que le pinceau n'avait pu faire, & mit à la gueule du chien la plus belle écume du monde.

(1) Hiſtoire ancienne, t. 11.

Le tableau pouvait être parfait d'ailleurs, mais il fallait que Protogene eût dessein d'y peindre un chien d'imagination. Les vrais chiens, ceux que la nature produit, n'écument ni ne suent jamais. Après des mouvemens violens, ils rendent par la gueule une espece d'humeur très-claire, qui coule goutte à goutte: c'est de la salive, qui n'a pas la moindre ressemblance avec l'écume: tout le monde peut le remarquer, & il est étonnant que Pline l'ait oublié.

CHAPITRE XVII.

De la musique, & de la danse.

EN imitant avec des couleurs toutes les productions de la nature, en donnant au marbre le plus dur de la mollesse & de la flexibilité, en élevant à grands frais des édifices magnifiques, les Grecs ne travaillaient que pour le plaisir de leurs yeux. Il est encore un autre sens plus délicat peut-être, & qui transmet à l'ame avec plus de force & de promptitude les

impreſſions dont il eſt affecté : c'eſt celui de l'ouie. C'était pour le flatter que ces peuples ingénieux avaient inventé la muſique.

Cet art était chez eux dans la plus haute eſtime. Il était, comme parmi nous, l'expreſſion de la joie, & l'ame des plaiſirs. Dans la guerre il ſervait à réveiller le courage des ſoldats : au théatre les inſtrumens accompagnaient les acteurs. Une partie de la belle éducation était même de ſavoir en toucher avec élégance.

Il n'était pas permis à un galant homme de refuſer de jouer de la flute, ou d'une eſpece de guitarre alors en uſage. Le fameux Thémiſtocle fut accuſé de groſſiéreté, pour s'en être diſpenſé à la fin d'un repas.

Un auteur (1) ancien à même cru que la muſique valait mieux que toutes les loix pour entretenir la paix dans les états. Il cite des peuples qui ne s'étaient policés qu'à meſure qu'ils y avaient fait des progrès, & d'autres qui, pour l'avoir mépriſée, étaient reſtés ſauvages & barbares.

---

(1) Polibe.

Il eſt fâcheux pour nous de n'avoir pu conſerver aucune notion d'une ſcience ſi cultivée, ſi répandue. Les plus ſavantes recherches n'ont point jetté de lumiere ſur cet article : il ne nous en eſt reſté que des fables peu propres à l'éclaircir.

Ses inventeurs furent récompenſés par des honneurs divins. On regarda comme des dieux ceux qui imaginerent les premiers d'aſſujétir les élans de la voix à une cadence agréable, & de tirer des ſons harmonieux d'une corde de métal ou de crin, tendue également. Les hommes groſſiers, mais ſenſibles, ne crurent pas pouvoir marquer trop de reconnaiſſance à ceux qui leur procuraient de nouveaux plaiſirs.

La poéſie, intéreſſée à la gloire de cet art qui l'embelliſſait, lui prodigua les plus grands éloges. Elle aſſura que ces premiers chanteurs attendriſſaient, par la douceur de leurs voix, les bêtes les plus féroces : ils ſe faiſaient ſuivre par les arbres, les rochers : ils commandaient à toute la nature émue ; & domptant les objets inani-

més, un d'entr'eux voyait au ſon de ſa lire les pierres accourir en foule, pour élever les murs d'une ville célebre.

D'autres chanteurs moins fabuleux, ce ſemble, ont fait des choſes preſque auſſi incroyables. Ils faiſaient éprouver aux hommes toutes les paſſions qu'ils exprimaient. En jouant un air, ils rendaient Alexandre furieux, au point de frapper ſes propres gardes : en chantant ſur un autre ton, ils calmaient tout un peuple prêt à ſe révolter.

Ils étaient même les ſoutiens incorruptibles de la vertu des femmes. Agamemnon, en partant pour Troye, laiſſa auprès de Clitemneſtre un muſicien habile, dont l'inſtrument devait être pour elle une reſſource contre l'ennui du veuvage. Pour parvenir à lui faire accepter d'autres conſolations, Egiſte fut obligé d'éloigner la muſique, en tuant le muſicien.

La nôtre a perdu cette heureuſe prérogative. Nos violons d'opéra ſéduiſent plus de femmes qu'ils n'en défendent. De tous les anciens ſe-

crets que notre siecle a perdus, c'est un de ceux qui méritent le plus d'être regrettés.

Ce ne sont là, sans doute, que des emblêmes, des allégories que personne, excepté les commentateurs, n'a jamais pu prendre à la lettre. Cependant, en rabattant de ces expressions outrées ce qu'elles ont d'excessif, en les réduisant à leur juste valeur, peut-être ne serait-il pas impossible de rendre probable une partie de ces grands effets qu'on attribue à la musique des Grecs. Peut-être pourrait-on faire comprendre pourquoi elle produisait de si fortes impressions.

Ce qui résulte des dissertations les plus profondes, c'est qu'elle était peu savante, peu compliquée. Elle avait des modulations différentes pour exprimer les différentes passions. C'était sur-tout à les bien rendre que les musiciens s'attachaient.

Ils n'avaient ni une variété bien nombreuse d'instrumens, ni l'adresse de faire marcher ensemble, & d'unir plusieurs sons, tous opposés; ils ne pouvaient offrir à l'oreille qu'une mé-

lodie ſimple, toujours attentive à caractériſer le ſentiment qu'elle avait à peindre; mais en même tems nue & dépouillée de tous les ornemens dont nous la ſurchargeons. Ne ſerait-ce pas cette ſimplicité, cette nudité même, qui lui donnait tant de charmes?

Je ſuis très-éloigné de vouloir dans ce ſiecle poli m'attirer des injures de la part de tous les amateurs. Je reſpecte leur goût pour l'harmonie bruyante, pour les accords variés, pour ces quatuor tumultueux, où les cris perçans ſont ce qu'on diſtingue le plus. Je ſerais bien fâché de m'attirer la haine de tous les orqueſtres & de leurs partiſans. Je me demande ſeulement à moi-même ce que c'eſt que la muſique, & quel eſt l'effet qu'on en attend.

C'eſt ſans doute l'art de repréſenter la nature avec des ſons, comme la peinture le fait avec des couleurs. Son effet doit être de flatter l'oreille, de développer inſenſiblement dans les cœurs des paſſions douces, d'y exciter les plus vives avec rapidité, ou d'y faire naître par un charme ſecret cette langueur agréable, ce

calme délicieux, qui a tant d'attraits pour les ames portées à la tendresse.

Il faudrait savoir lequel est le plus propre à produire ces effets, d'un son unique, ménagé avec adresse, qui ne choque jamais l'oreille par des éclats disparates, & se plie avec docilité à toutes les inflexions que lui indique la nature ; ou d'un assemblage nombreux d'accords, qui s'annonce avec fracas, qui commence par étourdir le sentiment, & finit par l'assoupir.

Il est certain que la nature a attaché à certaines inflexions de la voix, le pouvoir d'exciter dans les cœurs des mouvemens de joie ou de pitié.

Le cri que la douleur arrache à tout être qui souffre, est un coup puissant qui nous émeut malgré nous : il nous oblige à partager la peine de notre semblable. Un autre cri plus léger, moins aigu, dilate agréablement notre cœur. Il nous annonce la satisfaction, le bonheur de l'homme qui l'a formé. Il nous fait éprouver un sentiment agréable, dont nous ignorons la cause & l'objet.

Il n'est pas moins certain que ces

inflexions s'affaibliſſent ſi elles ſe trouvent confondues avec d'autres qui leur ſoient étrangeres. Elles perdent de leur pouvoir à meſure que la confuſion augmente.

Un muſicien qui s'attacherait à étudier ces reſſorts cachés, qui attraperait avec juſteſſe le ton invariable auquel la nature a attaché tant de force, n'aurait sûrement pas beſoin d'autre choſe pour nous plaire & pour nous émouvoir. En ébranlant dans l'oreille les mêmes fibres, il cauſerait la même impreſſion. Il ne toucherait pas d'une admiration froide : il exciterait un tranſport involontaire. Sans aller à ſon claveſſin, ſans décompoſer en ſept ou huit parties le ſon admirable qu'il viendrait de découvrir, il eſt aſſez probable qu'il pourrait ou arracher des larmes, ou faire naître la joie. L'inſtrument le plus ſimple ſuffirait pour opérer ce prodige.

Nous avons encore des preuves ſubſiſtantes du ſoin avec lequel les orateurs, les poëtes, les ſculpteurs étudiaient la nature. Ils ſongeaient à la peindre avec force, & ne cher-

chaient pas toujours à l'orner.

Si, comme tout nous porte à le croire., les muficiens la copiaient auffi fcrupuleufement, ne pouvaient-ils pas donner à leurs compofitions une énergie que les nôtres n'ont point & ne peuvent avoir? Celles-ci font inconteftablement plus fçavantes, plus travaillées, d'une exécution plus difficile : mais les autres n'allaient-elles pas plus directement au cœur?

Je ne doute pas que tout cet appareil moderne de notes, de parties preffées, entaffées les unes fur les autres, ne foit fort amufant pour des oreilles exercées : mais la fimplicité antique ne pouvait-elle pas avoir des charmes bien fupérieurs pour ces oreilles neuves, ces cœurs groffiers, qui ne fachant encore goûter que les plaifirs purs & naïfs, tels que la nature les fournit, n'avaient pas befoin qu'on les leur gâtât par des rafinemens finguliers, dont ils ignoraient le prix.

De la mufique dépendait la danfe, non pas cet art frivole qui enfeigne à faire des pas, uniquement pour changer de place, à courber les bras,

à remuer les jambes, à incliner le corps ſans raiſon, ſans deſſein de rien exprimer. Chez les Grecs toutes les danſes étaient de caractere.

C'était proprement une déclamation par ſignes, aſſujettie à la meſure, marquée par les inſtrumens qui l'accompagnaient toujours. Les geſtes des acteurs lui étaient ſoumis, comme les pas des danſeurs ; & la muſique, ſouveraine abſolue du théatre, gouvernait tout ce qui avait le droit d'y paraître. Cet art fut goûté depuis par les Romains, & porté par eux à une étendue, à un point de perfection que nous ne ſçaurions concevoir.



CHAPITRE

CHAPITRE XVIII.

De l'hiſtoire & des hiſtoriens les plus célebres.

TANDIS que tant d'arts différens travaillaient à l'amuſement des Grecs, le deſir d'éterniſer leur gloire en faiſait naître un autre d'un genre tout nouveau. Hérodote employait la proſe à un uſage auquel elle ſemble plus propre que la poéſie, à conſerver la mémoire des événemens paſſés. Il lut ſon hiſtoire dans une aſſemblée entiere de la Grece, qui lui prodigua les plus grands applaudiſſemens.

Il en méritait ſans doute, puiſqu'il était inventeur; mais il en aurait mérité bien davantage, ſi à la clarté, à la beauté du ſtyle, il eût joint l'ordre, la préciſion, la fidélité, & ſur-tout ſi, employant un peu plus ſa raiſon, il n'eût point rempli ſon ouvrage d'une foule de choſes qu'il n'a jamais été permis dans aucun ſiecle à un homme ſenſé d'adopter.

J'ai déja parlé du livre de Plutarque ſur la malignité d'Hérodote, où le ſophiſte reproche à l'hiſtorien, des mépriſes, des erreurs & des menſonges de toute eſpece. *Qui voudrait*, dit-il, *pourſuivre toutes les autres bourdes & menteries qui ſont en ſon hiſtoire, il en faudrait faire pluſieurs gros livres* (1). Il va juſqu'à le comparer à une cantaride qui ſe gliſſe ſur des roſes pour les flétrir.

A la vérité on peut regarder comme une ſingularité un peu étrange, que l'auteur de ce reproche l'ait encore plus mérité lui-même que celui à qui il le fait. Perſonne n'a compilé plus d'anecdotes haſardées que Plutarque. Perſonne n'a débité plus de fables d'un ton auſſi ſérieux & auſſi dogmatique : mais ſa faute ne juſtifie point Hérodote ; quoique la critique ſoit déplacée dans ſa bouche, elle n'en eſt pas moins fondée.

D'autres écrivains s'exercerent après Hérodote, dans le même genre, comme Thucydide & Xénophon ; ils avaient

(1) De la malignité d'Hérodote. Traduction d'Amiot.

un avantage que leurs ſucceſſeurs ont eu rarement: c'eſt qu'ils ont eux-mêmes vu & conduit la plus grande partie des monumens qu'ils racontent. Cette ſingularité ſeule devrait donner à leurs ouvrages une grande ſupériorité; quand un général eſt lui-même ſon hiſtorien, il ſemble que ſi l'on ne doit pas s'attendre à un récit bien fidele dans les choſes qui l'intéreſſent, on peut au moins compter ſur une narration claire & intelligible dans tout le reſte.

C'eſt cependant ce qui ne ſe trouve pas dans ces deux écrivains. Soit que les textes aient été altérés, ſoit que leur mémoire les ait mal ſervis, ſoit que l'habitude qu'avaient les Grecs, de dénaturer tous les noms étrangers pour les approprier à leur langue, ait donné lieu à des confuſions & à des mépriſes, il eſt ſûr que Thucydide & plus encore Xénophon offrent des difficultés inſurmontables, ſur-tout pour la géographie.

Un autre ſujet de dégoût, du moins pour ceux qui les liſent aujourd'hui, ce ſont ces harangues oiſeuſes, pleines de langueur ou d'affectation, &

très-peu éloquentes, quoi qu'on en dise, qui suspendent à chaque instant chez eux le cours du récit. Il est très-possible & très-naturel qu'elles aient plu chez les Grecs. La forme de leur gouvernement, leur maniere de traiter les affaires publiques, leur goût particulier même les familiarisait avec toutes ces dissertations qu'un écrivain prêtait de sang-froid aux personnages qu'il faisait parler ; mais il est sûr que ce sont des beautés locales, absolument perdues pour nous.

Peut-être devrait-on dans les colleges s'abstenir de les citer avec tant d'éloges, & de les proposer comme des modeles à de jeunes gens qui se rendraient ridicules en les voulant imiter. Ce n'est ni notre goût national, ni notre tour d'esprit. Ce n'est point un genre d'éloquence qu'il nous soit permis d'adopter : or toute éducation qui remplit la tête de ses éleves, de choses dont il n'est pas possible qu'ils fassent jamais usage, a manqué son but.

Ce sont des modeles français qu'il faut proposer à des enfans Français. Il est très-vrai qu'il y a beaucoup à profiter dans la lecture des anciens &

des étrangers, mais ce n'eſt que quand on a aſſez d'âge, de diſcernement & d'expérience pour diſtinguer dans leurs ouvrages ce qui appartient à la nature & eſt par conſéquent de tous les tems, des ornemens factices, dépendans des coutumes, des circonſtances, & réſervés à l'uſage excluſif d'une ſeule nation. On ne donne à des enfans qui naiſſent que le lait de leurs meres : on ne ſe haſarde à leur offrir des alimens plus compliqués que quand leur eſtomac a acquis aſſez de force pour les digérer.

L'ouvrage le plus connu de Xénophon dans le genre hiſtorique, ce n'eſt pas ſa continuation de Thucydide, mais ſon roman de la Ciropédie, dont j'ai dit un mot ailleurs, & ſa retraite des dix mille. L'événement qui a donné lieu à cette derniere production, était unique alors. Il a pu être célébré, à juſte titre, par les anciens qui ne connaiſſaient rien de mieux ; mais ils diſparaîtrait bien plus juſtement devant une foule d'expéditions plus étonnantes, entrepriſes & exécutées par des modernes, ſi les modernes avaient un reſpect moins ſtu-

pide pour l'antiquité, & si, quand ils ont le courage de faire de grandes choses, ils avaient aussi celui de les estimer ce qu'elles valent.

Certainement la marche fugitive d'une troupe de dix mille hommes aguerris, bien armés, depuis la Carduenne jusqu'à la mer Noire, à travers l'Arménie & la Mingrelie, n'a rien de comparable aux exploits prodigieux des Portugais dans les Indes, à ceux des Espagnols en Amérique, ni même aux courses de ces héros Canadiens trop peu connus, & avilis sous le nom de *coureurs de bois*. Les Cortès, les d'Albuquerques, les la Salles, pour découvrir & subjuguer les plus grands empires du monde, n'avaient pas la vingtieme partie des forces avec lesquelles Xénophon & ses compagnons parvinrent à s'échapper des mains d'un ennemi vaincu : cependant on parlera toujours avec enthousiasme de la fuite de Xénophon, & avec froideur des conquêtes des autres. Pourquoi? c'est que le capitaine Grec a eu le bonheur d'attirer le premier les regards, & les hommes admirent bien moins par réflexion que par habitude.

LIVRE IV.

CHAPITRE PREMIER.

De la religion. Que celle des païens était plus éclairée que nous ne le croyons.

CE siecle mémorable ne causa aucun changement dans la religion. On était encore loin du jour qui devait apporter la lumiere au monde, & lui montrer le culte du véritable Dieu. Cette heureuse révolution était réservée à un autre siecle distingué, comme celui dont je parle, par les sciences & les arts. Mais sous ce dernier, la terre entiere, livrée à l'erreur la plus profonde, n'avait ni le moyen de s'en défendre, ni celui de parvenir à la vérité.

Cependant ceux qui ont parlé de cette erreur, ont peut-être été trop loin. Il semble qu'en développant les secrets de la religion païenne, on n'ait pas assez craint de multiplier sur son compte les absurdités.

Les païens adoraient le bois & la pierre; dit-on. Ils prodiguaient leur encens à des marbres inanimés. Ils rendaient un hommage déshonorant à des métaux façonnés de leurs propres mains. Voilà l'idée qu'on a de ce qu'on appelle les idolâtres.

On se représente les Grecs & les Romains prosternés devant des statues, bornant grossiérement leurs idées à la matiere qui frappait leurs yeux, & fatiguant de leurs prieres des dieux qui ne devaient leur être qu'au caprice des ouvriers.

Il faut avouer que les partisans de l'antiquité raisonnent avec bien de l'inconséquence. Ces hommes à qui ils donnent sur nous une si grande supériorité, ils se plaisent à les rabaisser au-dessous des plus vils animaux.

Peut-être est-ce pour se consoler des avantages qu'ils leur accordent d'ailleurs. Mais cette misérable ressource n'était pas nécessaire. Ces nations qu'on accuse d'un avilissement si ignominieux, ne méritaient ni tant d'éloges, ni des censures aussi outrées.

On sait que les poëtes étaient les

théologiens du paganiſme. Leur imagination que rien ne gênait, relevée par la grandeur des objets, donnait lieu à la poéſie la plus vive & la plus animée. Elle vivifiait toute la nature. Elle rendait tout ſenſible par des images riantes & pleines d'agrément.

S'ils avaient à peindre le printems, c'était un dieu jeune, aimable reſpirant le plaiſir, & le faiſant éprouver à tout ce qui l'environnait. L'été ſe déſignait ſous la figure d'une vierge preſque nue, couronnée d'épis, & tenant dans ſa main la faucile tranchante. L'automne élevait au milieu des campagnes, ſa tête majeſtueuſe, chargée des fruits les plus doux. Enfin l'hyver était un vieillard chagrin, qui par ſa tête chauve & ſa barbe en déſordre, annonçait la triſteſſe où il réduit la terre.

C'eſt ainſi qu'ils dépeignaient, ſous des emblêmes intéreſſans, les changemens ſucceſſifs que l'on voit arriver dans la nature. Le peuple, qui dans tous les climats & tous les tems eſt toujours peuple, prenait ces expreſſions à la lettre. Il reconnaiſſait des

dieux par-tout où il retrouvait quelque influence de la divinité.

Pour le fond même du culte, la véritable origine de l'idolatrie, il est très-difficile de la démêler dans l'antiquité. Il est probable que ses premiers objets ont été le soleil & les astres. C'est l'espece de religion qu'on a trouvée établie chez les sauvages, qui ignorant tous les arts, n'avaient encore pu se faire des dieux à leur choix, & prenaient ceux que la nature paraissait leur présenter.

Ensuite la vanité de quelque prince, ou peut-être la reconnaissance des hommes pour des héros bienfaisans, peut avoir donné lieu à l'introduction des statues dans les temples.

Peu à peu les esprits superstitieux crurent honorer la divinité en lui rendant des hommages dans la personne des animaux utiles qui enrichissent la terre, ou des animaux terribles qui la désolent. On plaça donc leurs images sur les autels, pour s'exciter, par ces objets visibles, à adorer le dieu invisible dont ils rappellaient le souvenir.

Peut-être aussi la tendresse des ob-

jets qu'on avait perdus, & dont on voulait conſerver la mémoire, aura-t-elle contribué à la naiſſance d'un culte qui n'avait d'abord rien de criminel. L'amour, ce grand reſſort de la nature, peut être entré pour beaucoup auſſi dans les vœux qui furent les premiers préſentés à d'autres qu'au véritable Dieu.

Un tendre amant, déſolé d'une perte irréparable, peut avoir dreſſé un monument à l'endroit où repoſaient les charmes qu'il avait adorés. Il peut s'être fait un devoir de venir tous les jours y verſer des larmes qui ſoulageaient ſa douleur; il peut avoir appris aux gages qui lui reſtaient d'une union ſi chere, à n'en approcher qu'avec reſpect.

Cette vénération, dont le motif fut oublié avec ſon auteur, fut perpétuée par l'habitude; elle peut avoir donné lieu à ces temples de Vénus, d'Aſtarbé, de Cibele, &c. dont l'origine eſt pour nous dans la nuit la plus profonde.



CHAPITRE II.

Du sacerdoce, des mysteres & des cérémonies de la religion des païens.

QUOI qu'il en soit, un reste de cette tradition ineffaçable, intimément gravée par la nature dans le fond des cœurs de tous les hommes, leur apprenait à respecter un être supérieur, dont tout démontrait l'existence & le pouvoir. Il y eut des particuliers spécialement chargés de lui offrir les vœux de tous ceux à qui le travail ne laissait pas le tems de s'acquitter de ces pieuses fonctions.

Dans le commencement on les confiait sur-tout aux chefs des familles; après une jeunesse passée dans la modération & dans l'obéissance, ils consacraient le reste de leurs jours au culte de la divinité; ils retraçaient par leur conduite à leurs enfans les exemples de vertu, de soumission envers les dieux, qu'eux-mêmes avaient vu pratiquer à leurs ancêtres. Tous les vieillards étaient sacrificateurs;

avec le tems les princes, les gens en place eurent également le droit de verser le sang des victimes. Mais dans la suite, ce droit fut restreint à une classe d'hommes séparés, qui se dévouerent particulierement au service des autels.

Nous ne sçavons absolument rien, ni de la façon dont ils se consacraient à ce ministere, ni de l'autorité qui leur conférait le pouvoir de l'exercer. Je serais même porté à croire que chez les Grecs tout ordre de hiérarchie était inconnu, que tous les prêtres étaient égaux, & que l'admission dans le sacerdoce, n'était parmi eux, comme parmi les protestans de nos jours, qu'une simple cérémonie, où, pour être reçu, il suffisait d'avoir le consentement de tous ses confreres.

Mais ils étaient bien loin de s'en tenir à la simplicité qui caractérise aujourd'hui ces réformateurs austeres. De très-bonne heure les prêtres païens introduisirent dans leurs temples tout ce que le luxe alors connu permettait de magificence.

On sçait combien Delphe, Epidaure, Dodone, renfermaient de ri-

chesses ; on y déployait dans les sacrifices l'appareil le plus pompeux, & il faut avouer que si d'un côté la religion peut se passer de cet extérieur frappant, de l'autre il n'est peut-être pas inutile pour occuper les yeux du peuple, dont les organes plus grossiers ont besoin d'être remués par des objets sensibles.

Comme d'abord les sacrifices étaient rares, & les temples peu nombreux, on s'y rassemblait en foule aux jours marqués ; chacun, après avoir satisfait à sa dévotion, se trouvait d'un grand loisir ; les animaux immolés fournissaient aux repas, & les plaisirs de la table occasionnaient une joie générale qui en est ordinairement la suite.

Il n'est donc pas étonnant que l'envie de s'occuper agréablement, fît naître des danses, des jeux, des amusemens de toute espece. On a vu qu'avec le tems, la politique lia aux cérémonies religieuses ces réjouissances, qui du premier coup d'œil en paraissent fort éloignées.

Les premiers sacrifices n'avaient sans doute pour objet que de marquer au souverain maître de l'univers une

reconnaiſſance légitime pour tous les biens dont il le comblait ; mais il s'y joignit bientôt un motif plus preſſant.

On commettait des crimes comme dans les tems plus modernes ; la voix intérieure qui allarme les coupables, ſe faiſait dès-lors entendre avec force, car c'était celle de la nature. Le deſir de lui impoſer ſilence fit chercher des moyens d'expiation.

Il eſt certain qu'un inſtinct ſecret a de tout tems averti les hommes, qu'après avoir commis des fautes, il fallait ſe réconcilier avec le Dieu qu'elles outrageaient. Avant la révélation, on travaillait déja à ſe raſſurer contre les jugemens du ciel, dont on ne pouvait ſe diſſimuler l'exiſtence, en même tems qu'on craignait leur ſévérité.

L'idée des châtimens & des récompenſes dans une autre vie était ancienne, mais confuſe ; toutes les religions l'appuyaient plus ou moins ; elles enſeignaient des reſſources pour mériter les unes, & ſe dérober aux autres. Ces reſſources n'avaient rien de criminel, puiſqu'il n'a fallu qu'en épurer l'objet, pour les rendre dignes du chriſtianiſme.

Par exemple, la confeſſion, qui a tant révolté les novateurs du ſeizieme ſiecle, était en uſage dans la Grece de toute antiquité. Pour être admis aux myſteres d'Eleuſis, il fallait avouer toutes ſes fautes aux prêtres, jeûner pluſieurs jours, ne point coucher avec ſa femme, & pratiquer différentes cérémonies, qui n'avaient de repréhenſible que leur objet.

Ces myſteres d'Eleuſis ont été longtems célebres, & paraiſſent avoir mérité de l'être. C'était une eſpece d'aſſociation religieuſe, qui ſemble n'avoir eu d'abord pour but que d'exciter l'amour de la vertu.

On dit qu'on y enſeignait clairement l'unité d'un Dieu. De cette doctrine il ne pouvait pas réſulter des ſuites honteuſes. Le ſentiment commun était que ceux qui avaient pu s'y faire initier, devaient jouir dans une autre vie, d'une félicité ſuprême.

Ce qu'il y eut de déplorable, c'eſt que cet établiſſement, inventé ſans doute pour contenir les paſſions, & détourner les hommes du crime, perdit peu à peu de ſa force & de ſon utilité. Quelque tems même avant

Alexandre, il était déja bien déchu. Il ne fallait qu'être opulent pour se faire initier ; & comme le pardon des crimes dépendait de cette cérémonie, elle se trouvait à bon marché pour les gens riches. Il était commode pour eux de pouvoir payer avec l'argent de ce monde, un bonheur certain dans l'aûtre.

Mais ces choses-là ne devant point être du nombre de celles que l'on peut acheter avec des trésors, le peuple s'accorda bientôt à décrier des priviléges dont il ne pouvait jouir : les gens distingués en firent peu de cas, parce qu'ils étaient trop faciles, & les mysteres d'Eleusis se sont insensiblement anéantis sans que l'on sache comment.

On a fait entendre dans l'introduction, que la religion des païens n'avait rien d'humiliant par elle-même pour la nature humaine, si l'on en excepte le choix peu réglé des objets que l'on croyait propres à représenter la divinité. Une chose qui pourrait le prouver, c'est qu'en tout pays les législateurs eux-mêmes l'avaient autorisée : or il est impossible qu'un

homme qui donne des loix à d'autres, & qui veut faire adorer son ouvrage, leur commande de respecter des infamies.

Cette seule réflexion suffirait pour laver la religion païenne des reproches qu'un zele peu considéré lui a faits si souvent. Il s'y trouvait des abus sans doute, parce qu'elle avait été inventée par des hommes, & que c'étaient des hommes qui la pratiquaient: mais il ne fallait point dire qu'elle-même autorisât des désordres affreux.

Sa morale était pure, si la conduite de quelques-uns de ses sectateurs ne l'était pas. Quelque superstitieux que soit un peuple, il sçait toujours rendre justice aux mœurs des ministres du culte qu'il adopte. Il n'est point dans le caractere des hommes, de payer des excès honteux par l'hommage & l'encens que l'on doit à la divinité.



CHAPITRE III.

Des Bacchanales, leur origine & leur objet.

ON reproche aux païens leurs fêtes de Bacchus, d'Adonis, de la bonne déesse; on est choqué de voir des cérémonies où il ne devait entrer que des femmes: d'autres où ces mêmes femmes échevelées, une tirse à la main, couraient avec une espece de fureur, en chantant les louanges du dieu qu'elles croyaient honorer. D'abord c'étaient des usages, & l'on sçait que ceux qui sont ridicules ne sont pas toujours vicieux.

Nos ancêtres faisaient une procession de l'ane. Ils l'introduisaient dans le sanctuaire, en chappe, en bonnet quarré; on répétait trois fois en son honneur, *hian*, *hian*, *hian*. En Flandres, en Espagne, en Italie, il y a des hommes qui croient honorer la divinité en se fouettant en public: ils se déchirent les épaules par piété. Ces dévotions, qui commencent à se

rallentir, ont été bien plus communes & bien plus animées qu'elles ne le ſont aujourd'hui.

Le même principe pouvait engager les Bacchantes à courir couronnées de lierre, en criant *Evohe Bacché*. Toutes ces pratiques ſont également l'effet d'un tranſport déréglé, & n'ont été nulle part approuvées par la raiſon.

Il eſt vrai qu'on leur attribue dans l'antiquité des ſuites humiliantes. Des philoſophes ont reproché à la ville d'Athenes d'être plongée ces jours-là dans la débauche & l'ivrognerie. Cela pouvait être. Mais que penſeraient de nous ces mêmes philoſophes, s'ils étaient tranſportés dans nos villes au tems du carnaval?

Que diraient-ils en voyant ces mouvemens tumultueux, ces agitations convulſives qu'on prend pour du plaiſir; ces aſſemblées indécentes, où tous les ordres également confondus, profitent de la liberté du maſque pour s'avilir également?

S'ils ſçavaient ſur-tout que ces jours de déſordre précedent ſans intervalle des jours de mortification; que la nuit qui termine le tems deſtiné à

la débauche, commence celui que l'on consacre à la pénitence : alors s'ils avaient l'esprit aigre & caustique des censeurs dont on parle, ils diraient de nous : ces peuples là sont des misérables ; ils croient honorer la divinité par des infamies qui déshonorent l'humanité.

Mais ils s'adouciraient, en pensant que ces pratiques ridicules, absurdes, condamnées par la raison, sont aussi anciennes que le monde, & se retrouvent dans toutes les religions, dans tous les siecles, dans tous les pays.

Il y a grande apparence que les orgies furent ainsi appellées d'abord de l'effet que produit le vin. Les anciens espéraient appaiser Bacchus, & s'exempter des suites funestes de sa liqueur, en consacrant sur chaque année quelques jours pour en sentir les effets. Ils sacrifiaient leur raison à ce dieu, pour qu'il ne la troublât pas le reste du tems. Ce motif, tout singulier qu'il est, peut nous engager à voir les Bacchanales avec un peu plus d'indulgence.

Ce qui peut même les faire regret-

ter, c'est qu'on y conservait une espece de respect pour les droits de l'humanité, trop oubliés le reste du tems. Alors renaissait cette égalité si précieuse, dont aucun bien ne peut dédommager les hommes. Les maîtres & les esclaves assis à la même table, & goûtant dans le sein de la joie des plaisirs purs & sensibles, retraçaient une image du siecle d'or.

Chez nous les plaisirs du carnaval ne servent qu'à fatiguer les riches, & souvent à désespérer les pauvres. L'impuissance où ils sont d'imiter ces excès coûteux, les humilie, & leur fait sentir avec bien plus de dureté à quel avilissement ils sont réduits.

De quelque côté qu'on les examine, on trouvera presque toujours les maximes, les coutumes, les plaisirs, & même les faiblesses des anciens, plus humaines que les nôtres.



CHAPITRE IV.

Des oracles.

LA partie la plus essentielle de leur religion, c'étaient les oracles. C'était aussi celle que les prêtres entretenaient avec plus de soin, parce qu'elle leur rapportait davantage.

On doutait encore il y a quelques années si les oracles étaient le fruit d'une imposture artificieuse, ou d'un pouvoir surnaturel. La chose est bien décidée aujourd'hui. Il est clair que tout s'y faisait par des moyens humains, & que dans ces fraudes lucratives & pieuses, il n'y avait rien d'extraordinaire que la faiblesse de ceux qui y croyaient.

Ceux qui les ont attribuées à l'opération du démon, n'ont pas pensé que si dieu l'avait permis ainsi, il aurait laissé dans le monde une cause d'erreur absolument invincible. Si les païens avaient vu leurs statues parler, s'il avait été bien prouvé qu'elles

donnassent à leurs prêtres une connaissance précise de l'avenir, aurait-on pu se dispenser de croire aux dieux qu'ils annonçaient.

Non-seulement l'idolatrie n'aurait point été criminelle ; mais le refus d'offrir de l'encens aux idoles, aurait été une action imprudente & punissable, puisqu'elle aurait bravé la colere d'un être puissant, dont le pouvoir se faisait sentir par des marques bien visibles.

On sçait de quelle façon se rendaient les oracles. Quelquefois un homme, mais plus souvent une femme, étaient les organes du dieu. Elles tremblaient, elles écumaient, elles avaient des convulsions, & c'étaient dans les accès d'un enthousiasme divin, que la vérité leur échappait.

Ces folies se sont encore reproduites en différens tems. Malgré l'esprit de notre religion, bien opposé à un charlatanisme si indécent, on l'a vu renaître de nos jours, séduire d'abord la populace, & trouver même encore des partisans distingués.

Tous les oracles ne se ressemblaient pourtant

pourtant pas. Chaque dieu avait sa façon d'annoncer l'avenir, suivant que ses ministres étaient plus ou moins adroits. Ceux qui s'en seraient tenus à une simple imitation, auraient inspiré peu de confiance; chacun rafinait de son côté pour s'attirer la vogue. Dans un endroit c'étaient des chênes qui parlaient, dans un autre des colonnes, ailleurs c'était autre chose: mais une pratique qui leur était assez commune, c'était de bien faire payer leurs réponses.

CHAPITRE V.

S'il est vrai que chez les païens il y ait eu des princes capables de se croire des dieux. Comment les païens envisageaient leur religion.

LE plus singulier de tous les excès que l'on a reprochés à la théologie païenne, c'est celui qui engageait, dit-on, les princes à s'ériger en dieux, de leur vivant, à se construire des temples. On a été même jusqu'à dire

qu'il s'en était trouvé d'affez fous pour offrir de leurs mains les facrifices dont ils étaient l'objet, pour exercer les fonctions du facerdoce aux autels qui foutenaient leurs ftatues, & dont ils étaient eux-mêmes les idoles.

Nous ne nous faifons aucun fcrupule d'accufer de ce délire les hommes puiffans du paganifme. Il y en a peu à la vérité que l'on ait accufés d'avoir été jufqu'à vouloir devenir leurs propres prêtres; mais prefque tous paffent pour s'être laiffé attribuer les honneurs qu'on ne devait qu'aux dieux, pour avoir exigé que des hommes pareils à eux leur immolaffent des victimes.

Quelques paffages des auteurs anciens femblent autorifer à cet égard la hardieffe imprudente des nôtres. Je n'ai pas deffein de faire une longue differtation pour les réfuter; mais quand ils feraient encore plus clairs qu'ils ne le paraiffent, je pencherais toujour à penfer qu'il y a de notre part une méprife fur cette matiere importante. Il faut bien que nous attachions

au mot que nous rendons par celui de ſacrifice, une idée toute différente de celle qu'il ſignifie.

On ſçait dans quelle erreur ont donné, il n'y a pas encore long-tems, nos miſſionnaires de Pekin, ſur un ſujet tout pareil. Ils accuſaient les lettrés d'idolatrie ſur un procédé qu'ils ne comprenaient pas. Ils leur reprochaient de faire des prieres criminelles, parce qu'ils n'entendaient pas le ſens de ces prieres.

N'imiterions-nous pas les jacobins de la Chine ? Ne prendrions-nous pas des révérences pour les preuves d'un culte auſſi ſuperſtitieux que ridicule ?

Pour moi j'avoue que le paganiſme des anciens ne me paraît pas, à beaucoup près, éclairci par les diſſertations ſçavantes qu'il a occaſionnées. Mais s'il était bien vrai que des princes ou leurs miniſtres euſſent cru pouvoir impunément s'en approprier les honneurs, & que les peuples ou leurs prêtres l'euſſent ſouffert, ce ſerait à mes yeux une démonſtration évidente que ce culte ne conſiſtait qu'en cérémonies politiques, dont tout l'objet était de concilier la vénération à

ceux qui se les attribuaient. Il faudrait alors cesser de reprocher à la mythologie païenne une crédulité absurde, & une audace sacrilege aux hommes célebres qui s'associaient à ses dieux.

Au reste il ne faut pas croire que chez les Grecs toute une nation fût également crédule ou impie. L'Hiérophante, la Pythie, les Druides, les Flamines n'étaient ni méprisés, ni adorés de tout le monde. Les sentimens étaient partagés sur le respect que l'on devait à ces ténébreux mysteres.

En général on pouvait distinguer trois sortes d'opinions séparées. Celle du peuple, qui croyait la religion sans l'examiner, celle des grands & des gens instruits, qui l'examinaient & ne la croyaient point, & celle des sacrificateurs, qui, peut-être sans la croire & sans l'examiner, ne laissaient pas de la défendre avec vigueur pour leur utilité particuliere.

Les gens en place étaient presque toujours pontifes eux-mêmes; contens de la soumission du peuple & du silence des sçavans, ils ne cherchaient ni à approfondir, ni à discu-

ser les dogmes reçus. Un voile respectable les tenait toujours suffisamment cachés aux yeux qu'il valait mieux ne pas éclairer ; & parmi les sçavans, ceux que leur mérite élevait aux premieres places, instruits par la discrétion de leurs prédécesseurs, n'avaient garde de laisser un autre exemple aux magistrats qui devaient leur succéder. Mais entre eux, & même dans les écoles de philosophie, qui ne sont pas faites pour le peuple, ils pensaient & parlaient librement.

CHAPITRE VI.

Pourquoi le paganisme n'a pas été sujet aux guerres de religion.

LES objets du culte, les colleges de prêtres étaient nombreux & variés dans la Grece ; cependant on ne voit point qu'ils y aient jamais causé de troubles. Les guerres de religion ne souillent point leur histoire ; & si les intérêts des princes faisaient comme aujourd'hui couler le sang des hommes, il ne semble pas du moins qu'il

ait été versé par des mains consacrées à un ministere innocent & pacifique.

Les prêtres païens n'ayant ni une morale aussi sublime, ni des principes aussi épurés que les nôtres, avaient d'autres motifs qui les empêchaient de contribuer aux troubles de la terre.

D'abord leur religion n'avait rien que d'agréable; elle consistait toute en fêtes, en spectacles, dont l'appareil flatteur pour tous les esprits, n'y pouvait laisser d'impression funeste. Ceux qui ne croyaient pas aux travaux d'Hercule, n'en voyaient pas avec moins de plaisir les jeux & les sacrifices institués en son honneur.

Il y avait des philosophes qui ne reconnaissaient que le hasard pour maître & pour créateur de l'univers. Les gens qui donnaient ces titres à Jupiter, ne faisaient exclure les premiers, ni du théatre, ni des combats gymniques, en vertu de leur incrédulité. Cette religion, dont la fausseté se faisait sentir aisément, ne pouvait avoir ni des défenseurs bien ardens, ni des ennemis bien acharnés.

D'ailleurs les prêtres, en recevant le caractere qui les investissait du sacerdoce, n'éprouvaient presque aucun changement dans leur façon de vivre. Ils se mariaient; ils avaient des emplois, devenaient soldats & généraux d'armées comme les autres.

Chargés d'affaires, d'embarras domestiques, ils n'avaient pas le tems de s'amuser à ces discussions subtiles, qui font l'occupation de l'oisiveté. Ils en étaient meilleurs patriotes : comme ils tenaient à l'humanité par tant d'objets, comme leur ambition se trouvait ou satisfaite ou occupée, il n'était pas possible qu'ils devinssent ni théologiens inquiets, ni réformateurs cruels.



CHAPITRE VII.

De la philosophie en général.

LA philosophie, qui paraît aux yeux de bien des gens l'ennemie & la destructrice des religions, en a cependant presque par-tout été la mere. Les premiers philosophes ont aussi été les premiers prêtres, & à peine y a-t-il eu des hommes en état de se rendre compte de leurs idées, qu'ils ont songé à subjuguer celles des autres. C'est ce qui mérite d'être examiné.

Ce mot de philosophie a signifié différentes choses en différens tems. Les premiers philosophes se faisaient appeller *sages*. C'étaient des hommes qui, se servant de leur raison plus que les autres, ne tarderent pas à s'acquérir une certaine supériorité. Entourés d'hommes encore sauvages, il s'en faisaient respecter, ou par des inventions utiles, ou par des secrets naturels qui en imposaient à l'ignorance.

De-là sont venus, d'un côté les arts,

& de l'autre la magie, les sciences occultes, erreurs presque aussi anciennes que le monde, & qui ont été fondées, comme on voit, sur les connaissances les plus propres à les détruire.

Tous les peuples ont eu de ces philosophes bienfaisans, ou de ces magiciens redoutés, parce que partout le hasard ou la réflexion ont découvert quelques-unes des propriétés naturelles de la matiere, & que l'emploi qu'on a fait de ces propriétés, était ou nuisible ou favorable.

Quand on eut un peu perfectionné la société, c'est-à-dire, quand les hommes commencerent à n'être plus des animaux féroces, les sages conserverent encore leur ascendant. Ils furent presque tous, ou législateurs, ou fondateurs des nouvelles sociétés qui s'établissaient.

Alors ayant affaire à des esprits intraitables, effarouchés par l'esclavage dont ils sortaient, & furieux de la liberté qu'ils venaient de recouvrer, ils se servirent, pour se faire écouter, d'un langage un peu différent du langage commun. Ils animaient leurs

discours par des images séduisantes. Ils cherchaient à flatter les esprits par des idées agréables, ou à les subjuguer par des comparaisons plus fortes.

De ce langage figuré est née la poésie, qui fut par conséquent le premier charme qu'on employa pour éclairer & pour gouverner les hommes. Elle fut long-tems l'organe de la religion, comme de la politique, & l'interprete de la philosophie.

Dans l'établissement d'une société, les esprits éclairés prévalent, parce qu'on a besoin d'eux. Mais quand elle est formée, ils perdent de leur pouvoir, parce que les loix qu'ils ont données rendent leur secours moins nécessaire.

Aussi avec le tems la philosophie n'eut plus le droit de conduire les hommes, mais elle garda toujours celui de les instruire. Elle perfectionna la morale, elle inventa l'art de mesurer l'étendue, elle créa l'astronomie, & jusques-là le titre de philosophes annonça encore des hommes utiles.

Ceux qui se porterent ensuite, songerent sur-tout à se faire une réputation & des disciples. Ils voulu-

rent expliquer tout, rendre raison de tout : preuve qu'on abusait déja des sciences qui commençaient à naître. Il fallut alors distinguer dans la philosophie autant de sectes qu'il y eut d'opinions séparées, & cet état dura long-tems.

Quand les barbares du nord eurent défiguré l'Europe, & détruit le peu de sciences qui s'y était conservé, l'ignorance, avec l'amour de la dispute qui l'accompagne toujours, firent naître une nouvelle espece de philosophes. Mais autant les premiers avaient cherché à développer la raison, autant ceux-ci s'appliquerent à lui donner des entraves.

On sçait ce que c'était que ces ténebres scholastiques : on a osé les honorer du nom de philosophie, nom respectable & bien peu fait pour des études, qui loin de rien éclaircir, embrouillaient jusqu'aux connaissances les plus simples.

Enfin, après une éclipse si longue & si humiliante, la raison humaine a reparu avec tout son éclat. Descartes, Newton, une foule de grands hommes éclairés & formés par eux, ont

posé des principes clairs, certains, & presque tous inconnus à l'antiquité. Si la suite des tems ne leur donne pas des successeurs dignes d'eux, au moins il est à croire que la barbarie ne pourra jamais anéantir le fruit de leurs travaux.

CHAPITRE VIII.

De la philosophie des Perses & des Indiens.

LES premiers sages ayant donc un peu débrouillé la nature, ayant ébauché quelques arts, & procuré au genre humain quelques connaissances utiles, toutes les nations s'empresserent à recueillir les fruits de leurs découvertes. Les mages, adorateurs du feu, furent des premiers qui y réussirent. Ils étudierent aussi la morale & l'astronomie : ce fut chez eux qu'Alexandre trouva cette suite célebre d'observations recueillies pendant dix-neuf cents trois ans, qu'il envoya à Aristote.

Il n'y aurait point eu de philo-

sophes plus respectables que les mages, s'ils n'avaient employé leur tems qu'à de semblables recherches. Mais à quelques vérités ils joignirent beaucoup d'erreurs. L'astrologie était pour eux la premiere des sciences. C'est à eux que l'on doit cet art trompeur de lire dans le ciel tout ce qui doit arriver sur la terre.

Frappés des contradictions sans nombre, qui font régner tour à tour chez les hommes le vice & la vertu, la joie & la douleur, ils avaient imaginé pour la direction du monde deux principes, l'un bon, l'autre mauvais. C'est le dogme développé, commenté depuis par un Persan nommé Manès, qui a retrouvé des sectateurs en différens tems, & qui leur a fait donner le nom de Manichéens.

Les descendans de ces mages subsistent encore dispersés dans l'Asie, fideles à tous les préceptes de leurs ancêtres, adorant le feu, séparés des autres nations, mariant les freres avec les sœurs, & se perpétuant ainsi par des incestes qu'ils croient conformes aux loix de la nature, quoi-

que chez tous les peuples ces sortes d'unions soient contraires aux loix civiles. Indépendamment des réglemens divins qui les interdisent, il est sûr que l'intérêt général de la société, la décence, l'ordre public & la sûreté, l'honneur même particulier des familles, demandent qu'elles ne soient plus permises.

Les Indiens eurent aussi des philosophes qui les policerent un peu. Ils prirent le nom de Bramins ou Brachmanes, qu'ils conservent encore aujourd'hui, parce que ces contrées n'ont été sujettes à presque aucune des secousses qui ont si souvent ébranlé le reste de la terre. Elles ont gardé leurs usages, leur religion, leurs moeurs & leur philosophie.

Il faut avouer pourtant que celle-ci a un peu dégénéré. Les premiers Bramins étaient les docteurs, les précepteurs des peuples. Leurs successeurs en sont devenus les devins & les bouffons. La philosophie aux Indes est presque un métier pour gagner sa vie.

Le principal dogme de ces Bra-

mins, c'était celui de la métempsycose, adoptée depuis par Pythagore, & traitée de ridicule par beaucoup de nos métaphysiciens, qui mettent souvent le raisonnement à la place de la raison, & ne sont pas plus équitables dans ce qu'ils condamnent, que sensés dans ce qu'ils approuvent.

Il est bien clair pourtant que, de tous les systêmes de l'ancienne philosophie avant la révélation, la métempsycose est le moins déraisonnable. Ce changement successif des êtres, cette révolution des ames qui les transportait par degrés d'un corps dans un autre, était fondée sur ce qui se passe tous les jours sous nos yeux.

Un animal mort sert à l'accroissement d'un arbre : cet arbre nourrit de ses fruits un autre animal, qui en se détruisant servira de matiere à une production nouvelle. Si les parties d'un corps pouvaient par une organisation différente en composer un autre, ne pouvait-on pas supposer aussi que l'ame qui avait animé le premier corps, pouvait mouvoir le second ?

Ce systême était d'une simplicité,

d'une fécondité, d'une conséquence qui sont rares dans les systêmes; car il répondait à tout. Il justifiait la Providence, des malheurs, des accidens, des désolations, qui trop souvent troublent le monde. Il rendait raison des irrégularités qui défigurent ou le corps en particulier, ou le globe en général. Ce qui était bien, était la récompense de la vertu pratiquée dans une vie antérieure: le mal était la punition du vice.

Il est vrai qu'en soutenant un systême alors si plausible, Pythagore y joignait des fables absurdes. Il disait au peuple qu'il avait une cuisse d'or. Il assurait à ses disciples que c'était un crime énorme que de manger des feves; il prétendait que le nombre trois méritait le plus grand respect; que quatre était la perfection de la nature, & que sept renfermait tous les dangers possibles. Il soutenait encore que les astres en se mouvant formaient un concert harmonieux, & que la félicité des dieux consistait à l'entendre.

Mais ces folies peu philosophiques n'ont pas empêché que la métemp-

ſycoſe ne fût un ſyſtême bien imaginé, agréable même à ſoutenir, quoique péchant par bien des endroits, comme tous les ſyſtêmes, ni que les Bramins qui l'avaient inventée ne puſſent être des gens très-ſages, & pleins de ſagacité.

CHAPITRE XI.

Des premiers philoſophes Grecs, de Thalès, de Pithagore.

De la métaphyſique, avec un peu de géométrie & beaucoup de morale, étaient ce que les Grecs appellaient de la philoſophie. Les autres peuples n'avaient ſur ces objets que des idées très-confuſes. On dit que ce que les Grecs en ſçavaient, ils le tenaient des Egyptiens. Mais il ne paraît pas que ces maîtres ignorans ayent été jamais en état d'enſeigner perſonne.

Un Grec nommé Thalès, qui voyageait chez eux pour s'inſtruire, les ſurprit beaucoup, en leur faiſant voir qu'il en ſçavait plus qu'eux. Il leur apprit à meſurer les bâtimens élevés par

le moyen de l'ombre. Il fit servir aussi l'ombre de la terre sur la lune à demontrer la rondeur de notre globe.

Il prétendait que l'eau était le premier principe de tout ; & cette opinion, il pouvait l'avoir reçue des Egyptiens, chez qui les débordemens du Nil, & la fécondité des sables après sa retraite, servait tous les ans à la confirmer.

On a dit de lui qu'il possédait l'astrologie judiciaire, & que plusieurs de ses prédictions avaient réussi. Il n'en aurait pas été moins grand homme, quand il n'aurait jamais rien prédit.

On conte bien d'autres merveilles d'un *Scythe* nommé Abaris, qui parcourut tout le monde, & qui voyageait en l'air assis sur un bâton. Thalès & lui furent au nombre de ces sept sages si renommés, dont la sagesse paraît avoir produit peu de bien aux hommes.

Un d'entre eux, nommé Solon, donna des loix à sa patrie ; mais un autre sage se rendit le tyran de la sienne. Il conseilla à un de ses amis, qui était sage aussi, de faire mourir

tous les principaux citoyens de sa ville, afin de régner en repos. Cette sagesse était trop sanguinaire.

Celle de Pythagore était plus humaine & plus utile. Si ce célebre philosophe est en effet l'auteur des découvertes qu'on lui attribue, on peut le regarder comme le pere de la géométrie, ou du moins comme un de ceux qui ont le plus contribué à ses progrès. Ses connaissances étaient universelles : il perfectionna aussi l'astronomie, il cultiva la morale. Il est fâcheux qu'à de si grandes lumieres il joignît beaucoup de charlatannerie, & que pouvant se faire admirer par des vérités, il aimât mieux séduire les peuples par des imaginations extravagantes.



CHAPITRE X.

De Socrate.

LE premier qui montra incontestablement de grandes vertus dans une vie privée, qui fit valoir tous les droits de la raison, sans lui apprendre à s'énorgueillir, ce fut Socrate. Il est encore fameux aujourd'hui par ses maximes, par ses disciples, par sa vie & par sa mort.

Il recommandait la pratique des vertus, l'oubli des injures, la modération dans les desirs, l'égalité d'ame qui peut seule conduire au bonheur. Il montra trop de mépris pour la physique, mais il était excusable de dédaigner celle de son tems. Il méprisait encore plus les richesses; mais il ne choquait point les usages de la société. Il se prêtait aux faiblesses des hommes, afin de s'acquérir le droit de les corriger.

Avec des maximes si épurées, & des moeurs si douces, il semble qu'il n'aurait point dû se faire d'ennemis.

Il en eut cependant, & d'assez violens pour lui arracher la vie avec les formalités de la justice. L'arrêt qui le condamna à boire la ciguë, est une terrible preuve de l'ingratitude des peuples envers ceux qui osent se charger du pénible emploi de les instruire & de les éclairer.

La postérité plus équitable a justifié Socrate des accusations qu'une rage envieuse lui a suscitées: mais elle lui a toujours fait deux reproches, qui paraissent plus difficiles à détruire.

L'un c'est d'avoir abusé de la crédulité des hommes pour les persuader qu'il avait un génie familier: l'autre c'est d'avoir eu pour Alcibiade une faiblesse qui du moins en apparence n'était point dirigée par la vertu.

Les sçavans ont écrit avec dignité sur la nature du démon de Socrate. Les Plutarques, les Daciers ont laborieusement composé des volumes sur une chimere dont on pouvait rendre compte en deux mots.

Il fallait dire que le démon de Socrate était de la même espece que la belle nymphe Egérie du roi Numa. L'une & l'autre sont le fruit d'une

politique artificieuſe, & de l'envie d'en impoſer aux hommes. Mais la nymphe réuſſit bien mieux à Numa, que le démon à Socrate.

Il aimait les femmes, puiſqu'il en épouſa deux à la fois. Ce goût, dont l'excès ſeul eſt blâmable, ſemble le juſtifier de l'autre goût dont on l'accuſe. Son amitié pour Alcibiade, que ce dernier méritait par de grandes qualités, s'il en était indigne par ſes vices, la facilité qu'il y a toujours à calomnier un innocent, les mœurs des Grecs qui n'auraient point fait un crime d'une paſſion devenue commune, ont fait naître & accrédité des bruits peu honorables pour tous deux.

Mais puiſque la réalité eſt loin encore d'en être démontrée, ſauvons, s'il ſe peut, la gloire du plus grand homme du paganiſme. Ne travaillons pas, ſur de ſimples ſoupçons, à flétrir ſa mémoire, qui doit être chere à tous les amateurs de la vertu.



CHAPITRE XI.

De Platon.

De l'école de Socrate sortit un homme qui eut autant de réputation & plus de bonheur que lui, le célebre Platon. Né avec de grandes richesses, une figure séduisante, & de la sensibilité pour les plaisirs, il ne songea point à imiter l'exemple dangereux de son maître. Il ne s'appliqua pas à fatiguer les hommes, en leur recommandant trop l'exercice de la vertu.

Il avait une imagination féconde, il s'y livra sans réserve: sûr de ne point blesser, par des chimeres bien écrites, ni la délicatesse, ni l'orgueil de ses contemporains, il voulut les accoutumer à regarder tous ses ouvrages comme des allégories ingénieuses: de peur de passer pour avoir une doctrine suspecte, il voulut paraître n'avoir point de sentiment à lui. Il ne se faisait aucun scrupule de se contredire; & pourvu qu'il écrivît

bien, il s'embarrassait peu d'écrire des choses conséquentes.

Cette méthode lui réussit. Ses ouvrages, parsemés de fables amusantes, ont séduit son siecle & la postérité. Il est vrai que les censeurs séveres y trouvent de grands défauts; mais ils n'ont point empêché qu'on ne l'ait appellé le divin Platon; que son école n'ait été très-long-tems florissante sous le nom d'académie, & que les chrétiens même ne lui ayent attribué la connaissance de quelques vérités importantes du christianisme.

Il se fit, comme bien d'autres, un systême sur la formation & l'arrangement du monde. Il admit un être suprême & parfait; il supposa des êtres intermédiaires entre l'homme & lui, qu'il appella démons ou génies. Les génies avaient été, suivant lui, les créateurs du monde sous l'inspection de la divinité, qui leur en laissait la conduite.

On a prétendu que de-là venait l'idée reçue dans le christianisme des bons & des mauvais anges. Deslandes avance, dans son histoire critique de la philosophie, que ce qu'on trouve

sur

ſur ces êtres ſpirituels dans l'ancien & le nouveau teſtament, ne ſuffiſait pas pour établir leur exiſtence; il prétend qu'elle n'a été bien reconnue, bien décidée, que quand la philoſophie platonicienne, adoptée par les premiers chrétiens, eut fait tranſpirer parmi leurs dogmes quelques-uns des principes de ſon auteur.

Malgré l'idée qu'on a communément de l'éloquence de Platon, & de la beauté de ſon ſtyle, il ne faut pas croire qu'il ſoit également ſoutenu. Il ſe permet ſouvent des ſubtilités ridicules & des allégories rebutantes. Par exemple, l'apologie de Socrate devrait être un morceau touchant. Un philoſophe qui ſe juſtifie devant un peuple entier, des calomnies les plus odieuſes, doit le faire avec une éloquence noble. Il doit s'attacher à convaincre ſes juges par la ſublimité de ſes maximes, par la force de ſes raiſonnemens & par la majeſté de ſes expreſſions. On eſt bien ſurpris de ne trouver dans l'apologie de Socrate que des expreſſions triviales, des raiſonnemens faibles & inintelligibles qui ſcandaliſent.

Dans un endroit il dit que la honte & l'infamie vont beaucoup plus vîte que la mort : que lui qui est vieux & pesant, la mort va l'attrapper ; mais que pour ses adversaires, qui sont robustes & légers, leur partage sera d'être saisis par la honte robuste & légere comme eux.

Il faut avouer que de pareilles puérilités sont bien indignes d'un philosophe prêt à quitter la vie, & qui songe à laisser en mourant un témoignage de son innoçence & de sa grandeur d'ame.

Il est bien plus pusillanime encore quand il raisonne. La réputation de l'écrivain qui le fait parler, m'impose la nécessité de mettre sous les yeux des lecteurs la preuve du jugement que j'ose porter de ses discours. Voici un des endroits les plus intéressans de cette piece célebre : c'est celui où Socrate entreprend de réfuter Melitus, en discutant tous les termes de l'accusation formée contre lui ; c'est d'après un pareil passage que l'on pourra apprécier Platon : certainement il a dû y déployer tout ce qu'il avait de solidité dans l'esprit & de ressources

dans l'éloquence. Si l'on n'y trouve rien qui approche de l'éloquence ou de la solidité, il en faudra conclure qu'il ne peut guère en avoir ailleurs.

Je me servirai de la traduction de M. Dacier, quoiqu'elle soit très-imparfaite quant au style, & écrite avec une bassesse dégoûtante : mais 1°. si j'avais traduit moi-même, on aurait pu me soupçonner de prêter malignement au texte les absurdités, les inconséquences dont il est rempli ; & le commentateur Dacier, enthousiaste de bonne foi de son original, ne peut être suspect à cet égard. 2°. Il s'agit moins ici du style que du fond des choses, & le Français rend assez exactement le sens du Grec.

Socrate commet injustice & corrompt les jeunes gens, en ne croyant pas les Dieux que croit sa patrie, & en introduisant de nouvelles divinités : voilà l'information présentée par Melitus, nous en examinerons tous les chefs l'un après l'autre.

Il dit que je commets injustice en corrompant les jeunes gens. Et moi, Athéniens, je dis que c'est Melitus qui est fort injuste, en ce que de gaieté

de cœur il appelle les gens en justice pour faire semblant de se soucier beaucoup & d'avoir grand soin des choses dont il ne s'est jamais mis en peine. Et je m'en vais vous le prouver. Venez donc, Melitus, dites-moi, y a-t-il rien que vous ayez tant à cœur que de faire ensorte que les jeunes gens deviennent aussi bons qu'ils puissent être ?

MELITUS.

Non, sans doute.

SOCRATE.

Mais dites donc à nos juges qui est-ce qui rendra ces jeunes gens meilleurs ; car il ne faut pas douter que vous ne le sçachiez, puisque cela vous occupe si fort. En effet, puisque vous avez trouvé celui qui les corrompt, & que vous l'avez dénoncé, il faut que vous disiez qui est celui qui les rendra meilleurs. Parlez.... Melitus, vous voyez que vous êtes interdit & que vous ne sçavez que répondre. Cela ne vous semble-t-il pas honteux, & n'est-ce pas une preuve certaine que vous ne vous êtes jamais soucié de l'éducation de la jeunesse ? Mais,

encore une fois, qui est-ce qui peut rendre les jeunes gens meilleurs?

MELITUS.

Les loix.

SOCRATE.

Ce n'est pas-là, mon ami, ce que je vous demande. Je vous demande, qui est-ce? qui est l'homme? Car il est bien sûr que la premiere chose qu'il faut que cet homme là sçache, ce sont ces loix.

MELITUS.

Je vous dis, Socrate, que ce sont ces juges.

SOCRATE.

Comment dites-vous, Melitus? Quoi! ces juges sont les seuls capables d'instruire les jeunes gens & de les rendre meilleurs?

MELITUS.

Très-certainement.

SOCRATE.

Mais sont-ce tous ces juges, ou y en a-t-il parmi eux qui le puissent & d'autres qui ne le puissent pas?

MELITUS.

Tous ces juges.

SOCRATE.

Voilà qui va à merveille, & vous nous avez trouvé un grand nombre de bons précepteurs. Et ces auditeurs qui nous écoutent, peuvent-ils aussi rendre les jeunes gens meilleurs, ou ne le peuvent-ils pas?

MELITUS.

Ils le peuvent aussi.

SOCRATE.

Et les sénateurs?

MELITUS.

Et les sénateurs de même.

SOCRATE.

Mais, mon cher Melitus, ceux qui haranguent dans les assemblées, corrompent-ils les jeunes gens, ou sont-ils aussi tous capables de les rendre meilleurs?

MELITUS.

Ils en sont aussi tous capables.

SOCRATE.

Il s'ensuit donc de-là que tous les Athéniens peuvent les rendre meilleurs, hors moi? Il n'y a que moi qui les corrompt? N'est-ce pas là ce que vous dites?

MELITUS.

C'est cela même.

SOCRATE.

Vraiment, vous me faites appercevoir là d'un grand malheur qui est attaché à moi. Mais continuez de me répondre. Vous paraît-il qu'il en soit de même des chevaux? Tous les hommes peuvent-ils les rendre meilleurs, & n'y en a-t-il qu'un seul qui ait le secret de les gâter? Ou est-ce tout le contraire? N'y a-t-il qu'un homme seul, ou un petit nombre d'écuyers qui puissent les rendre meilleurs? & le reste des hommes, s'ils s'en servent, ne peuvent-ils que les gâter? N'en est-il pas de même de tous les autres animaux? Oui, sans doute, soit qu'Anitus & vous en conveniez ou que vous n'en conveniez point. Car ce serait un grand bonheur & un

grand avantage pour la jeunesse qu'il n'y eût qu'un homme seul qui pût la corrompre, & que tous les autres pussent la redresser. Mais vous avez suffisamment prouvé, Melitus, que l'éducation de la jeunesse ne vous a jamais fort inquiété, & vous venez encore de faire paraître clairement que vous ne vous en êtes jamais mis en peine. D'ailleurs, je vous prie, Melitus, de me répondre à ceci : lequel est le plus avantageux d'habiter avec des gens de bien ou d'habiter avec des méchans ? Répondez-moi, mon ami, car je ne vous demande rien de difficile : n'est-il pas vrai que les méchans font toujours quelque mal à ceux qui les fréquentent, & que les bons font toujours quelque bien à ceux qui vivent avec eux ?

MELITUS.

Sans doute.

SOCRATE.

Y a-t-il donc quelqu'un qui préfere de recevoir du préjudice de ceux qu'il voit, à en recevoir de l'utilité ? Répondez-moi, car la loi ordonne de ré-

pondre. Y a-t-il quelqu'un qui aime mieux recevoir du mal que du bien ?

MELITUS.

Non, il n'y a personne.

SOCRATE.

Mais voyons, quand vous m'accusez de corrompre la jeunesse & de la rendre plus méchante, dites-vous que je la corromps le voulant & le sçachant, ou sans le vouloir ?

MELITUS.

Le voulant & le sçachant.

SOCRATE.

Quoi donc, Melitus, à votre âge, votre sagesse surpasse-t-elle de si loin la mienne à l'âge où je suis, que vous sçachiez fort bien que les méchans font toujours du mal à ceux qui les fréquentent, & que les bons leur font du bien, & que je sois si ignorant que je ne sçache pas si je rends méchant quelqu'un de ceux qui me suivent, je m'expose à en recevoir du mal ; & que cependant je ne laisse pas de m'attirer ce mal le voulant & le

ſçachant? En cela, Melitus, je ne vous crois point, & je ne penſe pas qu'il y ait un homme au monde qui puiſſe vous croire. Car il faut de deux choſes l'une, ou que je ne corrompe pas les jeunes gens, ou ſi je les corromps, que ce ſoit malgré moi & ſans le ſçavoir. De quelque maniere que ce ſoit, vous êtes un calomniateur & un menteur. Si c'eſt malgré moi que je corromps la jeuneſſe, la loi ne veut pas qu'on appelle en juſtice pour des fautes involontaires. Mais elle veut qu'on prenne en particulier ceux qui les commettent, qu'on les avertiſſe, qu'on les reprenne, qu'on les enſeigne. Car il eſt bien sûr qu'étant inſtruit, je ceſſerai de faire ce que je fais malgré moi; mais vous n'avez pas voulu me voir & m'inſtruire, & vous me menez devant ce tribunal, où la loi veut qu'on cite ceux qui ont mérité des punitions, & non pas ceux qui n'ont beſoin que de remontrances. Ainſi, Athéniens, voilà une preuve bien évidente de ce que je vous diſais, que Melitus ne s'eſt jamais mis en peine de toutes ces choſes-là, & qu'il n'y a jamais penſé.

Cependant répondez-nous encore, & dites-nous comment je corromps les jeunes gens. N'eſt-ce pas, ſelon votre information, en leur apprenant à ne pas reconnaître les dieux que reconnaît la patrie, & en leur enſeignant à honorer d'autres divinités? N'eſt-ce pas là ce que vous dites?

MELITUS.

C'eſt cela même.

SOCRATE.

Je vous conjure donc, Melitus, au nom de tous les dieux dont il s'agit maintenant, expliquez-vous d'une maniere un peu plus claire & pour moi & pour nos juges. Car je ne comprends pas bien ſi vous dites que j'enſeigne à croire qu'il y a quelques dieux (en effet je ſuis perſuadé qu'il y a des dieux, je ne ſuis pas un athée, & ce n'eſt pas là mon crime), & que j'enſeigne à ne pas croire ceux que croit la ville, mais d'autres. Eſt-ce là de quoi vous m'accuſez? Ou bien m'accuſez-vous de ne croire aucun dieu & d'enſeigner aux autres à n'en pas croire?

MELITUS.

Je vous accuse de ne croire aucun dieu.

SOCRATE.

O le merveilleux homme ! Pourquoi dites-vous cela ? Quoi ! je ne crois pas, comme les autres hommes, que le soleil & la lune sont des dieux ?

MELITUS.

Non, sans doute, Athéniens, il ne le croit pas ; car il dit que le soleil est une pierre & la lune une terre.

SOCRATE.

Vous croyez parler à Anaxagore, mon cher Melitus, & vous méprisez si fort nos juges, & vous les prenez pour si ignorans dans les lettres, que vous croyez qu'ils ne sçavent pas que les livres d'Anaxagore le Clazoménien sont pleins de ces contes : & de plus les jeunes gens apprendraient-ils de moi des choses qui sont dans des livres, qu'ils pourraient acheter à tout moment dans l'orcheſtre, qui ne leur coûteraient qu'une dragme tout au plus, & qui leur donneraient

une belle occaſion de ſe moquer de Socrate, s'il s'attribuait ainſi des choſes qui ne ſont pas à lui, & qui ſont d'ailleurs ſi étranges & ſi abſurdes ? Mais, dites-moi, prétendez-vous que je ne reconnais aucun dieu ?

MELITUS.

Oui, vous n'en reconnaiſſez aucun.

SOCRATE.

Vous dites des choſes très-incroyables, mon cher Melitus, & vous n'êtes pas d'accord avec vous-même. Pour moi, Athéniens, il me paraît que Melitus eſt un inſolent, qui n'a intenté cette acccuſation que pour inſulter, & par une audace de jeune homme : car il eſt venu ici juſtement comme pour me tenter, en propoſant une énigme & diſant en lui-même, voyons ſi Socrate, cet homme qui paſſe pour ſi ſage, connaîtra que je me moque & que je dis des choſes qui ſe contrediſent, ou ſi je le tromperai lui & tous les auditeurs. En effet, il paraît entierement ſe contredire dans ſon information. Car c'eſt comme s'il diſait ; *Socrate commet in-*

justice en ne croyant pas des dieux & en croyant des dieux : & c'est là se moquer. Voici comment cela me paraît. Suivez-moi, je vous en prie, &, comme je vous en ai conjurés au commencement, ne vous émouvez pas contre moi si je vous parle à ma maniere ordinaire.

Répondez-moi, Melitus, y a-t-il quelqu'un dans le monde qui croie qu'il y ait des choses humaines, & qui ne croie pas qu'il y ait des hommes? Qu'il réponde & qu'il ne fasse pas tant de bruit. Y a-t-il quelqu'un qui croie qu'il y a des regles pour dresser des chevaux, & qu'il n'y a pas de chevaux? ou qui croie qu'il n'y a point de joueur de flûte, & qu'il y a pourtant des airs de flûte? Il n'y a personne, car je répondrai pour vous si vous ne voulez pas répondre. Mais répondez à ceci: y a-t-il quelqu'un qui croie qu'il y a des choses divines, & qui croie pourtant qu'il n'y a point de dieux?

MELITUS.

Non, sans doute.

SOCRATE.

Qu'on a eu de peine à vous arracher

ce mot ! Vous dites donc que je crois & que j'enſeigne qu'il y a des divinités ? Qu'elles ſoient vieilles ou qu'elles ſoient nouvelles, il eſt toujours vrai, ſelon vous, que je crois des divinités. Et c'eſt ainſi que vous l'avez juré dans votre information. Si je crois des divinités, il faut néceſſairement que je croie des dieux, n'eſt-ce pas ? Oui, ſans doute : car je prends votre ſilence pour un conſentement. Mais ces divinités ou ces démons, croyons-nous que ce ſoient des dieux ou des enfans des dieux ? Répondez ?

MELITUS.

Oui, ſans doute.

SOCRATE.

Et par conſéquent, puiſque je crois des démons, de votre propre aveu, & que les démons ſont des dieux, voilà juſtement la preuve de ce que je diſais, que vous me propoſiez une énigme pour vous divertir à mes dépens, en diſant que ne croyant point des dieux je crois pourtant des dieux, puiſque je crois des démons. Et ſi les démons ſont enfans des dieux, enfans bâtards, ſi vous voulez, puiſqu'on

dit qu'ils les ont eus des nymphes, ou d'autres personnes, qui est l'homme qui croie qu'il y ait des enfans des dieux, & qu'il n'y ait pas des dieux? Cela serait aussi absurde que de croire qu'il y a des poulains & des aiglons, & qu'il n'y a ni chevaux ni aigles. Ainsi, Melitus, il ne se peut que vous ayez intenté cette accusation pour m'éprouver, ou bien il faut que vous avouiez que vous manquez de prétexte légitime pour me citer devant ce tribunal. Car vous ne persuaderez jamais à qui que ce soit qui aura un peu de sens, que le même homme qui croira qu'il y a des choses qui concernent les dieux & les démons, croira pourtant qu'il n'y a ni démons ni dieux, ni héros. Cela est entierement impossible. Mais je n'ai pas besoin d'une plus longue défense, Athéniens; & ce que je viens de dire suffit pour faire voir que je ne commets aucune injustice, & que l'accusation de Melitus est sans fondement.

On voit que dans ce dialogue les deux interlocuteurs ne font que des méprises, des équivoques perpétuelles.

Melitus répond ce qu'il ne doit pas répondre, & Socrate demande ce qu'il ne doit pas demander. L'accusateur est ridicule, & l'accusé inconséquent. Celui-ci triomphe avec une emphase puérile de ses argumens, qui n'ont rien de concluant.

On lui impute de ne pas croire aux dieux de la patrie, & il prouve qu'il croit des démons; mais ces démons n'étaient pas les divinités d'Athenes, & c'étaient celles-ci qu'on lui faisait un crime d'avoir décriées.

On lui reproche de corrompre la jeunesse, & il prétend que cela ne peut pas être, parce que ce serait s'exposer lui-même à être maltraité par cette jeunesse corrompue. Mais il n'y a pas de séducteur à qui cette défense ne pût être commune. On n'écarte pas un fait avec des allégations de cette espece. Si un coupable était admis à se purger du soupçon d'un crime, par la considération du tort éloigné qu'il peut en souffrir, il n'y en a aucun qui ne fût certain de l'impunité.

Cette maniere d'argumenter, cette frivolité dans le raisonnement, s'il est permis de le dire, se retrouve dans

tous les ouvrages de Platon. Il n'y a personne qui n'ait entendu parler du Phédon ou du dialogue sur l'immortalité de l'ame. On assure que Caton le lut deux fois tout entier avant que de se tuer. On prétend que beaucoup d'autres personnages moins remarquables se déterminerent aussi à quitter la vie, simplement sur cette lecture, & uniquement pour aller jouir de l'éternité qu'elle promet.

Cependant elle ne promet rien. Le fruit de tous les raisonnemens philosophiques dont le Phédon est rempli, est un conte de nourrice bien au-dessous de ceux que les romanciers Asiatiques accumulent dans leurs singulieres rêveries. Le bonheur des ames justes après la mort, suivant le Phédon, est d'aller sur une terre rouge, jaune & blanche, dont les diamans, les topases, les rubis que nous voyons ici bas ne sont que des parcelles. Cette terre si diversement colorée est couverte de trous toujours pleins d'eau & d'air, qui étant frappés des rayons du soleil, produisent, par le mêlange des teintes du fond, des effets de lumiere toujours

variés. C'eſt dans leur aſpect que conſiſte la félicité des bienheureux. Je doute qu'il y eût aujourd'hui beaucoup de gens qui ſe tuaſſent pour aller jouir d'une pareille béatitude.

Ce n'eſt pas tout. Non-ſeulement dans Platon l'ame gagne très-peu à être immortelle, mais il s'en faut bien qu'elle y apprenne à ſe convaincre qu'elle ſoit immortelle. Cette propriété n'eſt pas mieux démontrée par ce philoſophe que l'innocence de Socrate.

Un des interlocuteurs ſoutient que l'ame n'eſt autre choſe que le réſultat de l'équilibre entre les liqueurs & les ſolides dont un corps eſt compoſé, ce qui le met en état d'agir & de remplir toutes ſes fonctions : quand cet équilibre eſt rompu, il s'enſuit une diſſolution des parties, & par conſéquent la mort : alors l'ame s'évanouit, c'eſt-à-dire le pouvoir d'agir, comme celui de rendre des ſons, eſt détruit dans un inſtrument qu'on briſe.

C'eſt Socrate qui répond. Il ſoutient l'opinion contraire : ſi l'ame, dit-il, n'était que le réſultat de l'équilibre des parties, elle ne pourrait pas les

gouverner, elle n'aurait aucun pouvoir sur les passions & sur le corps en général; mais dès qu'elle exerce une puissance très-sensible sur toutes les parties qui le composent, il s'ensuit qu'elle n'est pas l'effet de l'union de ces parties.

Ce raisonnement est le comble de la faiblesse & de l'imprudence. Un matérialiste peut en tirer le plus grand avantage. Il nie que ce soit l'ame qui gouverne. Du moment que l'on fera dépendre son immortalité de son regne, en démontrant que celui-ci est très-incertain & fort souvent troublé, il ferait voir combien celle-là est problématique. Aussi Socrate s'appuie-t-il d'une autre raison. Il dit que l'ame ne peut pas être l'effet de l'union des parties corporelles, parce que son existence a précédé cette union : & comment prouve-t-il cette préexistence ? Par des rêves métaphysiques, par les connaissances de toute espece dont l'ame est ornée en naissant, & qu'elle ne peut, dit-il, avoir acquises qu'avant que d'être entrée dans le corps. Ainsi son systême tout entier porte sur la réalité des idées innées.

il ne se soutient qu'à l'aide de ce fondement ruineux ; & s'il se trouvait qu'elles ne fussent qu'une chimere, toutes les preuves du Phédon seraient détruites.

Ces raisonnemens, dont je viens de donner le précis, sont noyés dans une multitude de mots inutiles, de plaisanteries déplacées & même peu plaisantes, de digressions écrites d'un style lâche & verbeux, hérissé de détails aussi ennuyeux qu'inutiles. Ainsi Socrate parle de la physique & de l'incertitude où l'a jetté le peu d'application qu'il a voulu donner à cette science.

« Autrefois, dit-il, je pensais assez » bien sçavoir pourquoi un homme » était plus grand qu'un autre homme » de toute la tête, & un cheval plus » grand qu'un autre cheval ; & sur des » choses encore plus claires & plus » sensibles, je pensais, par exemple, » que dix étaient plus que huit, parce » qu'on y en avait ajouté deux ; & » que deux coudées étaient plus gran- » des qu'une coudée, parce qu'elles la » surpassaient de moitié.

» Mais depuis que j'ai voulu suivre » la méthode des physiciens, je suis

» si éloigné de penser connaître les » causes de toutes ces choses, que je » ne crois pas même sçavoir, quand » on a ajouté un à un, si c'est cet un » auquel on en a ajouté un autre qui » devient deux, ou si c'est celui qui » est ajouté & celui auquel il est ajouté, » qui ensemble deviennent deux, à » cause de cette addition de l'un à l'au- » tre. Car ce qui me surprend, c'est » que pendant qu'ils étaient séparés, » chacun d'eux était un & n'était pas » deux, & qu'après qu'ils sont appro- » chés, cette approche, cette jonction, » a été cause qu'ils sont devenus deux » parce qu'on les a mis l'un près de » l'autre. Je ne vois pas non plus pour- » quoi, quand on partage une chose, » ce partage fait que cette chose qui » était une avant que d'être séparés, » devient deux dès le moment de cette » séparation : car voilà une cause toute » contraire à celle qui fait qu'un & un » font deux. Là cet un & cet un de- » viennent deux parce qu'on les ap- » proche & qu'on les ajoute l'un à » l'autre, & ici cette chose qui est une » devient deux parce qu'on la divise » & qu'on la sépare. Bien plus, je ne » crois pas même sçavoir d'où vient

» cet un, & je ne sçaurais trouver par
» cette méthode (c'est-à-dire par les
» raisons physiques) comment la moin-
» dre chose naît, périt ou existe. Mais
» je mêle de ma tête sans tant de fa-
» çons une autre méthode avec celle-
» là, car pour celle-là je ne l'entends
» point du tout ».

A tant de défauts quant au fond des choses, Platon joint des imperfections encore plus étranges du côté du style. Il est très-souvent enflé, obscur même dans l'expression. Il emploie des métaphores sans exactitude, des allégories désagréables, des plaisanteries sans finesse. Le livre tombe des mains d'un homme sans préjugé, qui le lit pour la premiere fois, & qui y cherche de quoi justifier sa réputation. Au reste, il n'est pas le seul homme célebre de l'antiquité & même des tems plus modernes, qui fasse éprouver ce sentiment de surprise & d'indignation aux lecteurs équitables, qui ont le courage d'apprécier les choses pour en juger par eux-mêmes. A l'égard de Platon, il faut que ce que j'ose en dire soit bien vrai, puisque l'enthousiaste Dacier lui-même a été forcé d'en convenir. Voici comme il

en parle à la tête de sa traduction.
« Lorsqu'il veut se surpasser lui-
» même & qu'il affecte d'être grand,
» il lui arrive quelquefois tout le con-
» traire; car outre que sa diction est
» moins agréable, moins pure & plus
» embarrassée, elle tombe dans des
» périphrases, qui étant répandues
» sans choix & sans mesure, n'ont ni
» grace ni beauté, & n'étalent qu'une
» vaine richesse de langue: au lieu des
» mots propres & de l'usage com-
» mun, il ne cherche que les mots
» nouveaux, étrangers & antiques,
» & au lieu de n'employer que des
» figures sages & bien entendues, il
» est excessif dans ses épithetes, dur
» dans ses métaphores & outré dans
» ses allégories ».

Comment, malgré tant de défauts qui devaient le décrier sans ressource, Platon est-il devenu le premier des philosophes & une espece de divinité dont le culte subsiste encore aujourd'hui? Par deux raisons. La premiere, c'est qu'à tout prendre il a réellement un grand mérite. Les vices nombreux de ses ouvrages sont couverts par des beautés réelles non moins nom-

breuses,

breuſes, & ſur-tout par un uſage adroit des reſſources de ſa langue, avantage perdu pour nous depuis long-tems, mais très-eſtimable aux yeux de ſes contemporains & de ceux qui l'ont parlée tant qu'elle a ſubſiſté.

La ſeconde raiſon plus forte, plus agiſſante encore, c'eſt que Platon a eû le bonheur d'être un des premiers qui ait débrouillé le cahos des notions philoſophiques. Il en eſt de ſa célébrité comme de celle du voyage des Argonautes, du ſiege de Troyes, de la retraite des dix mille. Il n'y a pas d'expédition dont on parle plus, parce que ce ſont les premieres dont on ait parlé, & que quand il s'agit de réputation, la plus ancienne eſt toujours la plus étendue.



CHAPITRE XII.

D'Ariſtote.

Si Platon ſe piqua d'être agréable plus que profond, ſon diſciple Ariſtote affecta ſouvent d'être inintelligible. Peu d'auteurs ont eu l'eſprit plus étendu, & aucun n'a tant écrit; mais dans cette immenſe quantité d'ouvrages, il y en a très-peu qui ſoient vraiment utiles.

Sa rhétorique & ſa poétique ſont pleines de préceptes excellens; mais on ſçait que ce ne ſont pas les traités d'éloquence qui font les orateurs, ni les regles qui font les poëtes. Sa politique marque qu'il avait beaucoup lu & beaucoup réfléchi.

Il a donné un grand traité ſur la logique, dont on peut dire qu'il eſt l'inventeur, du moins en tant que cette ſcience donne des regles pour perfectionner le jugement: car c'eſt tout ce qu'elle peut faire. Mais il manqua de la premiere qualité néceſſaire à un logicien, de la clarté,

Ses définitions ne sont célebres que par leur obscurité. Ses cathégories sont ridicules, & la plupart des regles qu'il donne pour apprendre aux hommes à bien raisonner, ne roulant que sur les mots, & non sur les choses, ne sont guère capables que d'offusquer le jugement, & de retarder le progrès de la raison.

Sa morale est vraiment admirable; &, comme c'est l'ordinaire, de tous ses ouvrages, c'est le moins connu. Sa physique aidée, dit-on, par les dépenses prodigieuses d'Alexandre, son éleve, est très-imparfaite, parce qu'elle est fondée sur des rapports étrangers, & non pas sur l'expérience.

Cependant telle est la force du préjugé, quand il est enté sur l'ignorance, que les écrits d'Aristote ont passé long-tems pour la plus parfaite production de l'esprit humain. On sçait avec quel despotisme il a régné dans les écoles jusqu'au dix-septieme siecle. On regardait ses opinions presque comme des articles de foi.

En vain quelques réfractaires osaient de tems en tems s'élever contre un culte qui leur paraissait peu mérité;

on leur imposait bientôt silence. Il y a eu des tems où Aristote a été l'idole des scholastiques ; il y en a eu d'autres où l'on brûlait ses divins écrits : mais malgré les contradictions, il s'établit si bien dans les chaires avec le tems, qu'il n'était plus permis d'appeller de ses décisions. Son autorité éclipsait toutes les autres, & l'on sait combien Descartes eut à souffrir quand il osa l'attaquer.

Ce qu'il y a de singulier, c'est que ce même homme que quelques-uns des premiers chrétiens ont voulu placer dans le ciel, ses compatriotes païens l'ont accusé d'athéisme ; & pour comble d'absurdité, on lui a reproché d'avoir offert des sacrifices à sa femme. Tout cela ensemble prouve qu'il eut beaucoup d'envieux pendant sa vie, & beaucoup d'admirateurs après sa mort.

Ceux qui ont prétendu qu'Alexandre avait été empoisonné, ont accusé Aristote d'avoir eu part à la conspiration qui lui coûta la vie. Heureusement pour l'honneur de la philosophie, cette accusation n'a point été prouvée. On ne voit pas ce qu'Aristote aurait pu gagner à la mort d'un

prince ſon éleve, dont la reconnaiſſance & la libéralité n'avaient point de bornes.

CHAPITRE XIII.

De Diogene & des Cyniques.

ENTRE Ariſtote & Platon on peut placer un homme qui fut leur contemporain, & qui comme eux ſe fit un grand nom, mais par des moyens bien différens. C'eſt le fameux Diogene le cynique.

Les cyniques étaient une ſpece des philoſophes qui ſe diſtinguaient par un mépris outré des bienſéances, par une indépendance générale de tous les devoirs de la ſociété, par une renonciation abſolue à toute propriété. Leurs principes ſont à peu près les mêmes que ſuivent les faquirs & les derviches en Aſie, & d'autres ſociétés en pluſieurs pays. Car l'hiſtoire nous apprend que les mêmes travers ſe ſont reproduits ſucceſſivement chez différens peuples.

Tels qu'étaient les cyniques, il est étonnant qu'on ait pu se résoudre à les souffrir, & même que leur secte ait pu durer un certain tems. C'étaient les plus insolens & les plus fainéans des hommes. Dès-lors ils allaient directement contre l'institution de la société, qui ne peut se soutenir que par le travail & la complaisance réciproque de ses membres.

Du reste, en ne faisant rien pour le public, ils lui demandaient peu de chose. Ils méprisaient les richesses, les plaisirs; une liberté entiere faisait leur gloire & leur bonheur.

Diogene fût un des plus célebres d'entre eux, parce qu'il outrait leurs bonnes & leurs mauvaises qualités. On sait qu'il n'habitait point ailleurs que dans une espece de tonneau. On sait aussi qu'Alexandre ayant eu la curiosité de le voir, lui demanda s'il desirait de lui quelque chose. *Oui*, répondit le cynique, *c'est que tu t'ôtes un peu de mon soleil.*

Diogene était d'ailleurs un homme de beaucoup d'esprit. Sa hardiesse, que rien n'arrêtait, lui donnait encore le

moyen d'en faire paraître davantage. Tous les autres philoſophes le redoutaient.

Platon, dans ſes leçons, définiſſait l'homme, un animal à deux pieds ſans plumes. Diogene prit un coq, le pluma, le porta à l'école de Platon, & dit aux diſciples du philoſophe : voilà l'homme de votre maître. Cette plaiſanterie fit changer la définition.

Une autre fois Platon eut ſa revanche. Sa maiſon était très-bien meublée, &, ſuivant l'uſage, les planchers étaient couverts de tapis. Le cynique y entra un jour pieds nuds, & dit en marchant ſur ce tapis : *je foule aux pieds la vanité de Platon. Oui*, répondit celui-ci, *mais c'eſt par une autre vanité.* En effet, il y a peut-être encore plus d'orgueil à affecter ainſi de mépriſer tout ce que les autres hommes recherchent & eſtiment, qu'il n'y a de molleſſe à s'en ſervir avec modération.

Il eſt ſingulier que cet eſprit de réforme auſtere, ce goût de rigoriſme, qui ſemble le plus grand ennemi du luxe, ſe ſoit toujours produit & ſoutenu avec lui. Cette ſecte, faite pour

le combattre, naquit en Grece aussitôt après la défaite des Perses, quand l'opulence, introduite chez les victorieux, leur eut appris à faire usage d'un superflu qui annonce toujours le luxe & ses ravages. Elle passa à Rome avec les arts des Grecs vaincus.

Tandis que des hommes de cette nation employaient toute la vivacité de leur esprit pour réveiller par des rafinemens singuliers le goût dédaigneux & fatigué de leurs vainqueurs, quelques-uns de leurs compatriotes attaquaient hautement la corruption commune, dont le principe était sorti de leur pays. Des Grecs enseignaient aux Romains les dernieres ressources de la volupté, trop souvent même ses derniers excès; & d'autres Grecs les exhortaient à marcher nuds pieds, à boire dans le creux de leurs mains, pour éviter toute superfluité.

De nos jours même, où l'on ne saurait se dissimuler que ce monstre dévorant qu'on appelle le luxe, a séduit, infecté presque tous les ordres de l'état, on a vu des hommes qui, sans adopter la façon de vivre trop dure des anciens cyniques, n'ont pas

laissé de rappeller plusieurs de leurs maximes.

Dans les états pauvres, où tous les citoyens sont sages & modérés, il n'y a aucun mérite à l'être, car on est comme tout le monde. On ne doit donc avoir ni cyniques, ni rien qui leur ressemble, chez ces peuples qui ne connaissent pas l'opulence & ses désordres.

Mais par-tout où l'on voit naître ce luxe délicat, cette corruption polie, qui est la suite des richesses, & qui en pervertit l'usage, il est naturel de voir éclorre aussi des esprits outrés, qui affectent de la dédaigner. Il est bien plus facile de paraître pauvre & modéré, que de se distinguer par ces plaisirs ruineux qui flattent l'orgueil, & font peut-être le tourment des riches.

On ne doit donc pas être surpris de retrouver toujours à côté du luxe une philosophie qui en paraît si éloignée. Diogene marchant sans souliers, & n'ayant pour tout bien que sa besace & son bâton, ne mérite pas plus d'éloges que Platon & tant d'au-

tres qui, ſans ſe donner tant de peines, étaient également parvenus à ſe rendre fameux.

CHAPITRE XIV.

D'Epicure.

Si Diogene n'avait fait que blâmer les riches, & conſoler les pauvres par ſon exemple, on n'aurait pas pu s'en plaindre; mais il ne reſpectait rien, & ſa philoſophie n'était bonne que dans une république.

Celle d'Epicure était plus commode & moins révoltante. Il enſeignait à ſe conformer en tout aux uſages reçus, à faire ſur-tout grand cas de la tranquillité, à ne jamais choquer l'amour propre des hommes, & à diſputer avec modération. Il faut avouer que juſques-là ſa philoſophie était ſage; mais il s'eſt perdu, comme les autres, dans les abîmes de la phyſique ſyſtématique.

Il attribuait la formation du monde & de tout ce qu'il renferme, au ha-

ſard. Il ſuppoſait une infinité d'atômes tournant éternellement dans le vuide, & s'attachant l'une à l'autre par une de leurs pointes qui portaient un crochet. Comme le mouvement rapide de ces atômes devait les emporter en ligne droite, & qu'alors ils n'auraient pu ſe rencontrer, il fallut leur donner une petite déclinaiſon à droite ou à gauche; & avec cette correction, Epicure prétendait expliquer clairement comment le ſoleil, les étoiles, l'homme, l'univers, avaient été formés par la rencontre des atômes crochus.

Ce ſyſtême a depuis été ſoutenu & réformé par Gaſſendi, qui voulait l'oppoſer aux tourbillons & au plein de Deſcartes; mais les atômes & les tourbillons ont également diſparu. Du ſyſtême d'Epicure, il n'eſt reſté que le vuide, dont Newton a démontré l'exiſtence & la néceſſité.

Dans la ſuite des temps on a trop abuſé de quelques expreſſions d'Epicure pour donner à ſa philoſophie un air odieux. Il défendait à ſes diſciples de trop rechercher les grands emplois & les places brillantes; il

leur recommandait le repos & le calme des passions.

Cet état est en effet la mesure de bonheur à laquelle l'homme peut se flatter de parvenir ; Epicure l'appellait la souveraine volupté. On a prétendu qu'il prêchait l'indolence & l'amour des plaisirs ; que son principe était que, pour être heureux, on devait se livrer sans réserve à tous les penchans de la nature.

Ces idées injustes ont prévalu. Il a fallu que dans la suite des siecles, tous ceux qui se prêtaient trop à la séduction des sens, & qui en cherchant des plaisirs déréglés, combattaient le premier principe d'Epicure, ayent été appellés Epicuriens.



CHAPITRE XV.

Des Stoïciens.

S'IL y a de l'injustice à accuser ce philosophe d'une morale trop relâchée, il n'y en aurait peut-être pas à reprocher aux stoïciens une morale trop sévere. Ce que notre religion a de plus rigoureux, les principes qui choquent le plus la nature, en s'opposant à ses passions, étaient connus & mis en pratique par eux.

Une vertu rigide, une fermeté inflexible dans tous les événemens de la vie, étaient sur-tout ce qui les caractérisait; ils se piquaient de dompter toutes les faiblesses de l'humanité; & ce qui paraîtra peut-être plus surprenant, c'est que de tant d'efforts, ils n'attendaient d'autre récompense que le plaisir de les avoir faits.

Ils aimaient la vertu pour elle-même, & croyant leur sagesse en état de se passer du secours des dieux, ils faisaient le bien sans crainte du côté des hommes, & sans espérance du

ciel. Ils n'admettaient d'autre mal que le crime, & d'autre bien que la vertu ; ils plaçaient au même rang la peine & le plaisir, la joie & la douleur, & prétendaient que le bonheur d'un cœur droit, d'une ame vertueuse, devait être inaltérable.

Cette secte orgueilleuse ne paraissait pas faite pour des hommes, elle eut pourtant beaucoup de partisans. Elle brilla long-tems au milieu de la licence païenne, & ne céda enfin qu'au christianisme, qui, aux mêmes exemples de vertu, joignit des motifs plus raisonnables, plus consolans & plus certains.



CHAPITRE XVI.

De la maniere d'enseigner chez les Grecs.

LES écoles fondées par ces grands hommes ne furent pas les seules ; mais ce furent les principales. De celles-là il s'en forma beaucoup d'autres, comme, du pied d'un arbre vigoureux, on voit s'élever plusieurs rejettons. Elles se disperserent en différentes contrées, & y porterent la gloire de celles qui les avaient produites.

Il ne faut pas croire qu'elles eurent ainsi la liberté de s'étendre sans essuyer bien des traverses. Elles enseignaient beaucoup d'erreurs, & cependant on les persécuta, comme si elles n'avaient enseigné que des vérités.

Dans tous les tems, les hommes se sont fait un devoir de s'opposer avec acharnement aux progrès de la raison. Il en coûta, comme nous l'avons dit, la vie à Socrate. Aristote

craignit la même injuſtice; on travaillait déja à ſon procès dans la ville d'Athenes, quand il en ſortit, pour épargner, diſait-il, un ſecond affront à la philoſophie. C'eſt qu'il connaiſſait le peuple, aux yeux duquel une réputation éclatante eſt preſque toujours un crime.

Les grands génies à qui les écoles fameuſes de l'antiquité ont dû leur exiſtence, étaient donc quelquefois gênés & malheureux. Il ne faut pas s'imaginer pourtant qu'il y ait, à cet égard, la moindre comparaiſon à faire entre eux & leurs ſucceſſeurs, ſur-tout depuis la découverte de l'imprimerie. Cette invention funeſte à bien mal payé les ſçavans des éloges dont ils l'ont comblée. Elle a étendu, il eſt vrai, la culture des lettres, elle a facilité les progrès de la philoſophie: mais elle eſt devenue auſſi l'écueil du bonheur des gens de lettres en général, & plus encore des philoſophes. C'eſt une obſervation que perſonne n'a encore faite, mais elle n'en eſt pas moins vraie.

Chez les anciens, pour acquérir le droit d'enſeigner, il ne fallait que le

vouloir : pour attirer un concours nombreux de disciples, il n'était besoin que de savoir se les attacher. Le gouvernement ne demandait point compte au maître de ses opinions. Il régnait en souverain dans son école. Ce petit royaume, maintenu en paix par le despotisme & les talens du chef, n'avait à redouter que les excursions passageres des écoles voisines & jalouses. Mais comme toutes les attaques étaient verbales, comme il ne restait point de trace de ces guerres intestines, qu'il y avait rarement des transfuges, & que chaque ennemi n'avait pour témoins des combats qu'il livrait à ses rivaux, que des spectateurs déja persuadés de la justice & de la supériorité de ses armes, la critique ne faisait point de tort aux talens.

D'ailleurs l'avantage prodigieux qu'a un homme qui parle sur l'esprit de ceux qui l'écoutent, la facilité avec laquelle un orateur, même médiocre, allume l'enthousiasme & se fait des partisans, assurait aux anciens philosophes une consistance extraordinaire

dans l'état. Elle leur donnait des défenseurs zélés. Il n'y avait point d'éleve qui ne regardât la gloire de son instituteur comme la sienne propre : cet esprit ardent qui caractérise toutes les sectes étant favorisé par la constitution des républiques où celles-là s'établissaient, en élevait les fondateurs au rang le plus honorable, & même souvent à une puissance solide. Au moins étaient-ils presque toujours considérés, respectés, ménagés avec soin. S'ils succombaient quelquefois, comme Socrate, sous les efforts de leurs ennemis, ce n'était que par le malheur des circonstances & par la réunion de plusieurs cabales puissantes, conjurées pour les accabler.

Cet état de splendeur a duré, avec quelques modifications cependant, pour les hommes qui faisaient profession de cultiver leur esprit & celui des autres, tant que d'une part ils ont continué à donner des leçons publiques & verbales, & que de l'autre on a été forcé d'accourir auprès d'eux pour les recueillir de leurs bouches. Les scholastiques eux-mêmes, ces

hommes qui avilissaient si misérablement leur génie, qui prostituaient avec tant de travaux leurs talens à la plus cruelle ennemie qu'ait jamais eu la raison, les Alberts, les Abailards, les Scots & presque tous les docteurs leurs contemporains, voyaient des foules d'écoliers se presser autour d'eux. On accourait des extrêmités les plus reculées de l'Europe : on les suivait même jusques dans leurs voyages; on peuplait des déserts plutôt que de manquer l'occasion de les entendre.

De tels hommes devenaient nécessairement précieux à l'état. L'emulation de gloire les armait, il est vrai, quelquefois les uns contre les autres; une vie édifiante d'ailleurs & de grandes vertus ne les rendaient pas toujours inaccessibles aux mouvemens de la jalousie, mais ils n'avaient du moins guère à redouter que les maux qu'ils se faisaient eux-mêmes réciproquement.

Il se nuisaient par des manoeuvres : ils se défiaient dans des harangues. Mais cette maniere même de se com-

promettre avait de la grandeur. Tout ſe paſſait entr'eux avec une franchiſe chaude & ouverte, qui leur tenait lieu de nobleſſe ; & ces démêlés, loin de les expoſer au mépris du reſte des hommes, ne pouvaient que les rendre plus intéreſſans.

L'invention de l'imprimerie a tout fait changer. Premierement, en multipliant les ſources des lumieres, elle a appris à les moins eſtimer. En ſe chargeant de voiturer à peu de frais les penſées, les leçons des grands génies, elle les a rendues moins précieuſes : c'eſt la ſcience aujourd'hui qui voyage, c'eſt elle qui va chercher des auditeurs. Ils devaient en faire bien plus de cas autrefois, quand ils étaient forcés de la venir trouver, & qu'après une longue abſence ils pouvaient s'énorgueillir de rapporter dans leur patrie des tréſors dont ils ſe trouvaient les ſeuls propriétaires.

Secondement, les moyens d'orner l'eſprit & de perfectionner les connaiſſances des hommes faits ſont devenus communs. Il n'eſt plus queſtion que de ſavoir lire pour ſe les procu-

rer. Cette espece d'étude, qui est la seule véritable, a donc été reléguée dans les cabinets. Les écoles se sont trouvées livrées exclusivement à des maîtres brevetés, qui n'ont plus eu pour auditeurs que les enfans. Les vrais instituteurs des nations n'ont plus été que les génies élevés qui développent leurs talens dans l'obscurité, & qui instruisent l'univers par la voie de l'impression. Mais cette maniere secrete d'enseigner, cette espece d'éducation, donnée & reçue à huis clos dans les bibliotheques, n'a plus permis de compter leurs partisans. Leur solitude apparente a enhardi l'intrigue, & il a été plus aisé aux manœuvres de les perdre.

Troisiemement, la critique a eu bien plus de ressources pour les surprendre & de facilité pour les avilir. Les discours lui échappaient. Les manuscrits, par leur rareté, ne lui offraient qu'une proie peu abondante ; elle a trouvé dans les imprimés une pâture intarrissable. Ils coûtent peu ; ils se lisent plus aisément ; ils passent dans plus de mains ; ils ont plus de censeurs ; ils se

livrent avec moins de réserve à la malignité, dont l'odorat subtil évente de si loin les moindres défauts de ceux qu'elle veut flétrir.

Pour comble de malheur, l'impression, en mettant ces défauts dans un plus grand jour, se prête, avec une complaisance coupable, à la publicité des libelles où ils sont relevés. L'ouvrage respectable où un citoyen éclairé veut instruire ses pareils, & le libelle d'un satyrique impudent qui se prévaut des bonnes intentions du premier pour le rendre ridicule ou odieux, sortiront de dessous la même presse: ils seront composés avec les mêmes caracteres; souvent même, par une suite de la perversité humaine, le livre utile aura moins de cours que la feuille scandaleuse où il est outragé: autre source d'amertume pour l'auteur, autre sujet de découragement, qui était presque inconnu aux philosophes de l'antiquité.

Quatriemement, on est saisi de vénération à la vue d'un homme élevé dans une place distinguée, qui parle long-tems avec une espece d'empire

sur tous ceux qui l'écoutent. Il est exposé à la vue d'une foule d'auditeurs persuadés que la vérité est dans sa bouche, & la science dans sa tête, qui ont fait de longs voyages pour se procurer le seul bonheur de l'entendre. Ses gestes sont ses démonstrations. Le feu de ses yeux semble éclairer tout ce qu'il dit. En général, l'aspect seul d'une nombreuse assemblée qui écoute en silence, est, pour bien des esprits, une preuve convaincante de la solidité de tout ce qu'on leur débite.

Mais ces maîtres muets, que l'on prend sans appareil & que l'on quitte sans cérémonie, ces instituteurs inanimés qu'on rejette sur un bureau, ou que l'on exile dans les bibliotheques, ne peuvent inspirer ni respect ni confiance. Je l'ai dit ailleurs : le discours le plus médiocre fera plus d'enthousiastes que le livre le plus admirable. Celui-ci n'excite qu'une admiration réfléchie & glacée. Elle ne donne de vivacité qu'au censeur qui cherche de sang-froid des raisons pour la combattre. On sépare la personne de l'ouvrage.

On s'intéresse peu ou point du tout à l'auteur que l'on n'a jamais vu, & l'on traite le livre avec un despotisme justifié par l'argent qu'on en a donné : d'où il résulte un attachement très-léger pour l'un & une indifférence absolue pour l'autre.

Cinquiemement, malgré l'abâtardissement très-réel où sont tombés les écrivains ainsi isolés, livrés à la dent meurtriere de la satyre, & devenus un objet de commerce, quant à la plus noble partie d'eux-mêmes, les gouvernemens ont pris à leur sujet des alarmes, des préjugés qu'ils n'avaient pas autrefois. Des idées hardies, des observations chagrinantes, se répandent avec plus de rapidité par le secours de l'impression. Le ressentiment des personnes puissantes qu'elles intéressent en est plus vif; & les auteurs n'étant plus personnellement que des atômes qu'un soufle déplace, en sont devenus plus sujets à l'influence accablante de l'autorité. Ils ont eu presque toujours lieu de déplorer le succès de leurs livres. Le public, satisfait de jouir des fruits, est

insensible

insensible au sort de la tige qui les a portés. L'homme dont les productions sont les plus recherchées, est souvent le plus persécuté, le plus malheureux, sans que personne s'inquiete de ses infortunes.

C'est ce qui n'arrivera jamais à un orateur. Sa gloire tient essentiellement à son individu. Une subtilité cruelle ne vient pas apprendre à ses disciples le secret de séparer ses discours de l'être qui les prononce. Tout en lui est indivisible, & quiconque l'a entendu avec plaisir, est porté à le défendre avec chaleur.

Aussi a-t-on vu dans tous les tems les plus misérables harangueurs repousser les moindres désagrémens par des séditions. Sous Louis XI, Paris entier se souleva contre un arrêt très-sage qui exilait un bateleur dévot, un pantomime spirituel, nommé frere *Fradin*, cordelier. Depuis trois siecles, c'est-à-dire depuis la faculté fatale de se faire imprimer, les plus illustres philosophes ont été persécutés, exilés, proscrits, brûlés, sans que l'on s'en soit seulement apperçu dans le

monde : c'eſt que l'un parlait & que les autres n'ont fait qu'écrire.

Voilà une partie des maux qu'a faits aux gens de lettres la découverte de l'imprimerie : je l'avoue, elle eſt utile aux arts, elle a étendu leur empire, mais elle a détruit celui des artiſtes. En rendant les ſciences plus communes, elle a enlevé aux ſçavans à la fois leur gloire & leur repos. On ne manquera pas de trouver encore cette idée nouvelle, & de me reprocher de chercher à me ſingulariſer par des paradoxes ; mais je commencerai à m'en corriger quand on aura ſolidement répondu au petit nombre d'obſervations que je viens de me permettre.

Au reſte on a pu voir, par le peu qui s'en trouve ici, que la morale, la métaphyſique étaient ce que les écoles grecques avaient le plus approfondi. Le tems n'était pas encore venu, où la véritable phyſique devait développer les ſecrets de la nature. Avant que d'arriver à la vérité, il fallait épuiſer une partie des erreurs qui la couvrent.

La morale, qui eſt un frein néceſſaire aux paſſions, étant plus facile & plus intéreſſante, fut plutôt perfectionnée. La métaphyſique, qui embraſſe des objets trop au-deſſus de l'homme, produiſit beaucoup de ſyſtêmes, des idées ou ridicules, ou tout au plus un peu probables, & point de lumieres. Tous ceux qui ont oſé y pénétrer, ſe ſont égarés : c'eſt la deſtinée commune à tous les anciens & à beaucoup de modernes.

La géométrie fit de grands progrès. Des philoſophes Grecs firent, dans cette partie des mathématiques, des découvertes admirables, mais non pas telles que celles qui ont éclairé le dix-ſeptieme ſiecle.

Le commerce, la navigation, s'en reſſentirent. Tous les arts s'en aiderent, & par une ſucceſſion inſenſible, le monde entier en profita. Quoiqu'à bien des égards, il fût encore dans une eſpece d'enfance, il n'en eſt pas moins vrai que le ſiecle d'Alexandre eſt & ſera toujours une époque glorieuſe pour l'humanité.

Si les hommes qui l'ont illuſtré ſe

ſont livrés à des erreurs peu pardonnables, ces mêmes erreurs auraient pu devenir utiles à leur poſtérité, en lui apprenant à s'en préſerver. Mais elle eut le malheur de les adorer trop long-tems, parce que ce qui eſt ancien a toujours eu le privilege de ſéduire les hommes, & que des exemples même les plus frappans ont rarement le pouvoir de les inſtruire.

FIN.

TABLE
DES CHAPITRES
Contenus dans ce volume.

LIVRE II.

LIVRE III.

LIVRE IV.

Fin de la table des Chapitres.

ERRATA.

PAGE 35, *derniere ligne de la note*, inopinion, *lisez* opinion.

Pag. 68, *lig.* 23, qu'elle, *lis.* qu'il.

Ibid. lig. 24, pour la, *lis.* pour le.

Pag. 75, *lig.* 6, loué, *lis.* loin.

Pag. 78, *lig.* 20 & 21, le filament, *lis.* les filamens.

Pag. 80, *lig.* 18, miſérable, *lis.* mémorable.

Pag. 156, *lig.* 7 & 8, portion, *lis.* potion.

LIVRES NOUVEAUX qui se trouvent chez le même Libraire.

De M. LINGUET.

L'HISTOIRE des révolutions de l'Empire Romain, 2 vol. 6 liv.

La Théorie des loix civiles, 2 vol. 6 l.

L'histoire du siecle d'Alexandre, nouv. édit. corrigée & augmentée, 1 vol. 3 l.

Canaux navigables ou développement des avantages qui résulteraient de l'exécution de plusieurs projets en ce genre pour la Picardie, l'Artois, la Bourgogne, la Champagne, la Bretagne, & toute la France en général. Avec l'examen de quelques-unes des raisons qui s'y opposent, &c. 3 l.

Lettres sur la traduction de Tacite de M. L. A. D. L. B. 1 vol. broch. 1 l. 4 s.

La Cacomonade, brochure, 1 vol. 1 l. 4 s.

La Pierre Philosophale, brochure. 10 s.

Hist. Univers. de M. *Hardion*, 18 vol. 54 l.

Continuation de l'Histoire Universelle de M. *Hardion*, les tomes XIX, XX & XXI. 9 l.

L'aveu Sincere, broc. 1 l. 4 s.

Nouvelle Encyclopédie portative, ou Tableau général des connaissances humaines; par M. *Roux*, in-8°. 2 vol. 1766. 12 liv.

La même, in-8°. 2 vol. petit format, 9 l.

Le Tome III *sous presse*.

Abrégé chronol. de l'Histoire Ottomane, par M. *de la Croix*, in-8°. petit format, 2 vol. 1768. 9

Dictionnaire des faits & dits mémorables de l'Histoire ancienne & moderne, par M. *de la Croix*, in-8°, petit format, 2 vol. 1768. 10 l.

Dictionnaire historique des mœurs, usages, & coutumes des Français, in-8°. 3 vol. 1767. 15 l.

Suite. Dictionnaire des antiquités & curiosités de la France, in-8°. 3 vol. *sous presse.*

Dictionnaire des femmes célebres, in-8°. 2 vol. 1769. 10 l.

Le Voyageur Français, ou la connaissance de l'ancien & du nouveau Monde, par M. l'Abbé *Delaporte*, in-12, 8 vol. 1766, 1767 & 1768. 24 l.

Les tomes IX & X *sous presse.*

Histoire des Variations, par M. *Bossuet*, 5 v. in-12, nouv. édit. avec augment. 15 l.

Le Passe-tems, ou Recueil des Contes, par M. *Brunet*, 2 v. broch. 1769. 4 l.

Maria, traduit de l'Anglois, nouv. édit. in-12, 2 vol. broch. 1769. 4 l.

Atlas nouveau pour l'étude de tous les âges de l'histoire, par M. *Philippe*, Censeur Royale, in-4°, grand papier, lavé & enluminé, en trente deux feuilles, 27 l.

